

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XIX

Filage – Gastel



EDISUD

ENCYCLOPÉDIE
BERBÈRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS

professeur émérite à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
O. DUTOUR (Anthropobiologie)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	J. LECLANT (Égypte)
E. BERNUS (Touaregs)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	L. SERRA (Linguistique)
H. CLAUDOT-HAWAD (Touaregs)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
M. FANTAR (Punique)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al Andalus)
J.-M. LASSERE (Sociétés antiques)	

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XIX
Filage - Gastel

Publié avec le concours du
Centre National du Livre (CNL)
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-994-1

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Edisud, 1997

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

F25. FILAGE (fusaïole, fuseau)

Le filage de la laine, technique domestique qui tend à disparaître du fait de la concurrence des laines industrielles, était l'opération essentielle entre le lavage et cardage* d'une part, la teinture* et le tissage* d'autre part.

De tout temps et dès l'Antiquité, sinon avant, le filage était dévolu aux femmes ou laissé aux esclaves. La fileuse est un thème fréquent dans la littérature et on peut admettre sans grande peine que les outils simples que sont la quenouille, le fuseau et son peson (fusaïole) étaient les mêmes que ceux en fonction aujourd'hui encore dans le Maghreb. Malheureusement la documentation antique est très pauvre pour l'Afrique du Nord ; S. Gsell ne signale que des fuseaux en os et en ivoire trouvés à Carthage. On peut citer aussi la fileuse représentée sur une mosaïque de Tabarka ; tableau particulièrement classique : assise à l'ombre d'un cyprès, la fileuse, dont la robe richement brodée n'est pas celle d'une bergère, manie habilement quenouille et fuseau.

Dans le monde rural méditerranéen, de tous temps, les femmes ont filé la laine, qu'elles soient riches ou pauvres, et l'apprentissage se faisait dès la prime jeunesse puisque lors des discussions matrimoniales, les capacités de fileuse de la future épouse étaient prises en compte.

Dans l'île de Djerba* où le filage n'alimentait pas seulement la production familiale, les fileuses recevaient un salaire qui demeurait leur propriété intégrale ; mais les ateliers de tisserands traditionnels ont fermé leur porte.

Les fileuses disposent généralement de deux instruments : la quenouille et le fuseau, encore seul celui-ci est indispensable.

La quenouille

La quenouille est appelée *taruka* en kabyle et en tašelhit et sous des formes voisines issues du même radical (*taroukt*, *throukkt*, *threikkkt*) chez les Beni Snous, les Beni Isnassen et en tamazirt du Maroc central. On doit ajouter à cette forme panberbère des noms locaux, tel que *taznaït* (tašelhit) *azgound* (tamazirt), *tug-gata* à Bou Saada, *azdi* dans l'Aurès (par confusion avec le grand fuseau).

La quenouille est une tige de section circulaire, de 40 à 50 cm de long, faite dans un bois léger tourné, ou un simple roseau ou découpée dans une hampe de palme. L'une des extrémités est fendue pour retenir les flocons de laine cardée qui sont enroulés en forme de huit. La quenouille peut être ornée à son extrémité, ainsi à Bou Saada elle est couronnée de plumes multicolores et d'un crochet presque circulaire ; on enroule tout autour les mèches peignées (*aswat*) destinées à être filées. Mais il arrive que la quenouille ne soit pas employée. Cette absence a été, en particulier, signalée dans l'oasis de Tabelbala où la laine reste en balle de laquelle la fileuse tire une mèche que la rotation transformera en fil.

Le fuseau

On ne peut affirmer l'utilisation du fuseau en Afrique du Nord pendant les temps néolithiques car aucune fusaïole n'a été trouvée dans son sol ; ce qui contraste fortement avec les régions européennes qui ont livré des quantités considérables de ces pesons en terre cuite. On est conduit à penser ou bien que le filage et, par conséquent le tissage, étaient des techniques inconnues des Africains (ce qui est démenti par les gravures et peintures rupestres) ou bien que les fileuses n'employaient déjà exclusivement que des fusaïoles en bois qui n'ont pu se conserver.



Fileuse d'une mosaïque romaine de Tabarka (Musée du Bardo, Tunis).

Certains fuseaux tournés dans du bois dur, surtout en olivier, font l'objet d'un véritable commerce ; ainsi dans la région d'Aït Hichem des colporteurs vendaient, en 1939, des fuseaux acquis dans le douar voisin de Bou Aqqache.

Le fuseau se dit *hasenarth* et *azdi* dans l'Aurès, *izdi* (et le diminutif *tizdit*) en Kabylie, *sunmara* à Bou Saada, *inci/inki* au Mزاب et à Ouargla *assegelem* en tamahaq mais le nom panberbère est bien *izdi/azde* qui est connu aussi bien des Chleuhs que des Amazigh du Maroc central et des Kabyles, ainsi que des petits groupes berbérophones d'Algérie occidentale.

C'est une tige toujours plus courte que la quenouille. Il est, dans le Nord, le plus souvent en bois d'olivier. Il est terminé à l'une de ses extrémités par un

disque massif, de quatre à cinq centimètres de diamètre qui fait office de volant ; il est lui même surmonté d'un petit crochet (appelé *shabbana* à Bou Saada) autour duquel est noué l'extrémité du fil.

La technique du filage

Comment fonctionnent la quenouille et le fuseau en vue de l'obtention du fil ? La fileuse commence par tirer de la quenouille une ou plusieurs mèches de laine qu'elle attache au petit crochet du fuseau. Le procédé du filage n'est pas le même pour la préparation du fil de chaîne et pour celle du fil de trame.

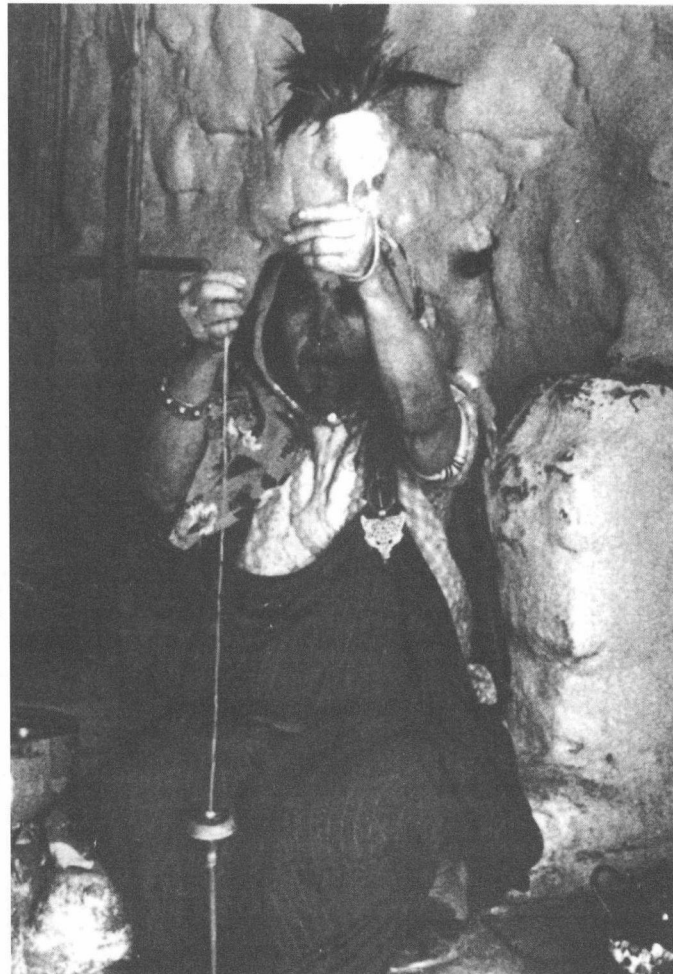
Filage de la chaîne

Nous prendrons notre premier exemple au Mzab où la chaîne est nommée *ustu*. On utilise de la laine à fibres longues dont une longue mèche (*acarrum*) est fixée à la quenouille que la femme plante dans sa ceinture. L'extrémité de cette mèche, étirée et roulée entre le pouce et l'index, vient s'enrouler dans la partie inférieure du petit fuseau (*tizdit*), haut de 25 cm environ, entraîné dans un mouvement de rotation entretenu par son peson. Ce mouvement est donné en appuyant le fuseau contre la face interne de l'avant-bras gauche, d'un geste sec elle le fait rouler vers la paume de la main et le laisse tomber. Pour obtenir un fil le plus long possible, la fileuse s'assoit sur un mur élevé, le fuseau descendant jusqu'au sol. Du pouce et de l'index droit, elle étire la laine que lui tend le médius gauche. La main droite "donne de la mèche" au fur et à mesure que s'opère la torsion. Dès que le fuseau s'arrête de tourner, la fileuse le reprend en main, décroche le fil du petit crochet, enroule le fil confectionné sous le volant, raccroche le fil dans le crochet et imprime à nouveau le mouvement de rotation au fuseau tout en tirant une nouvelle mèche de la quenouille. Lorsque le fuseau se trouve garni de fil de chaîne, la fileuse le dévide en enroulant le fil obtenu sur un morceau de hampe de palme.

Dans certains cas, pour augmenter le poids du fuseau et par conséquent le temps de rotation, la fileuse ajoute un second peson au fuseau ; le fil obtenu est plus fin que dans le procédé précédent. Il faut filer une journée entière pour remplir l'espace compris entre les deux volants. L'exécution d'un fil fin et serré dépend de la qualité de la laine employée mais aussi de l'adresse de l'ouvrière. Le filage de la chaîne exige une plus grande dextérité que celui d'un fil gros et lâche. Le fil du Mzab est assez solide mais très éloigné de la finesse des laines des Beni Abbès en Kabylie orientale ou de celles qui étaient filées dans les villes marocaines, à Fès et à Marrakech.

Filage de la trame

En Kabylie, la laine à fibres courtes est cardée à la main et les flocons sont mis bout à bout, formant une longue mèche que la femme, assise par terre, saisit à l'extrémité et file donc sans l'aide d'une quenouille (*taruka*). Le filage se fait à l'aide d'un grand fuseau (*izdi*), long de 50 cm dont la rotation est obtenue par frottement contre la cuisse. Elle obtient ainsi un fil peu résistant mais très souple qui sert de fil de trame. Dans l'Aurès aussi la fileuse dispose les flocons de laine cardée en longues bandes et n'utilise pas de quenouille, le filage se fait assise à terre. Cette pratique est générale pour l'obtention du fil de trame, que ce soit au Mzab, dans le Tell ou à Tâbelbala (Sahara nord-occidental). Dans cette oasis, D. Champault a reconnu deux modes de filage. Dans la manière dite *arbi*, la fileuse assi-



Filage du fil de chaîne (région de Douiret, sud Tunisien).
Photo A. Louis.

se donne un mouvement de rotation au fuseau (*tausit*), tenu fusaïole en l'air, en contrôlant la mèche de la main gauche. Quand la torsion est jugée suffisante, la longueur filée (environ une coudée) est enroulée. Pour le filage dit *belbi*, dans la même position accroupie la femme tient le fuseau, fusaïole vers la terre, et lui imprime sa rotation par un mouvement de friction contre la cuisse. Les Belbella tirent indifféremment fil de chaîne et fil de trame de l'une et l'autre manière. De la retenue de la mèche et du temps de torsion dépendent le calibre du fil. La chaîne sera formée de deux fils cordés ensemble au fuseau; pour le fil de trame, la laine est à peine tordue, ce qui explique sa relative fragilité.

La laine, lorsqu'elle est teintée, l'est toujours après le filage. Mais la fileuse peut employer la laine pure pour les vêtements (burnous, haïk, djellaba), elle peut aussi employer dans le même tissage des fils de laine de couleurs naturelles différentes (blanche, brune, noire) qu'elle tisse en bandes. La laine peut aussi, avant cardage, être mélangée à du poil de chèvre ou de chameau, dans le Sud. Ces tissages métis sont particulièrement résistants on les utilise dans la confection de



Filage du fil de trame dans le sud Tunisien (région de Douiret). Photo A. Louis.

musettes, sacs à grains, cordes tressées... Pour les tissus de luxe, comme certains haïks, la fileuse peut introduire un fil de soie dans le fil de laine.

Symbolique du fuseau

Pour la vieille fileuse le fuseau est plus qu'un objet d'utilité, il est un accessoire de sa science divinatoire. Les différentes phases du travail de la laine sont prises, en effet, dans un réseau très serré de traditions et de coutumes. A Djerba, les fileuses chantent en invoquant la fusaïole qui est généralement en bois mais qu'elles voudraient en verre; elles invoquent aussi le poisson aux vertus prophylactiques et qui sera représenté dans le tissage. De là les allusions diverses renfermées dans ces chants de fileuse traduits par J.-L. Combes et A. Louis

*O fuseau, tinte dans mes mains,
le jour s'est enfui
Fuseau sans égal!
Je lui mettrai un volant de verre
Même si je sais qu'il faut payer cent
Moi, ma laine, le poisson dessus!
Ben Salah l'attend
Fuseau sans égal!
Je gagnerai sur elle mille réaux
Moi ma laine le poisson dessus!
Ben Salah l'attend,
Il est là qui attend :
C'est en pelotes qu'il la souhaite
Il m'a dit "Quand vas-tu l'apporter" ?*

Le fuseau intervient, comme tant d'autres objets usuels dans des devinettes ou des proverbes : « Il court comme un fuseau à filer la laine » est un dicton qui s'applique à une personne qui travaille beaucoup mais n'arrive pas à faire fortune car elle dépense tout ce qu'elle gagne (cf. le proverbe français « pierre qui roule n'amasse pas mousse »)

A Rome, déjà dans l'Antiquité le fuseau était un instrument chargé de symboles ; dans les cérémonies nuptiales on portait de part et d'autre de la mariée un fuseau et une quenouille (Pline l'Ancien, VIII, 74). Dans la plupart des régions d'Italie une loi défendait aux femmes lorsqu'elles marchaient dans la campagne de faire tourner leur fuseau ou même de le porter à découvert : on craignait que ces gestes ne compromettent la récolte. Aujourd'hui encore, en Afrique du Nord, le fuseau indispensable dans le filage de la laine reste fortement chargé de symboles et conserve des vertus diverses. Ainsi, jamais en Grande Kabylie une fileuse ne donnera à filer à une étrangère, ni ne lui prêtera son fuseau ou sa quenouille. Ces instruments demeurent la propriété exclusive de la fileuse ; autrefois on les enterrait avec elle. Ils peuvent aussi servir d'armes prophylactiques contre le mal. A Aït Hichem quand une nouvelle accouchée souffrait de céphalées, on faisait tourner le fuseau sept fois de la gauche vers la droite, dans unealebasse vide. On agissait de même avec une personne dépressive en faisant tourner le fuseau au-dessus de sa tête. Dans le même village, G. Laoust-Chantréaux rapporte que lorsqu'un enfant était pris de convulsions on brisait un fuseau au-dessus de lui et on jetait dehors les morceaux afin de chasser le mal avec eux.

Dans le Haut Atlas et le Moyen Atlas méridional, on suspend le peson aux cornes des vaches qui viennent de vèler ; chez les Djebala* du Rif, on attache un fragment de fuseau au cou des ânes pour les préserver de toute influence néfaste. La pointe du fuseau est considérée comme un talisman contre le mauvais œil. Dans certains cas le fuseau semble être un substitut du phallus. Chez les Berbères de la Haute Moulouya, lors de la circoncision, le prépuce sitôt découpé est placé sur un fuseau puis est emporté par les femmes au milieu des you-you. Une cérémonie analogue se déroule chez les Aït Serghouchen du Haut-Atlas.

Indispensable au filage, le fuseau détient en raison de son mouvement et de sa forme, une capacité magique reconnue par les Berbères comme par de nombreuses ethnies passées ou présentes du monde méditerranéen.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET H., "Les rites du travail de la laine à Rabat", *Hespéris*, II, 1922, p. 139-160.
 BEL A. et RICARD P., *Le travail de la laine à Tlemcen*, Alger, Jourdan, 1913.
 CHAMPAULT D., *Une oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala*, Paris, CNRS, 1969.
 COMBES J.-L., et LOUIS A., *Les femmes et la laine à Djerba*, Tunis, Bascone et Muscat, 1946, 51 p. (Publication de l'IBLA, n° 10).
 COMBES J.-L. et LOUIS A., "Autour du travail de la laine à Djerba", *IBLA*, 1946, p. 51-78.
 DELPY A., "Note sur le tissage dans les Zemmour", *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Tunis, 1954, n° 3, p. 9-48, XIX pl. dont 2 couleur.
 DJEDOU, "Le travail de la laine à Bou Saada", *Rev. africaine*, t. CIII, 1959, p. 348-355.
 GOICHON A.-M., *La vie féminine au Mzab, Étude de sociologie musulmane*, Paris, Geuthner, 1927, p. 109-110.
 LAOUST-CHANTREAU G., *Kabylie côté femmes. La vie à Aït Hichem 1937-1939, Notes d'Ethnographie*, Édisud, Aix-en-Provence, 1990.
 LOUIS A., 1975, *Tunisie du sud et villages de crêtes, Études tunisiennes*, Paris, CNRS, 370 p.
 GAUDRY M., *La femme chaouïa de l'Aurès. Étude de sociologie berbère*, Paris, Geuthner, 1929, p. 178-181.

MAKILAM, *La magie des femmes kabyles et l'unité de la Société traditionnelle*, Harmattan, Paris, 1996.

Mosaïques romaines de Tunisie, photos André MARTIN, texte GEORGES FRADIER, Cerès Production, Tunis, 1986.

SUGIER CL., "Survivance d'une civilisation de la laine chez les Jebalia du sud tunisien", *Cahiers Arts et Traditions populaires Tunis*, n° 4, 1971, p. 35-48.

H. CAMPS-FABRER

F26. FILFILA

Carrière de marbre située dans la partie occidentale du massif de l'Edough*, à 23 km à l'est de Skikda, par la route littorale (*Atlas archéol. de l'Algérie*, feuille 9, n° 3). Exploitée dès l'Antiquité, la carrière du Filfila fournissait le fameux marbre numidique dont Pline disait qu'il était avec les *ferae numidicae* (les fauves) la principale production de la Numidie (V, 22). Les carrières du Filfila ne sont pas les seules carrières de marbre numidique exploitées à l'époque romaine, aussi importantes étaient celles de Simithu (Chemtou) dont l'un des ateliers était dit "royal" (*C.I.L.*, VIII, 14 578, 14 583 : *officina regia*), ce qui permet de penser que l'exploitation avait commencé sous les rois numides ; de fait dès le dernier siècle de la République le marbre numidique était expédié à Rome. Suétone (*Caesar*, 85,2) nous apprend qu'une colonne monolithique de 20 pieds fut érigée en l'honneur de César après son assassinat, mais on ne sait si ce marbre numidique provenait du Filfila, de Simithu ou d'une autre carrière. Rome n'était pas seule à bénéficier des importations de marbre numidique : Hadrien commanda cent colonnes pour le gymnase d'Olympie. Cette exploitation des carrières numides fut si intense que Ch. Tissot avait pensé qu'elles étaient épuisées dès l'époque romaine. Or Sidoine Apollinaire connaît encore une variété du marbre numidique, d'un blanc éclatant qu'il compare à l'ivoire (*Carm.* V, 37-38, IX, 18-19, XXII, 138-139).

Le marbre numidique se présente sous divers aspects ; au Filfila on trouve des matériaux de toutes nuances allant du blanc au noir, le plus réputé est un marbre blanc saccharoïde à grain fin qui mérite d'être qualifié de "statuaire" ; à Simithu, ce sont les marbres polychromes, jaunes veinés de rouge, qui l'emportent et servent à qualifier le marbre numidique.

EL BRIGA

F27. FIRMUS

Prince maure du IV^e siècle qui prit la tête d'une très grave rébellion contre la domination romaine en Maurétanie Césarienne et fut combattu par Théodose l'Ancien.

La famille de Nubel

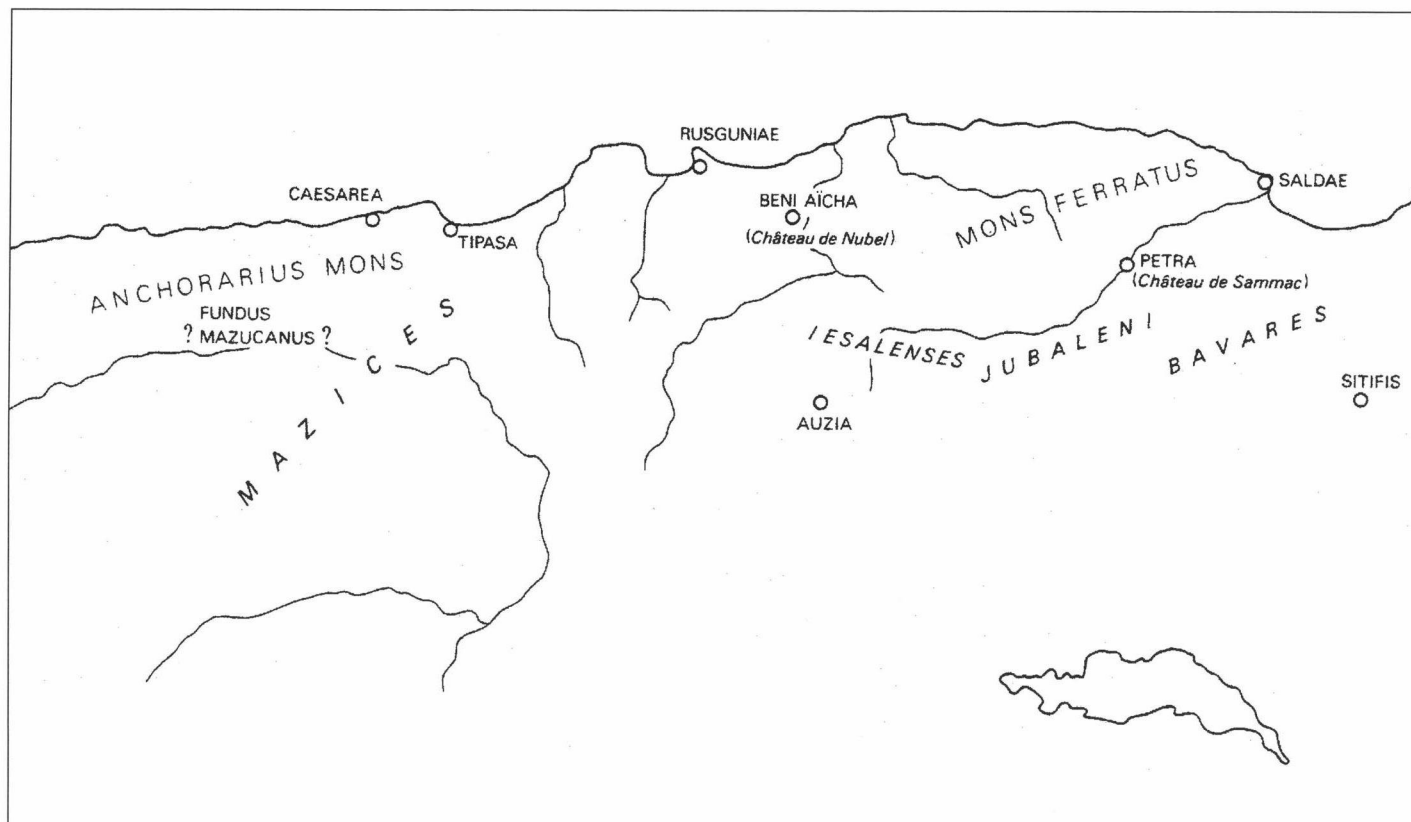
Les tribus berbères, les *gentes**, dont l'administration était confiée à un fonctionnaire impérial, le *praefectus gentis*, connurent sous la domination romaine des statuts variables encore mal connus : certaines étaient destinées à se transformer en *civitas* puis en *municipe*, tandis que d'autres dont le territoire échappait

paît à l'administration directe gardaient leur organisation autochtone et obéissaient à des chefs traditionnels que les textes officiels (*Arae pacis* de Volubilis, dédicaces à la Victoire Auguste etc.) et les historiens nomment *principes*, *reguli*, ou *reges*. Le maintien du titre de roi chez les Maures ne fait aucun doute encore au IV^e siècle, alors qu'il demeure inconnu en Numidie et en Africa, du moins jusqu'aux époques vandale et byzantine. Dans un texte de grand intérêt, saint Augustin (*Epist.* CXCIX, XII, 46), au début du V^e siècle, établit une comparaison explicite entre les "Barbares", qui restent en dehors de la romanité et conservent leurs rois et ceux qui, rattachés à l'Empire, ont à leur tête des préfets nommés et commencent, ainsi que leurs préfets, à devenir chrétiens.

Au cours du IV^e siècle et peut-être même avant, se manifeste un phénomène plus insidieux, il s'agit de l'ascension de grandes familles indigènes dont la puissance s'étend sur de vastes régions, regroupant sur les mêmes têtes, domaines et commandements militaires ou magistratures tout en conservant leur pouvoir traditionnel sur les tribus. Ce fut déjà le cas de Lusius Quietus sous Trajan et Hadrien. Le meilleur exemple, qui nous est assez bien connu parce qu'il faillit transformer les conditions politiques de l'Afrique romaine, est celui de la famille de Nubel, un siècle plus tard. Un *ex praepositus equitum armigerorum juniorum* nommé Flavius Nuvel bâtit à ses frais à Rusguniae (CIL, VIII, 9 255) une église dédiée à la Sainte Croix, donc nécessairement postérieure à 326, date de la découverte par sainte Hélène des restes de la Croix. Ce Flavius Nuvel (= Nubel) porte un prénom africain alors que son père se nommait Saturninus. On s'est posé la question de savoir si ce Nuvel était bien le même personnage que Nubel, père de Firmus, dont Ammien Marcellin (XXXIX, 5) dit qu'il était aussi puissant qu'un roi. La contemporanéité des deux personnages (Nubel père de Firmus est mort en 370 ou peu avant), la rareté du nom de Nubel/Nuvel, la proximité de Rusguniae et du château de Nubel et de Firmus situé au col des Beni Aïcha à Souma et identifié comme tel par S. Gsell, l'existence, à trois kilomètres de ce château, à Blad el-Guitoun, d'un mausolée princier où se mêlaient traditions africaines et formes d'architecture funéraire les plus classiques, sont autant d'arguments en faveur de l'identité unique d'un même personnage, bien que plusieurs auteurs, Gsell le premier, mettent en doute cette hypothèse.

On sait que Sammac, frère de Firmus possédait, à l'autre extrémité de la Kabylie, dans la vallée inférieure de la Soummam, le château de Petra, aussi grand qu'une ville dit Ammien Marcellin. On a retrouvé la belle dédicace de ce *praedium Sammacis* dont le nom apparaît en acrostiche. Un autre frère de Firmus, Mazucan, possédait, très loin vers l'ouest, dans la vallée du Chélif, un *fundus* qui portait son nom. C'est de là que les troupes des rebelles partirent pour surprendre Cæsarea. On sait par ailleurs que la sœur de Firmus, Kyria, distribua des sommes d'argent considérable parmi les populations pour les gagner à la cause de son frère. La véritable puissance de ces princes maures, qui ne dédaignaient point d'exercer des fonctions administratives ou militaires romaines, résidait surtout en un patrimoine considérable réuni par leurs ancêtres et par eux-mêmes et aussi sur un réseau de fidélités et d'alliances tribales qui joua certainement un rôle prépondérant dans l'aventure de Firmus. Il ne faut pas oublier, en effet, que Nubel était aussi "*regulus*" des Jubaleni, tribu montagnarde occupant, à proximité de la ville d'Auzia, soit la haute vallée de l'Isser, soit les Monts des Bibans. A ces latifundia et châteaux répartis de la vallée de la Soummam (Petra) à la vallée du Chélif (*Fundus mazucanus*) s'ajoutait donc le système traditionnel des chefferies maures.

Le fait que ces princes maures aient pu être aussi des fonctionnaires impériaux explique la gravité de la révolte au cours de laquelle on vit des troupes auxiliaires faire cause commune avec les rebelles, mais cette confusion justifie aussi la poli-



La "zone d'influence" de Nubel et de sa famille. Les noms en italique sont ceux des localités et des tribus sur lesquelles Firmus et ses frères exerçaient une certaine autorité.

tique romaine confiant des fonctions insignes et des commandements militaires aux frères du révolté, tour à tour, à Gildon, Mascezel et Dius. Les deux autres frères, Sammac et Mazucan, avaient précédé Firmus dans la mort ; le premier assassiné sur ordre de Firmus, le second s'étant suicidé pour échapper aux Romains.

La révolte de Firmus

A suivre notre source littéraire principale, Ammien Marcellin (XXIX, 5), la responsabilité des événements, qui pendant cinq ans ensanglantèrent la Maurétanie Césarienne, incombe entièrement au comte d'Afrique Romanus, personnage malhonnête qui, après s'être distingué en refusant de combattre les nomades Austuriani qui menaçaient la ville de Lepcis, intervenait lourdement dans le règlement de la succession de Nubel. Romanus favorisait Sammac aux dépens de Firmus. Ce dernier, poussé à bout par les intrigues de Romanus, fait assassiner Sammac. Ne pouvant présenter devant la cour impériale sa défense en raison des agissements de Romanus, Firmus finit par se révolter contre Rome.

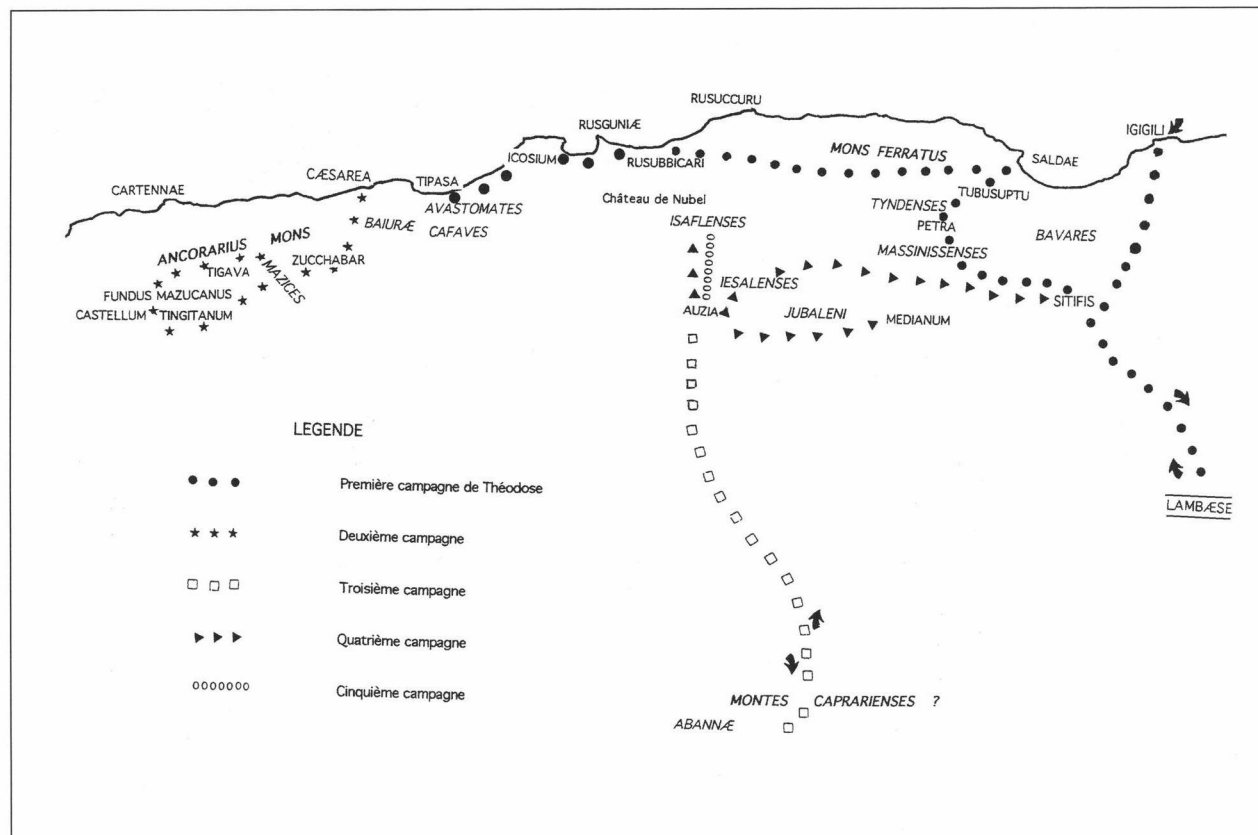


L'inscription du *Praedium Sammacis* à Petra. Photo et relevé J.-P. Laporte.

Cette révolte ne fut pas celle d'un homme isolé pouvant entraîner un ensemble de mécontents et de miséreux ni le soulèvement d'une tribu contre les exactions des agents du fisc ou les abus des *potentes* dans l'appropriation des terres. Le mouvement dont Firmus prit la tête fut d'une toute autre ampleur qui annonce, avec une étonnante similitude de circonstances et de lieux la grande révolte de 1871 animée par El Mokrani*. La révolte de Firmus prit très rapidement une ampleur considérable qui s'explique en partie par l'étendue des domaines de la famille de Nubel. Dès le début du mouvement, comme le remarque S. Gsell, les villes nommées dans le récit d'Ammien Marcellin sont situées en Maurétanie Césarienne centrale ; il s'agit de Cæsarea (Cherchel), la capitale de la province qui fut prise et incendiée, d'Icosium (Alger) qui fut pillée, de Rusubbicari (lecture de Gsell) qui ouvrit ses portes aux rebelles. Ce sont toutes trois des cités maritimes. Ainsi, c'est le territoire le plus romanisé de la Province qui fut embrasé en premier. La révolte s'étendit ensuite vers l'ouest en suivant la vallée du Chélif et le littoral jusqu'à Cartennae (Ténès).

Le principal foyer de la révolte se situait cependant ailleurs, dans la région stratégique d'Auzia (Sour el-Ghozlane, ex Aumale). Auzia était un nœud routier d'une importance considérable en relation avec les villes de la côte (Icosium, Rusguniae, Russucuru) celles de la Soummam (Thubusuptu, Saldæ) celles de la vallée du Chélif en passant par Rapidum et Thanaramusa, celles du *limes* par les pistes difficiles des monts du Titteri, avec Sitifis enfin par plusieurs itinéraires dont l'un traversait les monts des Biban. C'est dans ce secteur ou un peu plus à l'ouest dans la haute vallée de l'Isser que se situaient les Jubaleni, puissante tribu dont Nubel avait été roi. On sait, par l'inscription qui y fut trouvée, que le château qui servait de résidence à Nubel était situé à l'ouest du massif kabyle, à Souma, région de Bordj Menaïel. Ce château, auprès duquel se dressait, à trois kilomètres, le mausolée princier de Blad el-Guitoun qu'on attribue volontiers à Nubel, faisait donc pendant à celui de Sammac à Petra, à l'est de ce même massif kabyle. Si, comme nous le croyons, le Flavius Nuvel, ancien *praepositus equitum* qui dédia une église à Rusguniae, était le même personnage que le père de Firmus on aurait une confirmation supplémentaire du système complexe d'alliances, de protections, de pressions exercées par cette famille qui jouissait en outre des pouvoirs traditionnels de chefs paléoberbères sur une ou plusieurs tribus. Même si nous rejetons cette identité bien tentante, on constate que la famille de Nubel exerçait plus ou moins son contrôle sur un vaste triangle kabyle dont Cæsarea, Auzia et Saldæ seraient les sommets.

Bien qu'ayant échoué dans sa tentative de s'emparer de Tipasa, dont les murs puissants étaient encore debout, Firmus remporta d'emblée de nombreux succès. Ceux-ci furent sanctionnés par une étrange cérémonie au cours de laquelle les Jubaleni le proclamèrent roi. Firmus revêtit un manteau pourpre et reçut des mains d'un tribun de cohorte auxiliaire un collier qui fut placé sur sa tête en guise de couronne. Aux nombreux ralliements qui se manifestèrent alors se mesure l'ampleur de la révolte animée par une véritable coalition des tribus maures : Ammien Marcellin ne cite pas moins de quatorze gentes au cours de son récit. Aux motifs personnels de la révolte s'ajoutaient sûrement des causes sociales et économiques et peut-être religieuses. La schisme donatiste était en effet en plein développement, il semble avoir bénéficié du désordre autant qu'il favorisa la situation insurrectionnelle. Les relations entre Firmus et les Donatistes sont généralement considérées comme favorables à la cause du chef maure. L'évêque donatiste de Rusubbicari fit ouvrir les portes de la ville au moment de son arrivée ; à Cartennae, un parti majoritaire chez les Donatistes était nommé "Firminiani". Aussi est-il difficile de suivre les rares auteurs qui mettent en doute la sympathie des Donatistes à l'égard de Firmus et accusent saint Augustin d'avoir usé,



Les campagnes de Théodose. La localisation de plusieurs tribus est approximative, de même que les itinéraires proposés.

trente ans plus tard, du souvenir de ces relations comme un argument supplémentaire contre le schisme.

La prise et l'incendie de la capitale de la Province était la preuve irréfutable de la gravité de la situation. Le gouvernement impérial mit cependant un certain temps pour intervenir, alors que Romanus, toujours comte d'Afrique, ne réussissait pas à juguler la révolte. En 373, le comte Théodose est placé à la tête d'une expédition en Afrique chargée d'abattre le rebelle.

Les campagnes de Théodose

Dans ses "Observations géographiques sur la révolte de Firmus", S. Gsell croit pouvoir reconnaître cinq campagnes dans le récit que donne Ammien Marcellin des opérations conduites par Théodose. Le *magister equitum* avait été doté de pouvoirs étendus qui plaçaient sous ses ordres toutes les forces militaires d'Afrique. Si ces pouvoirs sont étendus, l'effectif des troupes qui s'embarquèrent pour l'Afrique était, en revanche, d'une faiblesse insigne, à l'image de la situation de l'Empire. Non seulement il fallut emprunter deux légions de *comitatenses* aux provinces de Mésie supérieure et de Pannonie, mais encore chercha-t-on, par une loi votée à ce moment-là, à compléter les effectifs en versant dans le corps actif les membres de l'*officium* pléthorique des gouverneurs de province.

Théodose ayant débarqué à Igilgili (Jijel) prépara la concentration de ses troupes dans la région de Sitifis. D'après R. Cagnat, dès ce moment, Firmus inquiet demande la paix, mais Théodose ne modifie en rien son plan de campagne. On ne sait où se situait la *Statio Panchariana* où se fit une première concentration des troupes. Il se rend ensuite à Lambèse puis retourne à Sitifis qui devient sa première base d'opération. C'est dans cette ville qu'il reçut le concours d'un des frères de Firmus, Gildon, qui lui amène des contingents maures. Le choix de Sitifis révèle combien était grave la situation en Maurétanie Césarienne, le débarquement à Igilgili plutôt qu'à Saldæ répondait sans doute aux mêmes préoccupations. Avant d'entreprendre toute opération, Théodose s'efforce d'assainir le commandement. Il avait, dans un premier temps, retiré la direction des opérations à Romanus qui fut "limogé" dans une fonction secondaire : il s'agissait de réorganiser la garde des postes et des frontières de la Mauritanie. Sans doute faut-il penser qu'il s'agissait des frontières orientales de la Césarienne afin de protéger la Sitifienne d'une extension de la révolte. Dans un second temps, Romanus et son acolyte Vincentius furent arrêtés et n'exercèrent plus aucune fonction mais conservèrent la protection de Mérobaud. Celui-ci devait obtenir quelques années plus tard de Gratien la condamnation de Théodose qui fut décapité à Carthage (376).

La première campagne se fit sous le signe de la rapidité ; dans la vallée inférieure de la Sava (Soummam), l'armée gagne Thubusuptu, s'emparant au passage, après un combat victorieux, du château de Sammac à Petra qui fut rasé jusqu'aux fondations. Puis Théodose s'attaque à deux "gentes" montagnardes, qu'il écrase ; ce sont les Tyndenses* et les Massinissenses* (dont les M'sisna qui habitent la région de Mlakou semblent avoir conservé le nom). Les contingents de ces tribus étaient commandés par deux autres frères de Firmus, Mascezel et Dius. Après cette opération éclair, Théodose fit traverser le pays kabyle à son armée victorieuse et se rendit à Tipasa où Firmus avait subi son premier échec. C'est au cours de cette traversée d'est en ouest de la Kabylie ou à Tipasa même que Firmus se présenta au comte pour obtenir l'aman*. C'est à Tipasa sûrement que Théodose reçut une ambassade de la puissante tribu ou confédération des Mazices* qui occupaient la vallée du Chélif et les massifs montagneux qui la bordent.

La deuxième campagne se déroule dans la vallée du Chélif. Partie de Cæsarea (Cherchel), l'armée romaine s'empare de Zucchabar (Miliana) puis de Tigava (Kherba) où Théodose fait exécuter les officiers de la IV^e Cohorte des *Sagittarii* et de la *Legio Flavia Victrix Constantina*, unités qui avaient fait cause commune avec les insurgés. Entre Tigava et Castellum Tingitanum (Chlef, ex Orléansville), les Romains s'emparent d'un nouveau château, le *Fundus Gaionatis*. Parvenu à Castellum Tingitanum, Théodose franchit le mont Ancorarius* et tombe sur les Mazices. On a longtemps pensé que le Mont Ancorarius s'identifiait à l'Ouarsenis. En confrontant les textes d'Ammien Marcellin et de Pline l'Ancien et ce que l'on sait de l'emplacement des Mazices, il semble aujourd'hui que ce nom s'applique à l'ensemble des petits massifs situés à l'ouest du Zaccar (*Transcellensis Mons*), au sud et à l'ouest de Cherchel, y compris le plateau du Dahra*. Après avoir écrasé les Mazices et mis à mort leur préfet Fericius qui avait épousé la cause de Firmus, Théodose se tourna contre les Musones* dont l'emplacement demeure inconnu de même que celui du municipes d'Adda où il se rendit ensuite. Il semble que le *Magister Equitum* se soit avancé imprudemment en territoire rebelle après avoir occupé le *Fundus mazucanus*, domaine portant le nom d'un autre frère de Firmus qui l'avait suivi dans la rébellion et qui se donna la mort pour éviter de tomber entre les mains des romains. Théodose n'avait plus que 3 500 hommes sous ses ordres lorsqu'il apprit le renforcement de la coalition des tribus insurgées et l'action de Kyria, sœur de Firmus, qui avec son or entretenait les foyers de révolte. Non sans difficulté, Théodose ramène sa colonne à Tipasa (orthographié Tipata) qui après la destruction de Cæsarea était devenue la ville la plus importante. Arrivé en février 373 dans cette place, il entreprend de dissocier la coalition des tribus rebelles ; usant de la diplomatie et de l'intrigue, soudoyant les notables, il obtient la soumission des tribus dont la principale était celle des Bavares* (les manuscrits donnent "Daveres"). On suppose que Avastomates*, Cafaves* et Baiuræ* (= Baniuræ ?) habitaient au voisinage de Cæsarea et de Tipasa. Elles font toutes leur soumission.

La troisième campagne est précédée de la fuite de Firmus qui abandonne le combat dans les territoires du nord et se réfugie dans les monts *Caprarienses* dont la localisation est sujette à discussion. La *Civitas Contensis* où Firmus avait rassemblé ses prisonniers n'est pas mieux localisée. Pour S. Gsell, ces montagnes d'*Éleveurs de chèvres*, fort éloignées et inaccessibles en raison de leurs reliefs très escarpés, étaient situées au sud du Hodna et déjà au Sahara en raison de la présence d'Éthiopiens. Pour C. Courtois ces massifs seraient les Monts du Hodna plutôt que l'Atlas Saharien ; quant à J. Desanges le dernier commentateur de Pline l'Ancien, il se prononce en faveur d'une situation méridionale, les Abannæ voisins des Caprarienses occuperaient les abords de l'Atlas saharien et s'étendraient vers l'ouest jusque dans les Monts des Ouled Naïl. On peut objecter que les chaînes de l'Atlas saharien, fort peu saillantes, se prêtent mal à la description des Monts Caprarienses que donne Ammien Marcellin (XXIX, 5,34 et 37). Abannæ et Caprarienses, vaincus lors d'un premier combat, obtiennent le concours de leurs voisins Éthiopiens et attaquent la colonne romaine. Théodose suspend sa politique offensive et retourne dans des régions plus clémentes, sans doute à Auzia, comme le propose Gsell.

La quatrième campagne voit Théodose agir dans la région d'Auzia. Firmus, revenu lui aussi dans le Tell, trouve refuge chez les Isafilenses. Cette tribu montagnarde devait contrôler la Kabylie occidentale et la vallée de l'oued Isser, donc au nord-ouest d'Auzia. Les Isafilenses battus une première fois, ayant fait acte de soumission, Firmus se replie chez les Jubaleni d'où sa famille est originaire. Théodose hésite à faire campagne dans ce pays montagneux, aux défilés profonds et au terrain difficile, description qui correspond aux Monts des Biban,

mais il obtient un succès diplomatique important avec la soumission des Iesalenses*, tribu voisine d'Auzia, ville dans laquelle s'étaient rendus les chefs pour rencontrer le général romain. Désormais Firmus est réduit à l'état de fugitif sans troupe organisée. Au *Munimentum Medianum*, où il a établi son état-major, Théodose entreprend des entretiens secrets avec les différents chefs maures. Il n'est pas sûr que le *Munimentum Medianum* s'identifie au Bordj Medjana ; mais les arguments présentés par Gsell contre cette proposition, à savoir que la plaine de la Medjana faisait partie de la Sitifiennne, alors que Medianum est situé en Césarienne d'après la Notice de 484, ne sont guère convaincants. Nous avons vu que Théodose n'hésitait pas à se rendre d'une province à l'autre et qu'il avait séjourné à Sitifis et même à Lambèse. C'est donc à Medianum qu'il reçut la nouvelle que Firmus réapparaissait chez les Isafenses et attirait à lui les Iesalenses qui reprenaient les armes. Théodose envahit le pays des Isafenses, mais après un combat difficile qui dura une journée entière, il se voit contraint d'abandonner le champ de bataille et retourne à Auzia. Par une attaque surprise, il tombe sur les Iesalenses dont il dévaste le territoire. Il se rend ensuite à Sitifis en empruntant un itinéraire compliqué qui lui permet de faire une démonstration de force en pays kabyle.

La dernière campagne eut lieu chez les Isafenses qui essuyèrent plusieurs échecs. Cependant les négociations secrètes maintenues par Théodose aboutissent : Igmazen, roi des Isafenses, s'apprête à livrer Firmus. Celui-ci, informé de la trahison de son allié, se pendit (375), suivant l'exemple de son frère Mazucan qui s'était donné la mort plutôt que de tomber dans les mains de l'ennemi romain. Igmazen livra le cadavre de Firmus attaché à un chameau. Théodose était alors dans le *Castellum Subicarensis* que l'on identifie à Rusubbicari, sur le littoral kabyle à l'ouest de l'Isser dont les Isafenses contrôlaient le cours.

La mort de Firmus mit fin à l'insurrection et Théodose fêta son triomphe à Sétif avant de se rendre à Carthage où il fut décapité sur ordre de l'empereur Gratien à l'instigation de Mérobaud, sans doute conseillé par Romanus. La guerre avait duré cinq ans et avait dévasté la Maurétanie Césarienne au moins jusqu'au méridien Ténès-Tiaret et plusieurs villes, dont la capitale Cæsarea, étaient entièrement ruinées.

Firmus et Gildon

La famille de Firmus n'eut pas à pâtir trop lourdement de la révolte de celui-ci, puisque certains de ses frères étaient non seulement restés fidèles à Rome mais avaient, comme Gildon*, participé activement à la guerre. Gildon en fut récompensé sans doute par un enrichissement de son patrimoine et, presque vingt ans plus tard, par son accession au rang de Comte d'Afrique (385). Il détenait ainsi le haut commandement militaire sur l'ensemble des provinces. Il se contenta de cette fonction et du produit de ses pillages pendant une dizaine d'années, avant de rejeter l'autorité de la cour de Ravenne.

Ainsi les deux frères tentèrent d'atteindre, par des voies différentes, le pouvoir suprême en Afrique. Le premier s'appuyait sur la tradition maure et le charisme ou la baraka* du chef de guerre berbère, n'hésitant pas à revêtir symboliquement le *sagum punicum* et à bénéficier de la bonne volonté des Donatistes qui lui ouvrirent les portes des villes. Le second poursuit au contraire la tradition familiale des fonctionnaires impériaux, agissant en magistrat et officier romain. Si on pénètre un peu plus dans ces deux destinées, on se rend compte qu'il eût fallu peu de chose pour que Firmus devînt roi des Maures, c'est-à-dire roi de Maurétanie Césarienne et que Gildon, qui portait un nom qui le prédestinait à une fonction roya-

le (*Gildo* est la forme latine du berbère *aguelid* qui signifie roi) se proclamât Auguste à Carthage. Sous des formes différentes dictées plus par les circonstances que par une tactique mûrement préparée, Firmus puis Gildon poursuivirent le même rêve : devenir maître de l'Afrique. L'un et l'autre surent jouer aussi bien de la fidélité militaire envers le chef le plus proche que de la sympathie des Donatistes. Mais leur véritable puissance résidait en un patrimoine considérable dont les revenus permettaient d'entretenir ce réseau de fidélités et d'alliances tribales qui expliquent la durée de la guerre de Firmus. Les possessions de la famille ne s'étendaient pas seulement en Mauritanie puisqu'après la chute de Gildon, il fallut nommer, en Africa, un procurateur pour gérer son patrimoine.

Lorsque Gildon avait rejeté l'autorité d'Honorius et arrêté les envois de blé à Rome, ce fut à Mascezel, autre fils de Nubel, que fut confié le commandement de l'expédition militaire envoyée contre lui. Cette curieuse décision de Stilicon (on ne pouvait oublier que Mascezel avait combattu aux côtés de Firmus) confirme, si besoin était, l'importance de la famille de Nubel et de la forme politique que représentait sa clientèle tant auprès des Maures des campagnes que des habitants des villes. De fait la "guerre contre Gildon" ne fut qu'une promenade militaire, mais Stilicon comprit la leçon : Gildon abattu, les derniers fils de Nubel, Mascezel et Dius furent éliminés à leur tour.

Malgré l'échec final de cette grande famille, le cas de Nubel, de Firmus, de Gildon, de Mascezel, révèle la totale imbrication, dès la fin du IV^e siècle, de certaines chefferies indigènes et des plus hautes fonctions militaires. A cette confusion pleine de promesses s'ajoute le maintien d'une tradition monarchique chez les moins romanisés des Maures qui assure à ces princes la pérennité de certaines fidélités tribales. Aussi n'est-il pas nécessaire de faire appel à une prétendue conquête ou reconquête maure, après l'invasion vandale de 429, pour expliquer l'apparition des royaumes romano-africains.

Firmus et l'Histoire Auguste

La forte personnalité de Firmus, la longueur de la guerre qu'il fallut mener contre lui et la qualité de son adversaire, le meilleur général de l'Empire, père d'un futur empereur, expliquent que sa mémoire ait laissé quelques traces dans la littérature. L'auteur de l'*Histoire Auguste* a placé un certain Firmus dans le "quadrige des Tyrans" qui constitue le XXIX^e livre et avant-dernière "vie" de son œuvre. Ce personnage sévit en Égypte, mais son portrait s'inspirait à la fois de celui de Firmus et de Gildon. Le pseudo Vopiscus affirme l'existence de trois contemporains portant le nom de Firmus : le premier était préfet d'Égypte, ce qui est confirmé, le second est le rebelle africain dont il est dit qu'il fut *dux limitis Africani* et proconsul, ce qui est impossible puisque au III^e siècle, époque à laquelle se rattache le "quadrige des Tyrans", un *dux* est toujours un chevalier et ne peut en aucun cas être proconsul au même moment, quant au troisième Firmus, né prétend l'auteur, à Séleucie, c'était l'ami et l'allié de Zénobie. Poussé par les habitants d'Alexandrie, il se révolta contre Aurélien et, comme Gildon, il arrêta les envois de blé, mais Aurélien aurait écrasé sans peine cette usurpation. Enfin il est dit qu'une fois vaincu, Firmus se suicida par pendaison, comme son homonyme maure.

BIBLIOGRAPHIE

- CAGNAT R., *L'Armée romaine d'Afrique*, Paris 1892
 CAMPS G., "Rex gentium Maurorum et Romanorum. Recherches sur les royaumes de Maurétanie aux VI^e et VII^e siècles", *Antiq. afric.*, t. 20, 1984, p. 183-218

- COURTOIS C., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, A. M. G., 1955
- DECRET F. et FANTAR M., *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, Payot, 1981
- DESANGES J., *Catalogue des Tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Université de Dakar, 1962
- FÉVRIER P.-A., "L'Histoire Auguste et le Maghreb", *Antiq. afric.*, t. 22, 1986, p. 115-128
- GSELL S., "Observations géographiques sur la révolte de Firmus", *Cinquantenaire de la Société archéol. de Constantine*, 1903, p. 21-45
- Histoire Auguste*, édition et traduction de A. Chastagnol, Paris, Laffont, 1994
- KOTULA T., "Firmus fils de Nubel était-il usurpateur ou roi des Maures?", *Acta Antiqua*, Budapest, t. 18, 1970, p. 137-146
- LEVEAU PH., "L'Aile II des Thraces, la tribu des Mazices et les *Praefecti gentis* en Afrique du Nord (A propos d'une inscription nouvelle d'Oppidum novum et de la pénétration romaine dans la partie orientale des Plaines du Chélif)", *Antiq. afric.*, t. 7, 1973, p. 153-192
- VIGNERAL DE A., *Les ruines romaines de l'Algérie, II Kabylie du Djurdjura*, Paris, 1868

G. CAMPS

F28. FLEXION (voir Morphologie)

F29. FLIJ ou FLIDJ (plur. felja)

Mot arabe qui signifie "brèche-dent", d'après L. Golvin 1950, *afliđj* en tamazight (Maroc central).

Ce terme désigne une bande de tissage à poil ras, de plusieurs mètres de long et de 50 à 90 cm de large, d'environ 3 mm d'épaisseur, réalisé sur le métier horizontal fixé à terre, utilisé par les nomades. Le poil qui sert à fabriquer les fils de



Fabrication d'un flij décoré (*melgût*) dans la tribu des el Araâ (photo Y. Bonète).



Grande tente de la tribu des Ouled Mimoun dans le Djebel Amour (photo Y. Bonète).

tissage du *flij* est tiré de la laine (la plus grossière) de mouton ; il est renforcé de poils de chèvre et de chameau selon les disponibilités de ces produits. Connu depuis la Mongolie, l'Afghanistan, la Turquie, la Péninsule arabique jusqu'au sud du Maroc, le métier à terre, de mise en œuvre rapide et facile, est essentiellement lié à la vie nomade et à l'élevage du mouton à laine. Introduit au Maghreb et au Sahara par les tribus hilaliennes au XI^e siècle, il n'a pu atteindre le pays touareg, ni le Sahel africain où dominant l'élevage de la chèvre et du mouton à longues pattes *ovis longipes* pratiquement dépourvu de laine.

Le *flij* sert essentiellement à la confection du vélum de la tente des nomades qui annoncent leur identité par le choix et l'agencement des couleurs de ce tissage : entièrement noir ; noir et blanc ; rouge et noir ; brun et noir ; beige, blanc, noir, etc. Le nombre de *flij* d'un vélum est à peu près constant dans chaque tribu ; il définit l'espace vital de la famille nucléaire compte tenu de la division en deux sous la tente, opérée par une grande pièce de tissu tendue verticalement (*draga*) ; côté homme à droite en entrant, côté femme à gauche, avec l'espace cuisine. D'une moyenne de 7,50 m sur 0,70 m à 0,90 m de large par élément, il faut quatre à six *flij*-s cousus bord à bord pour une tente modeste (région des Larbâa ou des Amouri du nord du Sahara par exemple), alors que les tentes des nomades de l'Atlas marocain en altitude sont remarquablement plus longues et plus larges. Un vélum de *flij*-s en bon état peut résister à la pluie (les fibres se resserrent et deviennent imperméables) et à la neige. Sa protection sous de fortes insulations, est meilleure que celle de la tente en peau. Son usure, rapide dans un usage permanent de la tente (cinq ou six ans), nécessite des remplacements successifs des bandes les plus abîmées. En sorte qu'une famille nomade consacre constamment une partie de sa production de laine à la confection de *flij*-s et que le métier à terre est mis en œuvre toutes les fois que cela est possible (surtout à la belle saison et en rapport avec la disponibilité des femmes).

Les *flij*-s peuvent servir éventuellement à la confection des grands sacs pour transporter le grain sur les chameaux (*ghrara*) et occasionnellement de tapis de sol. Mais ces usages secondaires ne sont que des pis aller car les sacs à grains tis-

sés eux aussi sur le métier à terre avaient leurs décors propres, parfois très richement élaborés (comme dans les Nemenchas). Les *flij*-s réutilisés comme tapis de sol, achetés neufs ou d'occasion à bon compte sur les marchés (vendus par les nomades en hiver pour payer leurs impôts ou acheter du grain) étaient surtout appréciés des sédentaires qui ne pratiquaient pas ce genre de tissage rustique et bon marché.

BIBLIOGRAPHIE

- BONÈTE Y., "La tente des nomades Arbâ' et Mekhalif", *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Tunis 1955, p; 32-39.
- BORG A., "La tente nomade dans la région de Gafsa", *ibid*, p. 61-75 et Ginestous P.
- BORG P., "La tente dans la région de Kairouan", *ibid*, p. 49-60.
- DELPY A., "La tente au Maroc", p. 15-23.
- FEILBERG C.-G., *La tente noire*, Copenhague 1944, Nordiskforlag, 244 p.
- GOLVIN L., *Les arts populaires en Algérie*, t. 1 : *Les techniques de tissage*, Alger, 1950, Publications du Gouvernement général de l'Algérie (voir p. 124-128 description du métier horizontal des nomades).
- LOUIS A., *Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le sud tunisien*, Aix-en-Provence, Édisud, 1975, 334 p. (voir p. 163-166).
- MARTEL CH., "La transhumance et la tente chez les Zlass (Tunisie)", *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, 1955, n° 4, p. 46-48.
- MASSABIE G., "La tente et la vie nomade dans le Nefzaoua", *ibid*, p. 76-80.
- TOUCHON A., "La tente nomade au Djebel Amour", *ibid*, p. 24-31.

M. GAST.

F30. FLISSA / IFLISSEN

Tribu de grande Kabylie occupant le littoral entre Dellys et Azzefoun (ex Port-Gueydon), rendue célèbre par la fabrication de sabres auxquels elle donna son nom. Il s'agit plus précisément des Iflissen l-Bahr (les Iflissen de la mer) qui doivent leur nom à leur implantation dans la Kabylie maritime. Le nom de Flissa / Iflissen a été rapproché de celui des Isafenses*, puissante *gens* (tribu) de l'Antiquité qui est connue pour avoir pris part dans les années 373-375 à la très grave révolte de Firmus*. Seuls une vague analogie entre les deux noms et le fait que les Isafenses occupaient peut-être le bassin de l'Isser peuvent être présentés en faveur de cette identification défendue par Berbrugger, Carette, Cat et Boulifa mais rejetée par S. Gsell, C. Courtois et J. Desanges. Il est bon, toutefois de noter, à la suite de Carette, qu'une fraction, celle des "Flisset Melil" était établie sur les bords de l'oued Isser et donc occupait le territoire qu'on prête volontiers aux Isafenses. Vers l'intérieur les limites du territoire des Iflissen l-Bahr correspondent, au sud, à la montagne de Dra Moulit par où passe la ligne de partage des eaux entre le bassin du Sébaou et le versant méditerranéen.

Cette Kabylie littorale est bordée d'une côte peu accueillante, accidentée et semée d'écueils. Les deux ports ayant quelque importance sont situés aux deux extrémités du territoire : Dellys (l'antique Rusucuru) et Azzefoun (Rusazus), mais pour le commerce international ce sont, à l'extérieur, les ports d'Alger et de Bejaïa qui assurent les fonctions essentielles. Le sol n'est pas plus favorable que la mer, une agriculture pauvre ne produit que des figues, du raisin de treille et de l'orge. Cependant les premiers visiteurs, en particulier Carette, remarquent que la pauvreté des terres ne correspond pas à l'aspect de l'habitat qui est



Un aspect de la côte des Flissa, Tigzirt et son îlot vus de Taksebt (photo G. Camps).

assez cossu ; les maisons sont construites en pierres, sont pourvues d'un toit en tuiles et possèdent souvent un étage. Cette relative richesse s'expliquerait par la spécialisation artisanale des Flissa, la fabrication d'armes blanches réputées.

Bien que les auteurs, Devaux, Farine, Letourneux, Maunier etc. insistent sur le fait que plusieurs tribus kabyles pratiquaient la métallurgie et particulièrement la fabrication d'armes blanches, seuls les Flissa acquièrent une renommée suffisante pour que leur nom restât attaché à cette spécialité. Bien mieux, "flissa" est l'un des rares mots kabyles à être passé dans la langue française. Il figure dans le dictionnaire Larousse universel, en deux volumes (1922), sous la description suivante : « Flissa, grand couteau kabyle à lame longue asymétrique, presque droite à un seul tranchant et à pointe aiguë », cette notice est même accompagnée d'une illustration. L'édition de 1930 du Larousse du XX^e siècle en six volumes complète en donnant des dimensions et une curieuse précision sur la poignée qui "a la forme d'un fémur de mouton". D'après Ch. Farine (1882), les Barbachas fabriquaient eux aussi des sabres, des couteaux et différents instruments agricoles : socs d'araires et pioches principalement. De même, les Beni Yenni, aujourd'hui spécialisés dans la seule orfèvrerie émaillée, étaient aussi reconnus, au XIX^e siècle, comme des armuriers réputés.

Les flissa ou sabres kabyles ont fait l'objet d'une étude très minutieuse et fort complète de la part de C. Lacoste (1958) qui reconnaît plusieurs catégories mais ces armes ont toutes pour trait commun de ne posséder qu'un seul tranchant, ce qui permet de les classer dans la famille des sabres.

La première catégorie comprend les *armes de type courbe* dont le tranchant dessine une ligne parallèle au dos, la largeur de la lame est donc constante et la pointe peu développée, aussi ces *armes de type courbe* étaient utilisées de taille. Elles ne se distinguent guère des yatagans, armes d'origine orientale d'abord importées en Kabylie puis reproduites sur place.

La catégorie des *armes droites* comprend trois types fondés sur la longueur de la lame qui varie de 110 à 41 cm. Dans les *grands sabres droits* la lame, qui peut

dépasser un mètre de longueur, pour une largeur de 30 à 38 mm, a un tranchant à double courbure opposé à un dos rectiligne, de sorte que la plus grande largeur de la lame se situe dans la partie médiane ; au-delà, la lame est rétrécie, dégageant une pointe très effilée d'une longueur de 35 à 50 cm. Selon C. Lacoste, une telle lame réunit deux parties fonctionnelles : la région proximale, qui correspond aux trois quarts de la longueur, est destinée à frapper de taille, la partie distale, qui correspond à la pointe, doit servir aux coups d'estoc. Ces grandes armes à lame droite sont typiques de la Kabylie, elles seules ont droit au nom de flissa.

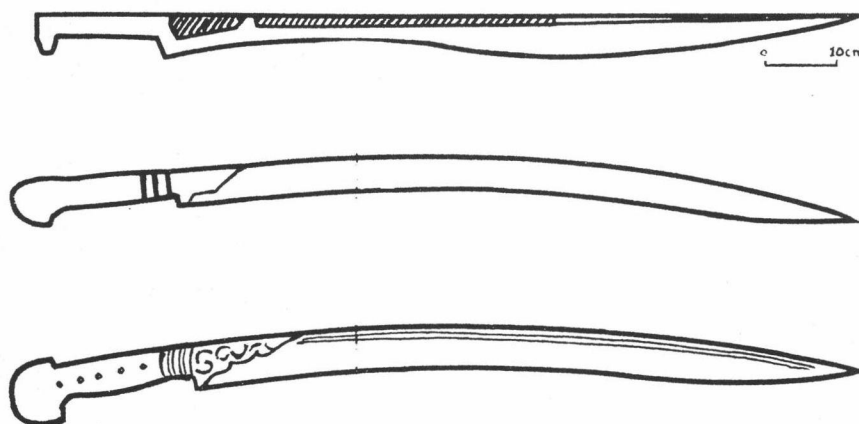
Les armes droites de petites dimensions (*petits sabres et couteaux*) ont à peu près la même silhouette et continuent d'être fabriqués pour être vendus aux touristes.

Entre le type courbe qui appartient à la famille des yatagans et le type "grand droit" qui est le vrai flissa, il existe plusieurs intermédiaires dont la lame est moins effilée ou dont la largeur est à peu près constante ou, au contraire, présente une double courbure.

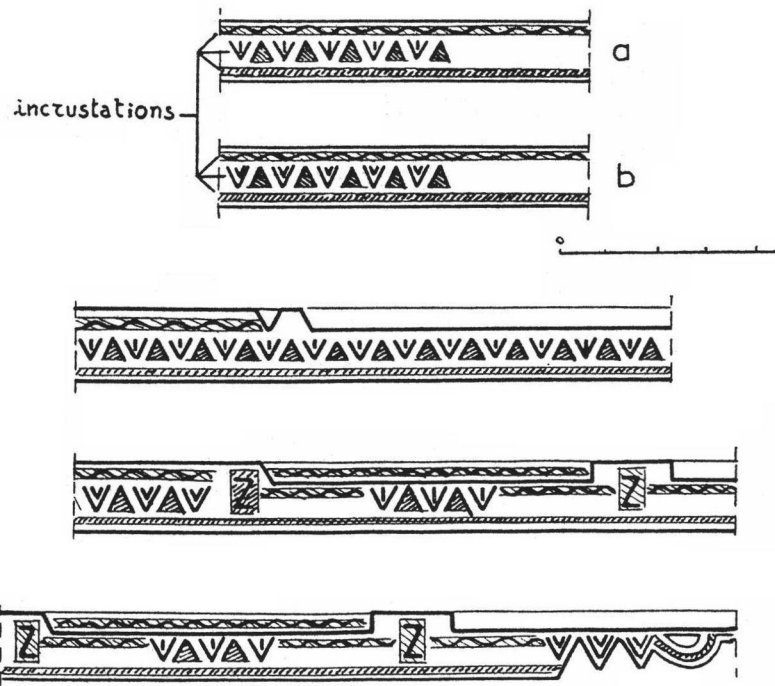
La poignée, toujours dépourvue de garde, est faite de deux plaquettes de bois qui prolongent la fusée en fer massif ; l'ensemble est recouvert de cuir ou d'un plaquage de cuivre. La poignée se termine par un pommeau de bois sculpté qui, à l'origine, devait représenter une tête de chien. Sur certaines armes de type yatagan, le pommeau est à ailerons, les deux plaques de cuivre qui constituent la poignée s'évasent à l'extrémité en s'écartant de la fusée.

Les fourreaux sont toujours en bois, constitués de deux valves qui portent chacune, en creux, une empreinte de la face de la lame. Les fourreaux sont faits dans un bois dur, mais les armes les plus précieuses possèdent un fourreau entièrement gainé de cuir ou recouvert de plaques de cuivre. Seule la face externe du fourreau porte un décor gravé, sculpté ou en champlevé.

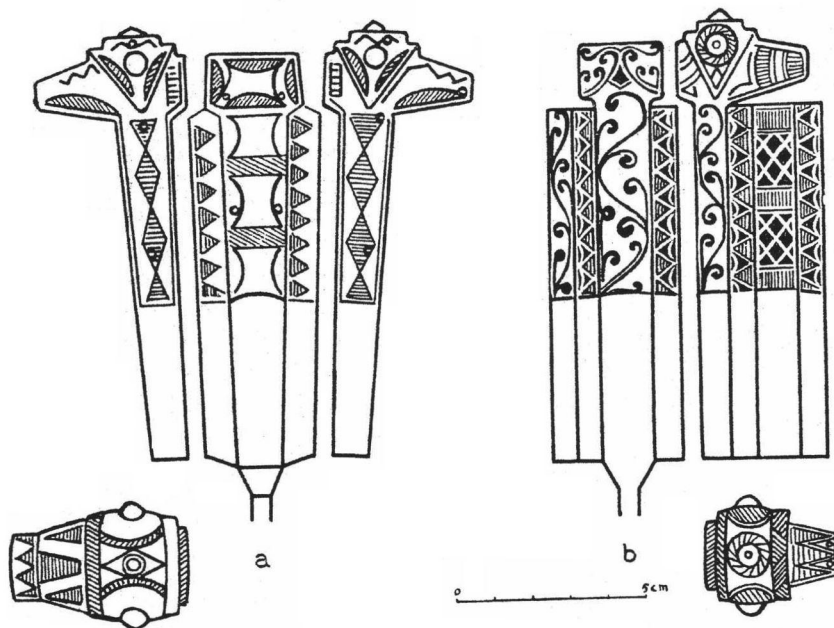
Les lames des flissa portent aussi un décor, il est issu de deux techniques : la gravure du fer et l'incrustation de parcelles ou de fils de cuivre. Ce décor de style



En haut, sabre droit kabyle (*flissa*), au centre grand sable courbe kabyle (*Atağan*), dérivé du yatagan balkanique (d'après C. Lacoste-Dujardin).



Décor d'un flissa ; en haut décors de bordure de dos (d'après C. Lacoste-Dujardin).



Décor de la fusée et du pommeau d'un flissa : a- type traditionnel ; b- type curviligne.

géométrique triangulaire, orne les bordures du dos et des contre-tranchant. Il rejoint, par le choix de ses motifs, les principes de l'art décoratif berbère.

Les flissa, le mot et la chose, ont une histoire en grande partie obscure. Le nom est d'apparition récente et d'origine française. Le sabre, en kabyle, n'est pas désigné par le nom de la tribu qui le fabrique, mais par le lieu de provenance des lames (ainsi *ajenoui* : de Gênes). Les Kabyles peuvent aussi donner un nom dérivé du vocable étranger (ainsi yatagan donna *uturam*). Les premiers auteurs français qui s'intéressèrent à la Kabylie au cours des trois décennies qui suivirent la prise d'Alger furent les propagateurs de la dénomination "flissa".

Mais les Iflissen l-Bahr ne furent pas les seuls artisans armuriers de Kabylie. Chez les Beni Yenni, il existe une vieille tradition du travail des métaux, aujourd'hui celle-ci est réduite à l'orfèvrerie émaillée, alors qu'en 1925, R. Maunier décrivait encore une sorte de manufacture à Taourirt Mimoun où on fabriquait des "sabres dits flissa" destinés aux touristes. Quarante ans plus tôt, F. Drouet accusait ces mêmes Beni Yenni de copier les armes des Flissa l-Bahr. On reconnaît leur contrefaçon à la poignée dont il n'arrivaient pas à reproduire la "tête de chimère". En remontant encore dans le temps, nous trouvons le témoignage de Hun (1860) qui cite les productions des Beni Yenni : platines de fusil, « petits yatagans de forme effilée et pointue, appelés agenoui ». Au même moment, Ch. Devaux dans sa monographie sur "*Les Kebâiles du Djerdjara*" cite parmi les produits du pays, les flissa fabriqués dans la tribu des Flisset-Behar (sic) et précise que les forgerons sont nombreux en Kabylie. Quelques années plus tôt, H. Fournel, et antérieurement E. Daumas confirment que la dénomination flissa est d'origine française et désigne les sabres fabriqués par la tribu du même nom : « La tribu des Flissa confectionne des sabres auxquels nous avons donné son nom. »

Les mêmes auteurs et d'autres voyageurs contemporains citent d'autres tribus dans le territoire desquelles se trouvent des mines de fer alors que les Iflissen en sont dépourvus. L'exploitation la plus importante se trouve chez les Beni Soliman et surtout les Barbouchas dont le commerce du fer est la principale source de richesse. Les Iflissen s'approvisionnent en fer chez eux, mais aussi sur les marchés de Béjaïa et d'Alger en fer et acier européens.

Pendant des siècles, au moins à partir du XVI^e siècle époque à laquelle les Turcs firent connaître le yatagan, le flissa fut l'arme principale du kabyle. Capable de frapper de taille aussi bien que d'estoc grâce à sa longue pointe effilée, il était, aux dires des militaires, une arme terrible et convenant particulièrement à la guerre d'embuscades. Le flissa disparut devant la multiplication tardive des armes à feu et, dans la psychologie du guerrier kabyle, ce sabre spécifique de son ethnie céda la place au fusil qui devint l'arme noble que se devait de posséder tout chef de famille. Les villages des Aït Zaoua, qui constituent le cœur du pays flissa, furent longtemps le "Saint-Étienne kabyle" (propos recueilli par C. Lacoste de la bouche d'un ancien armurier). Ces villages ne comptent plus un seul armurier aujourd'hui. La production des flissas cessa peu à peu ; si elle ne disparut pas complètement ce fut en raison de l'intérêt manifesté pour cette arme par de rares touristes et collectionneurs. Les armes authentiques ayant disparu du marché, de petits ateliers reproduisirent des flissas destinés à la vente étrangère, surtout de petits modèles, en mauvais fer et de finition médiocre. Le terrible sabre kabyle était devenu un coupe-papier. Puis même ce dérivé disparut de la production artisanale. Il est remarquable que la personne qui étudia avec le plus de perspicacité les sabres kabyles, publia, en 1976, une monographie sociologique sur les villages flissa d'Aït Zouaou ne fait allusion qu'en une seule ligne à ce produit d'un artisanat disparu.



Couteau de pacotille et son fourreau (photo G. Camps).

BIBLIOGRAPHIE

LACOSTE C., "Sabres kabyles", *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXVIII, 1958, p. 111-191 (Bibliographie complète sur la question)

LACOSTE-DUJARDIN C., *Un village algérien, structure et évolution récente*, Alger, 1976

E. B.

F31. FLUMINENSES

Les Fluminenses sont cités par Julius Honorius (*Cosm.*, 48, dans A. Riese, *Geogr. Lat. min.*, p. 54) après les Feratenses* et les Barzifulitani et avant les Quinquegentiani*, ce qui semble en faire une tribu de Grande Kabylie.

J. DESANGES

F32. FLÛTE

La flûte est présente dans tout le Magreb, aussi bien dans les populations arabophones que berbérophones. Elle est confectionnée à partir d'un tuyau de roseau (de bambou, de métal, voire de matière plastique) ouvert aux deux extrémités et percé d'un certain nombre de trous. Parfois, elle est gravée de motifs décoratifs peints en rouge (comme par exemple en Kabylie) ou pyrogravés. L'embouchure terminale est simple, non aménagée, sinon bisotée. Le musicien tient sa flûte obliquement, pour faciliter la "prise de son" effectué en soufflant la "lame d'air" formée par les lèvres sur l'arête du bord du tuyau, ce qui permet de modifier à son gré le timbre de l'instrument et de lui donner sa texture typique, riche en air fuyant.

L'appellation générique de la flûte est d'origine arabe, *qasbah* (de *kasaba* = roseau), et correspond généralement à un type de flûte à six trous, plus un trou "d'octave" opposé aux autres et situé au milieu de la longueur totale, entre les emplacements du premier et du deuxième trou en partant du haut. L'intervalle entre les trous de jeu proprement dits équivaut à un douzième de la longueur totale. Le flûtiste tient son instrument avec la main droite en haut et la gauche en bas et utilise généralement le pouce de la main droite pour boucher le trou "d'octave" et l'index, le majeur ou l'annulaire de chaque main pour les autres trous.

Selon les régions, l'appellation change. C'est ainsi qu'au Gourara, où elle accompagne les chants d'*ahellil*, la flûte à sept trous prend le nom de *temja*. Dans le Haut-Atlas marocain la petite *talervatt* est occasionnellement jouée par des musiciens professionnels, alors que plus à l'ouest et dans le Sous, il s'agit de la flûte *tagwamans* (pour la danse des chasseurs), ou *tawwadi*.

Dans le nord de l'Algérie, de la Kabylie à l'Oranais, on rencontre encore la flûte à bec à cinq trous, décorée de motifs gravés et peints, appelée *djouak*.

Il est difficile d'établir une typologie des gammes propres à ces divers types, d'autant plus que les flûtistes peuvent les faire varier en condamnant certains trous, ou en ne les bouchant que partiellement, selon les circonstances. C'est ainsi que de diatonique au départ, la gamme peut se révéler semi-diatonique ou même



Joueurs de flûte de roseau (*guesba*)
chez les Beni Snous (Algérie occidentale) (photo P. Augier).

chromatique en fin de compte, ce qui est révélateur de la fonction presque toujours soliste de la flûte, surtout utilisée comme instrument d'improvisation, beaucoup plus rarement d'accompagnement à d'autres instruments.

Dans le monde touareg, où elle est jouée par les bergers et gardiens de troupeaux, la flûte est appelée *tasənsəq* (Alojaly 1980 : 150), nom d'instrument du verbe *ənsəgh* (= siffler) dans l'Ayr et chez les Iullemmeden du Niger. Ce terme coexiste avec une autre dénomination, *tazammart* (Foucauld 1950, IV : 1971) ou *tazommart* (Alojaly 1980 : 222) qui est répandue un peu partout, mais surtout dans l'Ahaggar et le Tassili des Ajjer. Paradoxalement, celle-ci semble inappropriée puisque sa racine ZMR d'origine arabe correspond en réalité au chalumeau, instrument à anche du type clarinette appelé *zamr* au Maghreb et *zummarā* au Machrek.

Le même type de substitution se rencontre dans l'Adrar des Iforas, où le terme *taghanibt* ou *taghalibt* (qui signifie aussi calame, plume pour écrire, et, par extension, crayon, stylo), est utilisé pour désigner la flûte. Or, ce mot est une variante ou un dérivé de *aghanim*, terme générique berbère qui désigne le roseau (calame) et, par extension, le chalumeau. Au Niger, on rencontre encore la dénomination arabe algéro-tunisienne *algasbah* (de *qasba*), notamment chez les Eddes (Arabes targuïsés) de l'Azawagh et, dans l'Ayr, celle de *sarewa*, nom haoussa de l'instrument. C'est une flûte semblable à la *qsaba*, mais à quatre trous et traditionnellement fabriquée à partir de l'écorce d'une racine de *tamat* (*Acacia seyal*). Actuellement, on utilise plutôt une section de tuyau de plastique (conduite électrique) ou de métal. Sa longueur varie entre 40 et 60 cm, sa section est de 2 à 3 cm. Chez les Touaregs méridionaux (Niger), les quatre trous sont équidistants, alors que dans le Hoggar, ils sont disposés en deux paires. Ils sont percés par le flûtiste lui-même aux emplacements déterminés par des habitudes de jeu. Ces quatre trous confèrent à la flûte une échelle pentatonique (sans demi-tons) dont le modèle le plus courant au Niger est *ré - mi - sol - la - do*, soit une alternance d'intervalles de seconde et de tierces mineure, avec utilisation systématique des octaves supérieures en soufflant plus fort.

Dans l'Ahaggar et chez les Arabes targuïsés de l'Azawagh nigérien, la mélodie est parfois jouée avec l'accompagnement d'un bourdon vocal accordé sur la note la plus basse. Dans ce cas, le recours systématique aux ornements mélismatiques et aux demi-tons, voire aux quarts de tons réalisés en bouchant partiellement les trous de jeu, distingue fondamentalement cette pratique de celle, plus sobre, des musiciens touaregs traditionnels.

L'instrument est joué en solo exclusivement par des hommes dont la fonction de berger se reflète dans le répertoire des airs. En effet, la plupart des titres évoquent la vie du troupeau, le comportement des animaux (course, galop et allure des chameaux), la solitude des grands espaces, sorte de narration musicale que l'ethnomusicologue roumain Constantin Brailoiu a qualifié de "musique à programme".

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Ghoubeïd, *Lexique Touareg-Français*. Copenhague : Akademisk Forlag, 1980.
 AUGIER Pierre, "Ethnomusicologie saharienne. Les documents sonores recueillis récemment en Ahaggar et au Gourara" *Libyca* XX, 1972 : 291-311.
 AUGIER Pierre, "La musique populaire au Sahara algérien", in : *Césure et société au Maghreb*, Paris : Éditions du CNRS, 1975 : 169-179.
 BRAILOIU Constantin, "Afrique" (notice de disque), in : *Collection universelle de musique populaire enregistrée*, disque I. Donneloye (Suisse) : VDE-Gallo VDE 30-425, 1984.
 CHOTTIN Alexis, *Tableau de la musique marocaine*, Paris : Geuthner, 1938.

- FOUCAULD Père Charles de, *Dictionnaire Touareg-Français, dialecte de l'Ahaggar* (4 vol.), Paris, Imprimerie nationale de France, 1951-1952.
- KUBICA Vaclav, "La qasba algérienne et sa musique", *Annals of the Naprstek Museum*, (Prague) 9, 1980 : 35-36.
- LE GONIDEC Marie-Barbara, "Les flûtes en roseau du pourtour oriental de la Méditerranée" in : *Le roseau et la musique*, Aix-en-Provence, Édisud 1988 : 1925.
- LORTAT-JACOB Bernard, *Musiques et fêtes au Haut-Atlas*, Paris ; La Haye, New York : Mouton ; Paris : EHESS, 1980.
- MAMMERI Mouloud, *Lahellil du Gourara*, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1984.
- MECHERI-SAADA Nadia, *Musique touarègue de l'Ahaggar (Sud algérien)*. Paris, Awal-L'Harmattan, 1994 : 81-84.
- ROUANET Jules, "La musique arabe", in Albert Lavignac (fond.), *Encyclopédie de la musique et dictionnaire du Conservatoire*, Vol. V. Paris, Delagrave, 1922 : 2922-2923.
- SCHUYLER Philip Daniel, *A repertory of ideas : the music of the Rwais, Berber professional musicians from southwestern Morocco*, PhD, University of Washington, 1979 : 137-140.
- VAN GENNEP Arnold, "La gravure sur roseau à Constantine", in : *Revue d'ethnographie et de sociologie*, Tome III, Paris, Ernest Leroux, 1912 p. 350-363.

F. BOREL

F33. FOCALISATION ("anticipation renforcée")

La focalisation ou, dans la terminologie d'André Basset, l'"anticipation renforcée", est un phénomène de mise en relief d'un syntagme nominal, doublement marqué : de façon classique, par son extraposition en tête d'énoncé et une intonation spécifique, mais également par la présence d'un morphème relais qui introduit une disjonction forte entre les deux parties de l'énoncé, soulignant ainsi la mise en relief de la partie focalisée.

L'énoncé à focalisation se présente généralement sous la forme très caractéristique suivante ;

Syntagme (I) *a(y)* Syntagme (II)

+ mise en relief + relais « que »

prosodique

(1) *d azgr ay n-zla* (kabyle)

c'est bœuf que nous-avons-égorgé

« C'est un bœuf que nous avons égorgé »

(1') *Mûsa a neyey* (touareg)

Mûsa que j'ai vu = « C'est Moussa que j'ai vu »

Constatant que la mise en relief est renforcée par le support-relais *ay*, Basset (1950), plus Galand (1957) ont présenté ces séquences comme un degré supérieur de *thématisation (+ relais morphématique), qualifié d'"anticipation renforcée". On aura donc à l'initiale de phrase, deux types d'anticipation et de mise en relief :

— Une "anticipation simple", marquée uniquement par la position et la prosodie (ce que, depuis les travaux de L. Galand, on appelle généralement l'"indicateur de thème"*) ,

— Une "anticipation renforcée", comportant le relais *ay*.

On aura ainsi :

— Énoncé neutre (expansion nominale postposée au prédicat) :

(2) *n-zla azgr*

nous-avons-égorgé bœuf

« nous avons égorgé un bœuf »

— Énoncé à « anticipation simple » (antéposition + marque prosodique) :

(3) *azgr, n-zla (-t)*

« un bœuf, nous (en) avons égorgé (un) »

« le bœuf, nous l'avons égorgé »

— Énoncé à « anticipation renforcée » (antéposition + marque prosodique + morphème relais) :

(4) *d azgr ay n-zla*

« c'est un bœuf que nous-avons-égorgé ».

La focalisation, en tant que forme de mise en relief est, comme la *thématisation (= anticipation simple), particulièrement fréquente dans l'usage oral berbère, notamment dans le discours argumentatif et dans la controverse.

Focalisation (et thématisation) : fait de syntaxe ou fait de discours ?

Les divers phénomènes de “mise en relief” constituent-ils des faits de syntaxe ou de simples marques “communicatives”, liées aux conditions précises de production du message ? En d'autres termes, l'énoncé à focalisation a-t-il une structure différente de celle de l'énoncé neutre ? Le syntagme focalisé est-il le prédicat ? La question fondamentale est donc de décider si ces phénomènes sont de simples variantes (stylistiques/énonciatives...) d'une structure syntaxique de base unique, ou s'ils constituent en eux-mêmes des structures spécifiques.

On notera que ce terrain est particulièrement instable et fluctuant et que l'on relève de nombreuses divergences et variations de position chez les berbérissants depuis une trentaine d'années. Depuis André Basset, de nombreux auteurs, syntacticiens notamment, se sont penchés sur la question (Galand, Bentolila, Penchoen, Chaker et surtout Leguil). Bien entendu, dans une telle matière, les analyses dépendent largement des options théoriques de chacun. On référera donc les divergences et incertitudes internes aux études berbères au débat théorique plus large, en linguistique générale, sur les niveaux de l'analyse linguistique et sur le statut général des phénomènes de mise en relief (voir notamment Cl. Hagège et J. Perrot, l'ensemble des travaux d'A. Culioli, mais également les phonéticiens comme Malmberg).

A partir de la notion classique d'anticipation renforcée, Galand (1957 et surtout 1964) a développé une analyse qui tend à présenter le syntagme en “anticipation” (qu'elle soit “simple” ou “renforcée”) comme un **prédicat*. Il est suivi en cela par Penchoen (1973 : 199) qui attribue même une fonction de prédication au morphème *ay*. Personnellement (Chaker 1978/1983, chap. 33), nous n'avons pas suivi Galand et Penchoen dans cette direction. Il nous a semblé que les énoncés à focalisation ne répondaient pas aux critères définissant le syntagme prédicatif. Plus récemment, A. Leguil est revenu de manière approfondie sur cette question. Il en arrive à refuser encore plus nettement que je ne l'avais fait le caractère prédicatif au syntagme focalisé :

«...la focalisation d'un terme, à savoir sa mise en valeur comme thème, n'en fait pas pour autant, dans l'énoncé focalisant, le centre syntaxique, autrement dit le prédicat. » (Leguil 1984).

On voit que le consensus est loin d'être acquis parmi les berbérissants. Il est du reste probable, comme le souligne très justement A. Leguil, que ces incertitudes et diver-

gences sont aussi le reflet d'évolutions en cours au sein des différents dialectes berbères. Mais, plus fondamentalement, on peut se demander si ce ne sont pas nos concepts syntaxiques eux-mêmes et certaines égalités (par ex. "prédicat" = "centre syntaxique"...) qui doivent être revus et repensés dans la perspective d'une syntaxe de l'oralité (ou plus exactement, englobant aussi les productions orales).

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, 1952, 1969
- BASSET A., *Articles de dialectologie berbère*, Paris, Klincksieck, 1957; notamment : "L'anticipation en berbère" (90-100).
- BASSET A./PICARD A., *Éléments de grammaire berbère (KabylieIrjen)*, Algérie, Alger, La Typo-Litho, 1948.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, 1952-1969.
- BENLAKHDAR M., La fonction "sujet" en tamazight..., *Études et Documents Berbères*, 7, 1990.
- BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*, Paris, Selaf, 1981.
- CADI K., *Système verbal rifain, forme et sens...*, Paris, Peeters (Selaf), 1981.
- CADI K., *Transitivité et diathèse en tarfit : analyse de quelques relations de dépendances lexicales et syntaxiques*, 1990, thèse de doctorat d'État, Univ. Paris-III.
- CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS, 1984.
- CHAKER S., *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Paris, Peeters, 1995.
- DUBOIS J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, 1973.
- GALAND L., Un cas particulier de phrase non verbale : "l'anticipation renforcée" et l'interrogation en berbère, *Mémorial André Basset*, Paris, A. Maisonneuve, 1957.
- GALAND L., l'énoncé verbal en berbère. Étude de fonctions, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, 1964.
- GALAND L., Types d'expansions nominales en berbère, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25, 1969.
- HAGÈGE Cl., Du thème au thème en passant par le sujet. Pour une théorie cyclique, *La linguistique*, 14/2, 1978.
- LEGUIL A., Une mutation syntaxique en français et en kabyle, BSLP, LXXIX/1, 1984.
- LEGUIL A., *Structures prédictives en berbère*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris-III, 3 tomes, 1987. Le volume II reprend notamment les études antérieures de l'auteur sur le verbe berbère (touareg, chleuh, kabyle...). Le volume III a fait l'objet d'une publication indépendante :
- LEGUIL A. *Structures prédictives en berbère. Bilan et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- MALMBERG B., *Manuel de phonétique générale*, Paris, Picard, 1974.
- MAROUZEAU J., *Lexique de la terminologie linguistique...*, Paris, 1951.
- MARTINET A., (4^e édition) – *Éléments de Linguistique Générale*, Paris, A. Colin, 1967.
- MARTINET A., (2^e édition) – *La Linguistique synchronique*, Paris, PUF, 1968.
- MARTINET A., *Syntaxe générale*, Paris, Armand Colin, 1985.
- MOUNIN G. (Dir.), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, 1974.
- PENCHOEN Th. G., *Étude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Napoli (= *Studi Magrebini*, V), 1973/a.
- PENCHOEN Th. G., *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles, 1973/b.
- PERROT J., le problème des niveaux dans l'analyse syntaxique, *Actes du 10^e Congrès International des Linguistes (1967)*, Bucarest, Éditions de l'Académie de Roumanie, 1970.
- PERROT J., Les auxiliaires d'énoncé, *Mélanges linguistiques offerts à E. Benveniste*, Paris, 1975.
- PERROT J., Fonctions syntaxiques, énonciation, information, BSLP, LXXIII/1, 1978.

- PICARD A., *De quelques faits de stylistiques dans le parler des Irjen (Kabylie, Algérie). De la phrase inorganique à la phrase organisée*, Alger, La Typo-Litho/J. Carbonnel, 1960.
- PRASSE K.-G., *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1972 : I-III, *Phonétique-Écriture-Pronom*; 1974 : IV-V, *Nom*; 1973 : VI-VIII, *Verbe*.
- REESINK P., *Problèmes de détermination...* Thèse de 3^e cycle, Paris-III, 1979.
- TESNIÈRE L., (2^e édition), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1965.
- TOURATIER Chr., *Sujet et extraposition en berbère*, BSLOP, 81/1, 1986.
- WILLMS A., *Grammatik der südlichen berberdialekte (Süd-Marokko)*, Hamburg, 1972.

S. CHAKER

F34. FOGGARA (pluriel : *feggagir*)

Galerie souterraine qui draine par gravité l'eau d'une nappe phréatique vers les terres cultivables en aval. Des puits d'aération plus ou moins profonds sont aménagés régulièrement pour évacuer les matériaux, aérer la galerie et assurer son entretien périodique (curage et creusement).

Le nom est d'origine arabe; il vient de la racine *fakara* signifiant creuser la terre. En tamâhaq il se dit *efeli* (plur. *ifelân*) (canal souterrain de captage et d'adduction d'eau, *Dictionnaire touareg-français* de Ch. de Foucauld, I, p. 317), alors qu'un simple canal d'arrosage amenant à ciel ouvert l'eau de la source jusqu'au réservoir artificiel, avant la répartition de l'eau vers les carrés de culture, se nomme *teḡuhamt* ou *tahaft* (idem, I, p. 415). En langue kabyle *tarḡa* (plur. *tarḡat*) désigne un canal, un fossé d'irrigation, une séguia et *ssedd*, une conduite à ciel ouvert, un canal d'aménée d'eau (voir *Dictionnaire kabyle-français* de J.-M. Dallet, 1982, p. 712 et 756). En mozabite *tisenbedt* (plur. *tisenbadt*) désigne un trou de passage d'eau, un canal couvert et *tarḡa* (plur. *tarḡate*) une rigole, un canal (voir *Dictionnaire mozabite-français* de J. Delheure, 1984, p. 130 et 172); alors qu'en tamazight du Maroc central, *ifili n'wanan* désigne un mince filet d'eau (voir Miloud Tâïfi, *Dictionnaire tamazight-français*, 1991, p. 112). En langue ouargli *tihemmalin* a le même sens que *efeli* en tamâhaq, mais *infif* diffère du mot touareg *anefif* (pierre plate percée d'un trou laissant passer l'eau); *infifinfifen* sont des trous « des petits canaux souterrains par où arrive l'eau et par où elle circule pour arriver à un puits ou passer de l'un à l'autre sous le sol » (J. Delheure, *Dictionnaire ouargli-français*, 1987, p. 214). *Tarḡa* en ouargli, a le même sens qu'en kabyle (rigole, fossé d'irrigation), alors qu'en tamâhaq *targa* désigne le Fezzan et à Tabelbala, la terre irriguée par une foggara (voir D. Champault, 1969, p. 93; *targa* aurait donné en arabe : targui/touareg). Au Hodna, les *Chegga* sont de petites foggaras.

Le terme de *qanât* (d'origine sémitique) utilisé en Iran pour ces galeries drainantes souterraines et celui de *kārēz* ou *kariz*, prépondérants en Afghanistan et en Péninsule arabique, sont inconnus en Afrique du Nord et au Sahara; de même que le vocable *falaḡ* (plur. *aḡlaḡ*) utilisé en Oman (voir Wilkinson, 1977) et celui de *Khettara* désignant à Marrakech (ainsi que dans le Sous, l'Anti-Atlas et chez les Zemmour près de Rabat) les galeries drainantes et non les puits à balancier (voir X. de Planhol, 1992, p. 141).

Les origines et les zones de présence

Les galeries souterraines en Afrique du Nord se rencontrent aujourd'hui principalement au Sahara. Bien qu'une tradition saharienne attribue aux Barmécides l'introduction de la technique des foggaras au Touat (voir Cap. Lô, 1953,



Foggara dans l'oued Tamanrasset et l'agglomération vers 1950. Remarquer la faible longueur des drains (moins d'un kilomètre) et le rapprochement des puits d'aération (photo Armée de l'air).

p. 143) ; il existe encore un groupe appelé Barmaka descendant des Boramiq originaires de l'Iran, disgraciés par Haroun el Rachid au VIII^e siècle et émigrés au IX^e siècle en Afrique du Nord). Il s'avère que cette technique était déjà pratiquée à Carthage à l'époque romaine. De ce centre, cette technique a pu être diffusée au Fezzan et en Tripolitaine, et les Romains n'ont fait qu'entretenir et étendre ces galeries drainantes. « L'extension géographique de ce domaine pré-islamique apporte en faveur de cette corrélation un argument majeur. Cette aire "punique" à laquelle se limitait sans doute, avant la conquête arabe, l'extension des galeries drainantes, a été intégrée à l'époque islamique dans un ensemble géographique beaucoup plus vaste, fruit d'une influence orientale renouvelée, qui a recouvert tout le Sahara septentrional, les pays de l'Atlas dans leur entier, la péninsule ibérique et la Sicile » (X. de Planhol, 1992). Quant à l'existence de galeries drainantes dans le Haouz de Marrakech et appelées bizarrement *khettara*, le même auteur pense que cette introduction peut être le fait de puisatiers du Drâ* sollicités par les Saâdiens au XIV^e siècle... « alors que les puits à balancier venaient d'être introduits dans la vallée par les Portugais, et avant que le terme initial y soit déformé pour aboutir au vocable d'aujourd'hui » (idem, p. 142). Ces puisatiers pouvaient être des Juifs du Drâ ou du Touat où ils étaient nombreux. Car l'on attribue la maîtrise des foggaras du Touat aux Juifs et Berbères judaïsés réfugiés de Cyrénaïque (voir E.-F. Gautier, 1905 : 19-25 ; L.C. Briggs, 1960 : 11-12 ; J. Oliel, 1994 : 43-44). La limite méridionale de ces galeries drainantes ne dépasse pas l'Ahaggar et le Fezzan. « Vers le Nord, au contraire, elle a largement empiété sur les zones subtropicales méditerranéennes, poussant jusqu'au 42^e parallèle en Espagne » (X. de Planhol, 1992, p. 142).

Techniques et fonctionnement de la foggara en Ahaggar, au Tidikelt, au Touat et au Gourara

L'Ahaggar

Dans le massif cristallin de l'Atakor et de ses bordures, toute l'eau disponible pour l'irrigation se situe dans les nappes phréatiques du lit sableux des oueds formé d'alluvions quaternaires. Les sources susceptibles d'arroser des jardins sont pratiquement négligeables. La galerie drainante peut commencer, comme nous l'avons constaté en Ahaggar, par un canal à ciel ouvert qui draine par gravité, soit une résurgence d'eau (*têgert*) à la surface d'un oued, vers les terres cultivables des berges en aval, soit l'eau de la nappe phréatique à une faible profondeur (de 0,50 m à 3 ou 4 m environ). Quand le débit baisse ou que l'eau tarit, l'on pratique alors le creusement de puits reliés par une galerie souterraine en amont du canal précédent et dans sa continuité. Les ouvriers, sous la direction d'un puisatier, ou d'un homme expérimenté (les premiers cultivateurs sont tous venus du Tidikelt au XIX^e siècle), creusent plusieurs puits à quelques mètres de la tête du canal. Chaque puits a environ 1 m de diamètre (de section circulaire ou parfois rectangulaire), et la galerie drainante de 0,50 à 0,60 m de large. Dans le même temps, les ouvriers recreusent le canal à ciel ouvert alimentant les carrés de culture qu'on est obligé de déplacer alors vers l'aval. Les puits sont distants entre eux de 2 à 4 m étant donné la fragilité du terrain. L'établissement du profil de la pente est réalisé approximativement par expérience et retouches successives, de façon à assurer un débit relativement lent et continu qui peut varier de 0,30 à 5 l/seconde. L'eau qui s'écoule sous les pieds nus des ouvriers dans le canal ne doit pas dépasser la hauteur d'une cheville pour garder la bonne pente.



Creusement d'une galerie drainante avec ses puits d'aération à Idèles en 1964 (photo M. Gast).



La pierre percée d'un trou (*anefif*) qui règle la sortie de l'eau du bassin *majen* (photo M. Gast).

Si cette eau remonte ou stagne, on recreuse le canal en aval, en assurant l'étanchéité de la partie non productive du drain par des apports constants de limon glaiseux qui se dépose au fond. Sans cette opération, peu souvent signalée et absolument nécessaire, les sables cristallins à forte granulométrie de l'Ahaggar laisseraient l'eau se réinfiltrer, perte accrue par la lenteur du débit. Ainsi l'eau peut s'acheminer jusqu'au grand bassin de stockage : le *majen*. C'est à partir de ce bassin (muni à sa sortie d'une pierre percée d'un trou d'environ 10 cm et appelé *anefif*), que la répartition de l'eau s'effectue entre les coopérateurs qui ont creusé (ou fait creuser) le drain. En général, il faut douze heures pour remplir le bassin et huit à douze heures pour le vider à l'arrosage. Ces temps diminuent en cas de fort débit et s'allongent si le débit est faible. Les surfaces cultivables sont donc fonction des tours d'eau qui dépendent eux-mêmes du débit du drain et du nombre d'usagers. Chaque drain alimente en Ahaggar 8 à 12 jardins ; chacun d'eux correspond à un tour d'arrosage ou *nûba*, soit une capacité d'arrosage de 100 à 150 carrés de culture (*gemûn*) de 9 à 10 m² chacun. Si le tour d'eau est de 24 heures cela signifie que chaque coopérateur pourra disposer de l'eau tous les huit, dix ou douze jours si le groupe comporte huit, dix ou douze participants, ce dernier chiffre étant un maximum. On ne peut augmenter le nombre de coopérateurs car ce serait allonger le rythme des arrosages et condamner les jardins à la sécheresse et à la perte des récoltes. Cette organisation concerne de faibles débits dans une région où les drains ont des longueurs modestes de quelques centaines de mètres à trois, quatre ou cinq kilomètres. L'outillage pour ces travaux est sommaire : une houe à large fer (*misha* arabo-andalouse), une raclette de bois et un couffin de fibres de palmier muni de deux cordes, qui sert à extraire le sable du fond vers l'extérieur. A la moindre crue, tout ce travail est détruit et l'on ne peut recréer le même terrain devenu fragile et dangereux à cause des effondrements. L'on recrée un autre drain dans les mêmes conditions,



Évacuation du sable au couffin, par deux hommes.
Remarquer la forme rectangulaire du puits (photo M. Gast).

à distance du précédent, dans des couches de sables indemnes de travaux depuis de nombreuses années.

L'on peut imaginer le travail harassant et continu des hommes de cette région pour la création, le creusement et le curage des canaux. Dès que le rendement baisse, les ouvriers remontent la tête du drain pour retrouver un débit qui satisfasse les besoins des jardins. Ce sont les coopérateurs qui tous les jours (durant au moins quatre heures), assurent ensemble ces travaux pendant plusieurs mois de l'année.

Les Touaregs suzerains ou tributaires déléguaient autrefois leurs esclaves à ces tâches. Les Mrabtines* ou les tributaires qui n'avaient pas d'esclaves effectuaient eux-mêmes les travaux avec les Harratines* qui étaient *khammès* (quinteniers régis par des contrats spécifiques). La terre appartenant aux Touaregs, aucun étranger ne pouvait créer librement un drain et cultiver un jardin sans leur autorisation ou leur participation. Ce statut s'est plus ou moins maintenu jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, malgré les assouplissements accordés par l'aménûkal Bey ag Akhamouk*.

Cependant, avant que les Touaregs admettent l'autorité de l'État et les nouvelles règles régissant les terres, un raid punitif est organisé en mai 1963 par des Dag Rali et des Agouh-n-Tahlé à Outoul (20 km au nord de Tamanrasset) contre un groupe de jardiniers (Harratines et anciens esclaves) qui avaient décidé d'exploiter librement un drain (voir A 104, Ahaggar, p. 301). La révolution agraire n'a pas eu d'applications effectives en Ahaggar sur ces jardins, au demeurant peu rentables et exigus. En revanche les services agricoles de l'État ont créé de nouveaux périmètres de culture plus étendus sur de nouvelles terres arrosées par des moto-pompes.

Le Tidikelt, le Touat et le Gourara

Tout autre sont les galeries drainantes du Tidikelt, du Touat et du Gourara où elles sont plus anciennes et très développées, en particulier dans les parties gréseuses du Continental intercalaire. Les terrains y sont plus solides et les réserves d'eau sont pratiquement inépuisables.

Les publications sur les foggaras de ces régions sont nombreuses. Parmi les plus remarquables, A. Cornet (1952) a étudié les drains de ces trois régions, le Capitaine Lô a longuement décrit les foggaras et leur fonctionnement au Tidikelt (1953), J. Bisson celles du Gourara (1957 et 1992), X. de Planhol et P. Rognon (1970) ont donné une rapide synthèse sur le sujet en zone aride et H. Goblot (1979) un essai général sur les *qanat*-s dans le monde. La dernière publication « Les eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes » réunies par D. Balland (1992), présente un ensemble traitant à la fois de l'histoire, de la technique et de l'actualité du sujet avec quelques mises au point qui nous paraissent définitives.

« Le continental intercalaire correspond à des régions de relief très atténué ; il contient des nappes aquifères abondantes qui dans les zones déprimées ou au



La partie non productive du drain est rendue étanche à l'aide d'un limon glaiseux (partie plus foncée sur les bords du canal), (photo M. Gast).



Les outils des ouvriers : houe, raclette de bois et couffin (photo M. Gast).

pied des falaises fournissent une nappe phréatique peu profonde venant parfois, ou ayant pu venir jadis, s'écouler dans des sebkras. Sa perméabilité est très grande, elle peut localement permettre de grands débits sous un faible rabattement » (A. Cornet, 1952 : 88).

Les foggaras peuvent atteindre 8 à 10 km, la largeur des galeries ne dépasse guère 0,60 m, la hauteur est soit très réduite (celle d'un homme travaillant accroupi), soit très grande de 3 à 4 m avec la même étroitesse. Dans les parties argilo-sableuses les parois s'effritent parfois pour former de grandes cavernes (comme dans l'Ahaggar), et qui provoquent souvent de dangereux éboulements.

Dans le Tertiaire continental et la dalle calcaire à la lisière sud de l'erg occidental, l'on trouve les foggaras de Tabelbala, Charouïne et Beni Abbès. Il existe aussi des foggaras qui s'alimentent dans le Carbonifère au sud de l'erg oriental et au Gourara en terrain primaire (A. Cornet, *ibid.*, p. 92).

La pente moyenne de ces foggaras se situe entre 5 et 6 mm par mètre « avec de très larges écarts autour de cette moyenne. Cette faible pente est insuffisante pour assurer, compte tenu de l'irrégularité du fond de la galerie et des parois, une circulation des eaux assez rapide pour entraîner les matériaux étrangers et éviter l'ensablement. Il s'en suit que les foggaras non régulièrement curées s'en-

sablent et que, d'autre part, la côte de la bouche étant fixée par les nécessités de l'irrigation, il est difficile d'augmenter le rabattement et, par cette méthode, le rendement de l'ouvrage » (A. Cornet, *ib.* p. 94).

Le débit des foggaras a fait l'objet de nombreuses études à toutes les époques, car il représente le principal facteur de l'économie des communautés de ces régions. A.G.P. Martin (1908) présente les recensements et les débits de tous les drains du Touat et du Gourara de 1906 et aussi de l'année 1670 (établis sur l'ordre du Sultan Mouley Rachid). Mais la mesure de référence habba fixée à 3,3 litres par minute varie selon les lieux ; elle ne vaut dans ces cas que comme valeur comparative (voir A.G.P. Martin, 1908, p. 235-279). L. Voinot en 1909 (p. 21) donne quelques chiffres sur les foggaras du Tidikelt. Il faut attendre la publication d'A. Cornet en 1952 pour avoir un recensement plus précis de toutes les évaluations disponibles de 1909 à 1951. Nous retiendrons quelques chiffres globaux :

« Au Gourara, le débit total en 1932 a été de 50 000 litres/minute, soit 0,83 m³/seconde.

« Au Touat, le débit total en 1932 a été de 109 940 litres/minute, soit 1,8 m³/seconde

« Au Tidikelt, le débit total en 1947 a été de 34 675 litres/minutes, soit 0,58 m³/seconde »

(A. Cornet, 1952, p. 100)

J. Bisson (1992, p. 12) estime quant à lui qu'au Gourara une grosse foggara peut débiter jusqu'à 1 800 litres/minute, soit 30 litres/seconde. Nous sommes loin des meilleurs rendements des drains de l'Ahaggar.

Les systèmes de mesure de l'eau n'ont malheureusement pas fait l'objet d'études comparatives au Sahara, tant elles sont variables, malgré le grand souci apporté par les populations locales qui se sont dotées d'appareils de mesure de l'eau ou du temps d'arrosage.

En Ahaggar où les cultivateurs ont réduit au minimum les évaluations (étant donné les fluctuations de tous les facteurs en présence), c'est le temps de remplissage du bassin de stockage (*majen*) et de son utilisation pour l'arrosage, qui représente l'unité de base, quel que soit le débit de l'eau. Ce temps va du coucher du soleil jusqu'au lendemain soir au même moment ; car les journées de 24 heures sont ainsi décomptées la nuit faisant partie en totalité du jour qui suit (par exemple le vendredi, jour de grande prière, commence le jeudi soir). Le rythme des prières peut être aussi un repère pour définir le tour d'eau ou parfois « l'ombre portée d'un homme, mesurée en pied du même homme » (G. Bédoucha, 1987, p. 27), sinon celle d'un mur ou d'un bâton fiché verticalement.

Mais dans le Tidikelt, le Touat et le Gourara, les communautés se sont dotées d'un mesureur de l'eau (*kiyâl el ma*, en arabe) pourvu d'un appareil appelé *chegfa* ou *el kîl al-asfer* (« la mesure jaune ») qui est soit un cylindre de cuivre percé sur sa surface latérale de trous de différents calibres, soit une planche de cuivre (*hallâfa*, au Touat) également percé de trous, représentant des unités de mesure avec leurs multiples et sous-multiples. L'appareil de mesure est « placé à une distance constante du point où doit se faire la répartition de l'eau » (Cap. Lô, 1953, p. 155). La méthode consiste à faire passer toute l'eau dans les trous du cylindre ou ceux de la planche, en bouchant le nombre de trous nécessaires pour que le niveau de l'eau ainsi arrêtée reste constant dans le cylindre ou derrière la planche. L'on fait alors la somme des orifices par lesquels l'eau s'écoule pour connaître la valeur du débit. L'unité de mesure étant la *habba*, celle-ci dotée de multiples et sous-multiples ; ces derniers représentent 1/2, 1/3, 1/4, 1/6, 1/12,

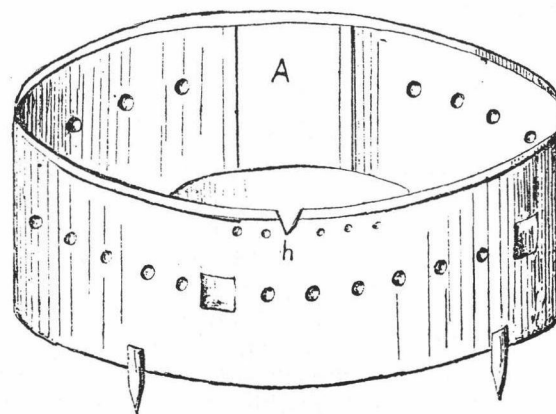


L'arrosage des carrés de culture à Idélès (photo M. Gast).

1/24 de la *habba*. Le 1/24 se nomme *kirat*. Les titres de propriété de l'eau au Tidikelt étaient évalués en *habba*, mais accusaient des déficits en cas de diminution du débit.

La répartition de l'eau

Dans le Tikikelt, le Touat et le Gourara (et dans les autres régions du Sahara pourvues de sources abondantes comme dans le Sud tunisien ou le Mزاب), les parts d'eau des copropriétaires sont distribuées à partir d'une espèce de peigne (*kasriya*) taillé dans une pierre tendre ou façonné à l'aide de plâtre et d'où partent les canaux vers les jardins respectifs. Cette eau coule en continu pour alimenter les bassins de stockage (*majen*) d'où part



Chegfa, instrument de mesure du débit de la foggara à son débouché (d'après L. Voinot).

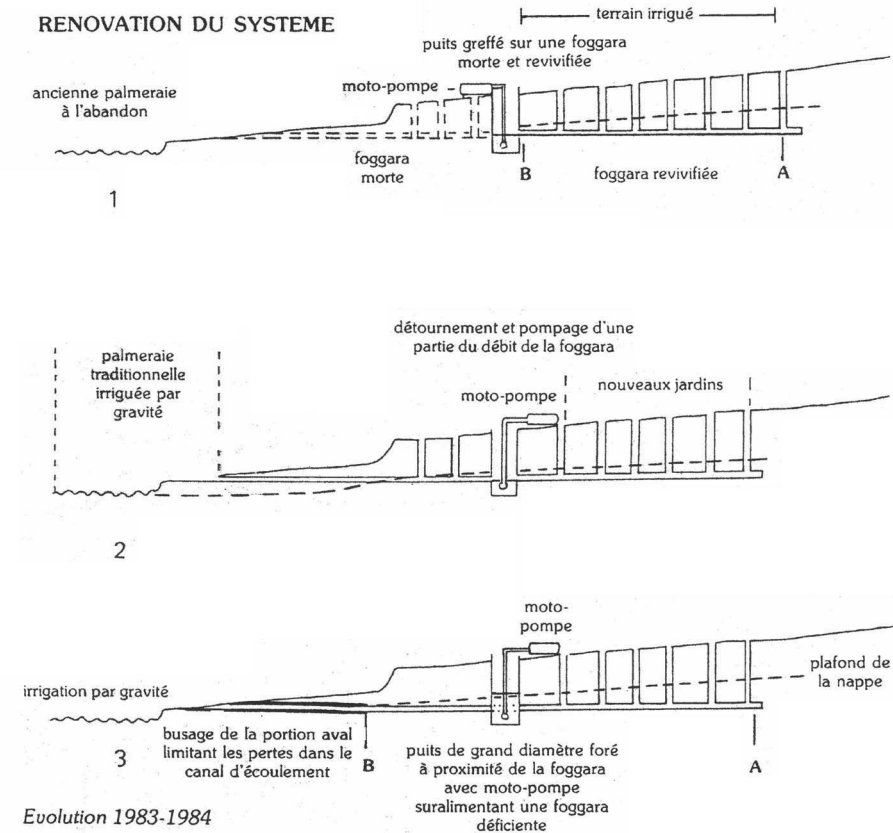


Peigne répartiteur à Reggan en 1970 (photo M. Gast).

un canal d'arrosage vers les carrés de culture. Ce système (mesure et répartiteur) est contrôlé en permanence par un syndic (*kiyal el ma*) dont la charge est héréditaire. Celui-ci est assisté de témoins (*šuhud*) lors des mesurages et qui interviennent lors des contestations, des ventes de parts d'eau en transcrivant dans un registre toutes les opérations concernant l'exploitation du réseau de l'eau. Le mesureur et ses témoins sont considérés comme infaillibles et nul ne conteste leurs décisions. Ces "fonctionnaires" de la foggara reçoivent d'honorables indemnités en blé, dattes ou autres produits, calculées par bassin d'irrigation (c'est-à-dire par jardin) et pour chaque mesurage (voir Cap. Lô, 1953, p. 157).

Évolution des foggaras et de leurs conditions techniques et juridiques

« Une foggara n'est en principe améliorable que par sa tête, puisque c'est le prolongement de la galerie vers l'amont qui permet d'en maintenir et d'en accroître le débit » (J. Bisson, 1992, p. 13). Mais si le creusement vers l'amont se heurte à la dalle-quartzite comme celle qui va du Gourara au Tidikelt ou à la corniche du Continental intercalaire, il n'est plus possible d'enrichir le débit. Les solutions consistent d'abord à rendre étanche la partie morte du drain par l'application de dalles sur le fond, les côtés et en couverture, puis à déplacer les jardins vers l'aval en recreusant le profil du canal. Pour éviter la perte des palmiers situés en zone non irrigable et quand il n'est pas possible de cultiver en aval des jardins, les cultivateurs du Gourara aménagent une fosse au débouché de la foggara, accumulant l'eau qu'on élève alors manuellement avec le système à balancier (voir J. Bisson, 1992, p. 16). Cependant, ces solutions n'ont pas toujours été possibles et les abandons des structures agraires réduites à la sécheresse ainsi que ceux des habitats, ont été fréquents, si l'on en juge par le nombre anormale-



Rénovation de la foggara par la moto-pompe
(d'après J. Bisson, "Développement et mutations au Sahara maghrébin").

ment élevé de villages désertés dans ces régions et bien étudiés par J.-C. Echallier (1972-1973).

Outre les problèmes techniques dans les régimes traditionnels, les problèmes juridiques dans la gestion, les héritages et les ventes de parts d'eau ont abouti à un régime d'une grande complexité, aggravé par les conditions socio-politiques de ces régions (voir G. Grandguillaume, 1973, p. 448-456). Le prix de l'entretien des drains, les ventes de parts d'eau, les changements de propriétaires, ont opéré une véritable mutation du système. « La foggara, propriété collective, s'est transformée en une exploitation capitaliste. Des commerçants souvent étrangers au pays, éléments aisés, dynamiques, quoique n'ayant aucune affinité pour les choses de l'agriculture ont fait de la foggara une entreprise lucrative » (Cap. Lô, 1953, p; 159). Cette entreprise a favorisé les gros propriétaires en éliminant les plus faibles et en engendrant de fortes inégalités sociales.

La révolution agraire algérienne a brutalement mis un terme à cette situation en décrétant la nationalisation des foggaras : les droits de propriété étaient transformés en droits d'usage dans la limite des besoins des exploitants. Des crédits pour l'achat de moto-pompes ont été accordés en 1983 en plus de ceux que l'administration dépensait pour l'entretien des drains. Le savoir faire des Sahariens leur a permis de conserver les foggaras en combinant leur système avec les moyens d'exhaure nouveaux que permettaient les moto-pompes. Ces moteurs peuvent désormais, à partir d'un puits creusé dans la nappe phréatique, soit revivifier une foggara morte en sauvant les jardins, soit détourner une partie de l'eau pour créer des jardins en amont, soit suralimenter une foggara déficiente pour maintenir l'arrosage des jardins en aval par gravité (voir les croquis de J. Bisson, 1992, p. 20).

Alors que tous les observateurs ayant étudié les foggaras du Sahara depuis presque un siècle, ont été pessimistes sur l'avenir de ce système, au départ onéreux et issu d'un travail surhumain, il s'avère aujourd'hui que rien n'est perdu de la peine des hommes et de leur savoir faire.

« Monument historique, la foggara ? Sans doute, mais nullement condamné. Système bien vivant au contraire, sur lequel a pu se greffer le renouveau d'une agriculture animée par les petites paysanneries les plus courageuses du Sahara algérien » (J. Bisson, 1992, p. 21).

BIBLIOGRAPHIE

- BALLAND D., *Les eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes souterraines*, réunies par les soins de Daniel Balland, Paris, Publications du Département de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne (n° 19), 1992, 146 p.
- BAZZANA A., BERTRAND M., CRESSIER P., GUICHARD P., MONTMESSIN Y., "L'hydraulique agraire en Espagne médiévale", *L'eau et les hommes en Méditerranée*, sous la dir. d'A. de Réparaz, Paris, Édit. du CNRS, 1987, p. 43-66.
- BEDOUCHA G., « *L'eau, l'ami du puissant.* » *Une communauté oasienne du Sud-tunisien*. Paris, Édit. des Archives Contemporaines, 1987, 428 p.
- BISSON J., *Le Gourara. Étude de géographie humaine*, Alger, Institut de Recherches Sahariennes, 1957, 222 p.
- BISSON J., "Les foggara du Sahara algérien : déclin ou renouveau ?", *Les eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes souterraines* réunies par les soins de Daniel Balland, Paris, Publications du Département de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, p. 7-31.
- BRIGGS L.C., *Tribes of the Sahara*, Cambridge, Harvard University Press, 1960, 296 p. (p. 11-12).
- CHAMPAULT D., *Une oasis du Sahara nord-occidental : Tabelbala*, Paris, Édit. du CNRS, 1969, 486 p.
- CORNET A., "Essai sur l'hydrogéologie du Grand Erg Occidental et des régions limitrophes : les foggaras", *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, t. VIII, 1952, p. 72-122.
- ECHALLIER J.-C., *Villages désertés et structures agraires anciennes du Touat-Gourara (Sahara algérien)*, Paris, 1972.
- GAUTIER E.F., *Oasis sahariennes*, Alger, Fontana, 1905 (p. 19-25).
- GOBLOT H., *Les Qanats : une technique d'acquisition de l'eau*, Paris-La Haye, 1979, 236 p.
- GRANDGUILLAUME G., "Régime économique et structure du pouvoir : le système des foggara du Touat", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 13-14, Aix-en-Provence, 1973, p. 437-457.
- KOBORI L., "Le système d'irrigation dans le Sahara central – Tidikelt", *Bulletin of the Department of Geography, University of Tokio*, 1, 1969, p. 1-32.
- LÔ CAPITAINE, "Les foggaras du Tidikelt", *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, t. X, Alger, 1953, p. 138-179 et t. XI, 1954, p. 49-77.

- MARTIN A.G.P., *Les oasis sahariennes (Gourara-Touat-Tidikelt)*, Paris, Challamel, 1908, 406 p.
- OLIEL J., *Les Juifs au Sahara. Le Touat au Moyen Age*, Paris, CNRS Éditions, 1984, 188 p.
- PLANHOL X. de, "Les galeries drainantes souterraines : quelques problèmes généraux." *Les eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes souterraines*. Paris-Sorbonne, 1992, p. 9-142.
- PLANHOL X. de et ROGNON P., *Les zones tropicales arides et subtropicales*, Paris, Armand Colin, 1970, 488 p.
- RODRIGUEZ Brito W., "Galerías y pozos en Canarias", *Demanda y economía del agua en España*, Alicante, Caja de Ahorros del Mediterraneo-Instituto Universitario de Geografía, 1988, p. 141.
- VOINOT L., *Le Tidikelt*, Oran, Fouque 1910.
- WILKINSON J.-C., *Water and Tribal Settlement in South-East Arabia. A study of the aflaj of Oman*, Oxford, 1977.

M. GAST

F35. FONCTIONS (syntaxiques)

On appelle *fonction* la relation qu'entretient un constituant de l'énoncé avec un (ou les) autre(s) élément(s) de l'énoncé (cf. Marouzeau : 97 ; Martinet (dir.) 1969 : chap. 15 ; Dubois *et al.* : 216). Pour une langue déterminée, on identifie les fonctions syntaxiques comme étant les relations régulières existant entre les diverses classes d'unités, au sein des énoncés.

La fonction prédicative

C'est la fonction centrale, nécessaire à l'existence même de l'énoncé. Le prédicat est l'élément (ou le groupe d'éléments) obligatoire, non supprimable, autour duquel s'organise le reste de l'énoncé.

En berbère, langue à opposition verbo-nominale, c'est, très classiquement, le verbe qui constituent généralement le noyau prédicatif. Le verbe, qui est donc quasiment un *uni-fonctionnel prédicatif*; peut cependant, dans certains contextes (notamment en proposition relative), perdre cette fonction pour devenir un simple déterminant lexical équivalent à un adjectif (cf. *infra*).

Mais le nom – précisément les substantifs, les adjectifs et tous les pronominaux libres – peut également occuper la fonction de prédicat. Il existe donc en berbère, dans tous les dialectes, de nombreux type de phrases nominales.

— Soit, comme en touareg, par simple juxtaposition de nominaux (phrase nominale "pure") :

Mûsa, amyar n Ahaggar

Mûsa, chef de Ahaggar = Moussa est le chef de l'Ahaggar

— Soit, comme dans la plupart des dialectes berbères nord, grâce à un auxiliaire de prédication spécialisé (*d* = "il y a/c'est") :

d amur-izw

d part-ma = c'est ma part

— Soit dans le cadre de constructions préposicionnelles diverses :

yur-s sin yezgaren (kabyle)

chez-lui deux bœufs = il a deux bœufs

dar-s iqariden (chleuh)

chez-lui argent = il a de l'argent

Enfin, dans de nombreux dialectes, la fonction prédicative peut aussi être assumée par divers éléments invariables, de type adverbial :

ulaš aman (kabyle)
absence eaux = il n'y pas d'eau

Les fonctions nominales primaires

Si le nom peut être prédicatif, c'est avant tout un *pluri-fonctionnel* qui assume des fonctions très diverses dans l'énoncé. Dans une perspective structuraliste, ce sont les travaux de Lionel Galand (complétés et précisés par Penchoen, Bentolila, Chaker et Leguil) qui ont identifié les principales fonctions nominales.

Le complément explicatif [C.E.]

Il s'agit du lexème nominal, marqué par l'état d'annexion, postposé à l'élément qu'il détermine, souvent le prédicat :

y-rwel umak°ar-nni
il s'est enfui voleur-là = le voleur s'est enfui

Ce constituant nominal est facultatif (*y-rwel*, « il s'est enfui », seul, constitue un énoncé) et on peut le rencontrer dans d'autres contextes où il détermine autre chose qu'un verbe :

a- un prédicat nominal :
d amaga°ad umak°ar-nni
d peureux voleur-là = le voleur (était) un peureux
b- un pronom personnel affixe régime
tɬf-n t umak°ar-nni

ont saisi-ils le voleur-là = ils l'ont attrapé, le voleur (énoncé dans lequel *umak°ar* reprend et explicite le pronom personnel affixe régime direct -t, "le").

On a donc affaire à une fonction qui n'est pas spécifiquement liée au prédicat : celle d'explicitation lexicale, le plus souvent d'une marque personnelle (indice personnel du verbe, pronoms régimes). Cette redondance apparente peut être analysée comme une recherche d'économie : on recourt d'abord à des paradigmes grammaticaux très restreints et peu spécifiques (dont les unités ont une très haute fréquence) et on ne fait intervenir les moyens lexicaux que pour lever les risques d'ambiguïté. Selon une belle formule de Galand (1975 : 176), on aboutit à une véritable division [du travail] entre les "êtres lexicaux" et les "êtres grammaticaux", les premiers ayant pour fonction de pallier l'imprécision des seconds, qui, pour leur part, véhiculent les relations entre les participants.

Il est donc difficile de considérer ce nominal à l'état d'annexion comme un "sujet", du moins si l'on conserve à ce terme sa définition syntaxique courante en linguistique générale. C'est pour cet ensemble de raisons que Lionel Galand (1967) a proposé de dénommer cette expansion nominale "complément explicatif", puisqu'il explicite un élément qui le précède. Certains auteurs ont proposé d'autres appellations (Chaker 1983 : "expansion référentielle"; Leguil 1984 : "complément référentiel") mais elles ne changent rien à l'analyse syntaxique sous-jacente.

Plusieurs auteurs récents (notamment Touratier 1986 et Cadi 1991) ont néanmoins proposé de revenir à la terminologie classique de "sujet"; on reste réservé devant cette proposition dans la mesure où elle implique que l'on ne donne pas une définition strictement syntaxique (formelle) du sujet et que l'on introduise nécessairement des considérations sémantiques et/ou énonciatives.

Le complément direct [C.D.]

Le complément direct est le nominal directement postposé au verbe, avec la marque de l'état libre. Il s'agit là d'une fonction nominal caractéristique de l'énoncé à prédicat verbal (contrairement au complément explicatif). La fonction complément directe peut être assumée par un lexème nominal ou par un substitut grammatical, c'est-à-dire un pronom personnel affixe de la série particulière des régimes directs :

y-fka idrimen = il a donné (de) l'argent

y-fka ten = il a donné les = il l'a donné (*idrimen* étant un pluriel)

On notera qu'en berbère le complément direct est à la forme non marquée du verbe, *i.e.* la forme de l'état libre.

Le complément indirect [C. ind.]

Le complément indirect est un syntagme nominal relié au prédicat par un morphème relationnel (préposition) quelconque. Le noyau nominal lui-même est généralement à l'état d'annexion. Le cas typique est celui du syntagme attributif à préposition *i* ("à") :

y-fka aksum i temɣart

il-a donné viande à vieille = il a donné de la viande à la vieille

Dans ce cas, le syntagme nominal peut être remplacé par un substitut grammatical, un pronom personnel affixe de la série régime indirect :

y-flra - yas aksum

il-a donné - à elle viande = il lui a donné de la viande.

L'indicateur de thème. [I. Th.]

Les énoncés berbères, verbaux ou non-verbaux, comportent très fréquemment, le plus souvent en position initiale, des syntagmes nominaux à l'état libre, séparés du reste de l'énoncé par un décrochage intonatif très net (Chaker 1995 : chap. 8). Soit les couples d'énoncés suivants :

(a) *n-zla azgr*

nous-avons égorgé bœuf

= « nous avons égorgé un bœuf »

(b) *azgr, n-zla (t)*

bœuf nous-avons-égorgé (le)

= « un/le bœuf, nous (l) avons égorgé »

(a) *y-mmut wrgaz-is*

il-est mort mari-son = « son mari est mort »

(b) *argaz-is, y-mmut* = « son mari, il est mort »

La thèse classique (Basset 1950) parlait pour les énoncés du type (b) d'*anticipation*. Le terme même implique une antériorité logique de la phrase neutre (a) et le caractère non fondamental au plan syntaxique de la mise en relief. Cette terminologie indique aussi que Basset avait surtout été sensible au paramètre de la position (anticipation = mise en tête d'énoncé = "extraposition").

Les travaux de L. Galand (1964) ont introduit une rupture nette en proposant le concept d'"Indicateur de thème", considéré comme une fonction particulière des syntagmes nominaux. Les auteurs ultérieurs (Penchoen, Bentolila,

Leguil, Chaker...) suivent généralement Galand, *mais non sans hésitations*. Pour notre part, après avoir nié le caractère spécifique de cette fonction "Indicateur de thème" (Chaker 1975), nous nous sommes rallié à l'analyse de L. Galand (Chaker 1978/1983). Cette difficulté à reconnaître la thématization comme une fonction syntaxique indépendante provient, au moins partiellement, de ce que la présentation classique permet une simplification de la description : l'énoncé à "anticipation" est ramené à la séquence neutre dont il ne se différencie que par une mise en relief, à valeur stylistique.

Au plan de l'analyse syntaxique, cette thèse (nominal thématized = expansion primaire + mise en relief) s'appuie sur le fait que les expansions nominales primaires sont des syntagmes autonomes (leur fonction est indiquée par la marque d'état ou un fonctionnel) et sont donc, par définition, déplaçables. On en vient alors aisément à considérer l'anticipation comme une variation stylistique, syntaxiquement non pertinente, de ces expansions. Ainsi, si l'on examine les couples d'énoncés ci-dessus, on pourrait les analyser comme syntaxiquement identiques, avec simple extraposition du complément d'objet direct (*azgr*) et du "sujet lexical" (*wrgaz-is*).

Mais la confrontation avec les données de l'usage réel montre que cette analyse est trop simplificatrice et qu'elle se heurte à des objections sérieuses.

— On relève d'abord de nombreux énoncés avec thématization de deux (ou plus) nominaux qu'aucune marque formelle ne différencie (alors qu'ils correspondraient à des fonctions distinctes en énoncé "neutre") :

tamγart, aksum, y-fka - yas

vieilles, viande, il-a donné - à elle

= « la vieille, de la viande, il lui en a donnée ».

Bien souvent, seules les informations extra-linguistiques et/ou la vraisemblance sémantique permettent le décodage univoque de tels énoncés. En position d'"anticipation", la distinction entre les diverses expansions nominales peut ne reposer sur *aucun procédé syntaxique*. Ce qui revient à constater que l'opposition syntaxique entre les trois expansions nominales fondamentales (C.E., C.D. et C. ind.) n'existe plus dans ce contexte. Le syntagme thématized est vis-à-vis du prédicat dans un rapport non-spécifié par la syntaxe : l'interprétation repose essentiellement sur le niveau signifié.

— D'autre part, l'"anticipation" peut porter sur un nominal qui ne correspond pas à l'une des expansions primaires fondamentales ; on relève ainsi fréquemment dans cette position un nominal déverbatif abstrait, apparenté au radical prédictif, qui représente une véritable thématization du prédicat :

tuffγa, y-ffeγ = « pour ce qui est de sortir, il est sorti »

sortir il-est sorti

učč'i, y-čča = « manger, il a mangé »

manger, il-a mangé

Dans la mesure où la thématization peut porter sur un constituant qui ne correspond à aucune fonction primaire identifiable et dans la mesure où plusieurs éléments peuvent simultanément être thématized, on voit mal comment, *en termes de syntaxe*, on pourrait faire dériver les énoncés à thématization des énoncés "neutres". On rejoindra finalement entièrement Lionel Galand quand il affirme à propos des nominaux antéposés :

« Ce sont des compléments, d'une espèce particulière. Leur fonction n'est pas définie par celle du morphème, indice de personne ou pronom affixe, qui les reprend plus loin. » (1964 : 41-42).

Les critères prosodiques définissent à eux seuls la thématization (Chaker 1983 et 1995 : chap. 8). Celle-ci est d'ailleurs possible aussi bien avant qu'après le prédicat. Dans les deux cas le nominal thématized n'est accompagné par aucun des indicateurs de fonction de l'énoncé neutre. On considérera qu'il s'agit chaque fois d'une fonction syntaxique unique et originale, celle d'*Indicateur de thème*. L'indicateur de thème est donc un syntagme autonome déplaçable, dont la liaison au prédicat est assurée par la *prosodie*. On retiendra cependant que la position en tête de phrase est stylistiquement plus forte et correspond à une mise en relief plus marquée.

Bien entendu, l'Indicateur de thème est une fonction étroitement liée aux conditions immédiates de la communication : la thématization est très directement déterminée par la stratégie communicative et dialogique. Mais n'est-ce point, à des degrés divers, le cas de tout constituant de l'énoncé ?

Les fonctions nominales non-primaires

Le "complément de nom" (Nom déterminant un autre Nom). Tous les nominaux libres peuvent déterminer un autre nom et n'avoir donc qu'une relation indirecte avec le prédicat. On peut distinguer deux grands types de séquences :

— Le cas canonique, où le nominal déterminant, à l'état d'annexion, est relié au nominal déterminé par la préposition *n* ("de") :

arraš n tmurt = les enfants du pays (kabyle)

amɣar n akal = le chef du pays (touareg)

tigemmi n umɣar = la maison du vieux/chef (chleuh)

— Les cas, divers et d'ampleur variable selon les dialectes, pour lesquels le rapport de détermination n'est pas indiqué par la préposition *n* "de". Les configurations sont assez variées, mais tous les dialectes le connaissent au moins à l'état de traces pour quelques contextes et lexèmes "archaïsants" : noms de nombres, *u*, "fils", *ayt* "enfants", *ist/sut* "filles" et dans certains usages archaïsants (toponymie). La marque d'état d'annexion du second membre du syntagme est le seul indice de la relation de détermination entre les deux nominaux (cf. **"Annexion"*, *Encyclopédie berbère* V et Chaker 1995 : chap. 4).

L'adjectif (cf. "Adjectif", *Encyclopédie berbère* II et Chaker 1995 : chap. 2)

Le participe (cf. **"Participe"* et **"relative"*)

Le participe est un verbe pour lequel les oppositions de personnes sont neutralisées et employé comme simple déterminant lexical d'un nominal précédent ; il s'agit donc de constructions de type relatif dans lesquelles le verbe a perdu sa fonction prédicative.

amɣar yeččan aksum...

vieux ayant mangé viande = le vieux qui a mangé la viande...

BIBLIOGRAPHIE

- APPLEGATE J.-R., *The Berber Languages, Current Trends in linguistics*, vol. 6, Paris/La Haye, 1970.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, 1952 (1969)
- BASSET A., *n* devant complément de nom en berbère, *GLECS*, VII, 1954.
- BASSET A., *Articles de dialectologie berbère*, Paris, Klincksieck, 1957.
- BASSET A./PICARD A., *Éléments de grammaire berbère (Kabylie-Irjen), Algerie, Alger, La Typo-Litho*, 1948.

- BENLAKHDAR M., "La fonction "sujet" en tamazight...", *Études et Documents Berbères*, 7, 1990.
- BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*, Paris, Selaf, 1981.
- CADI K., *Système verbal rifain, forme et sens...*, Paris, Peeters (Selaf), 1987/a.
- CADI K., "Prépositions et rections en tarifit (nord marocain)", *Études et Documents Berbères*, 3, 1987/b.
- CADI K., "Structure de la phrase et ordre des mots en tarifit", *Études et Documents Berbères*, 6, 1989.
- CADI K., *Transitivité et diathèse en tarifit. analyse de quelques relations de dépendances lexicales et syntaxiques*, thèse de doctorat d'État, Univ. Paris-III, 1990.
- CADI K., "Pour un retour d'exil du sujet lexical en linguistique berbère", *Azwal : cahiers d'études berbères*, 6, 1991.
- CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, Paris, Cnrs, 1984.
- CHAKER S., *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Paris, Peeters, 1995.
- COHEN D., *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique. Étude de syntaxe historique*, Leuven/Paris, Peeters, 1984.
- DUBOIS J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, 1973.
- ELMOUJAHID (El Houssain), *La classe du nom dans un parler de la langue tamazight : le tachelhijt d'Igherm (Souss-Maroc)*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris-V, 1981.
- GALAND L., "Un cas particulier de phrase non verbale : "l'anticipation renforcée" et l'interrogation en bergère", *Mémorial André Basset*, Paris, A. Maisonneuve, 1957.
- GALAND L., "L'énoncé verbal en berbère. Étude de fonctions", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, 1964.
- GALAND L., "La construction du nom complément de nom en berbère", *GLECS*, X, 1966.
- GALAND L., "Types d'expansions nominales en berbère", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25, 1969.
- GALAND L., Introduction grammaticale, in : Petites Soeurs de Jésus, *Contes touaregs de l'Aïr*, Paris, Selaf, 1974.
- GALAND L., "Représentation syntaxique et redondance en berbère", *Mélanges linguistiques offerts à E. Benveniste*, Paris, 1975.
- GALAND L., "Le système verbal berbère" et "Problèmes de l'orientation du procès en berbère", *Actants, voix et aspects verbaux*, Presses de l'université d'Angers, 1981/a.
- GALAND L., "Redistribution des rôles dans l'énoncé verbal en berbère", *Actances [Paris/Rivall]*, 3, 1987/a.
- GROSS M., *Grammaire transformationnelle du français. syntaxe du verbe*, Paris, Larousse, 1968.
- GUERSSSEL M./HALE K. eds, *Studies in Berber syntax*, Carnbridge, MIT, 1987.
- HAGEGE Cl., "Du thème au thème en passant par le sujet. Pour une théorie cyclique.", *La linguistique*, 14/2, 1978.
- LEGUIL A., Une mutation syntaxique en français et en kabyle, *BSLP*, LXXIX/1, 1984.
- LEGUIL A., *Structures prédictives en berbère*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris-III, 3 tomes, 1987. Le volume II reprend notamment les études antérieures de l'auteur sur le verbe berbère (touareg, chleuh, kabyle). Le volume III a fait l'objet d'une publication indépendante :
- LEGUIL A., *Structures prédictives en berbère. Bilan et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- MALMBERG B., *Manuel de phonétique générale*, Paris, Picard, 1974.
- MAROUZEAU J., *Lexique de la terminologie linguistique...*, Paris, 1951.
- MARTINET A., (4^e édition), *Éléments de Linguistique Générale*, Paris, A. Colin, 1967.
- MARTINET A., (2^e édition), *La Linguistique synchronique*, Paris, PUF, 1968.
- MARTINET A. (sous la direction de), *La linguistique. Guide alphabétique*. Paris, Denoël, 1969.

- MARTINET A., *Studies in Functional Syntax, Études de Syntaxe fonctionnelle*, Munchen, Wilhelm Fink Verlag, 1975.
- MARTINET A., *Syntaxe générale*, Paris, Armand Colin, 1985.
- MITCHELL T.-F., "Particle-Noun Complexes in a Berber Dialect (Zuara)", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XV12, 1953.
- MOUNIN G. (sous la direction de), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, 1974.
- PENCHOEN Th., "La glottochronologie", *Le langage*, Paris, NRF-Gallimard (La Pléiade), 1968.
- PENCHOEN Th. G., *Étude syntaxique d'un parler berbère (Aï't Frah de l'Aurès)*, Napoli (= *Studi Magrehini V*), 1973/a.
- PENCHOEN Th., *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles, 1973/b.
- PERROT J., "Le problème des niveaux dans l'analyse syntaxique", *Actes du 10^e Congrès International des Linguistes (1967)*, Bucarest, Éditions de l'Académie de Roumanie, 1970.
- PERROT J., *Problèmes de structure appliqués au message*, Budapest, Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, s.d. [1971].
- PERROT J., "Les auxiliaires d'énoncé", *Mélanges linguistiques offerts à E. Benveniste*, Paris, 1975.
- PERROT J., "Fonctions syntaxiques, énonciation, information", *BSLP*, LXXIII/1, 1978.
- PRASSE K.-G., *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1972-74; I-III, *Phonétique-Écriture-Pronom*, 1972; IV-V, *Nom*, 1974; VI-VIII, *Verbe*, 1973.
- REESINK P., *Problèmes de détermination...* Thèse de 3^e cycle, Paris-III, 1979.
- TESNIERE L., (2d édition), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1965.
- TOURATIER Chr., "Sujet et extraposition en berbère", *BSLP*, 81/1, 1986.
- WILLMS A., Die tonalen Prosodeme des Kabyliischen, *Zeitschrift für Phonetik...*, 18/1, 1965.
- WILLMS A., *Grammatik der südlichen berberdialekte (Sud-Marokko)*, Hamburg, 1972.

S. CHAKER

F36. EL-FOQAHĀ

Parler berbère d'El-Foqahā (ar. dial. El-Föğāha, El-Fögha; berb. local Elfoqhat [El-fəqhāt ?] ou āyarmi n-Elfoqhat (env. 300 habitants?), oasis du Fezzân (Libye) située à 150 km au sud-sud-est de Sokna et à 325 km au nord-est de Mourzouk (sur certaines cartes : El-Foga ou El-Fourha). Ce parler berbère a été le dernier à être reconnu comme tel (Beguinet 1934), et n'a bénéficié que d'une description très sommaire, mais très sûre dans la notation, dans deux articles d'U. Paradisi (1961 et 1963). En 1960 une douzaine de personnes seulement savaient encore le parler. On ne sait pas s'il est aujourd'hui entièrement éteint. Les berbères d'El-Foqahā se disent, comme ceux de Sokna, immigrés du Sud du Maroc (Sagya l-Hamṛa) au XIV^e siècle.

Phonologie

- 1) La spirantisation de consonnes occlusives est inconnue.
- 2) La semi-occlusion de *dd* et *tt* géminés est inconnue.
- 3) La palatalisation sporadique de *g*, *k* (*ḍk*, *kš*) est attestée : *əmžər* < *əmgər* „moissonner”, *šarāt* < *karād* „trois”, *yakk^yur* < *yəḍkur* „il est plein”, *əkk^y* < *əkš* „manger”. *kk^y*, toujours issu d'un groupe consonantique assimilé, semble alterner avec *kk* non palatalisé. On note *əgg* < *əyy* „laisser” avec *gg* non palatalisé et homonyme de *əgg* „mettre”.

4) La labialisation des vélaires et uvulaires est inconnue. On note *zəggay* „rouge” < *zəgg^way* pour *zəwway*.

5) Le système vocalique avec beaucoup de vraisemblance comprend cinq phonèmes autonomes : *a*, *i*, *u* “voyelles pleines” et *ə*, *ä* “voyelles centrales”. *ə* (Paradisi : *e*) a une place fixe, mais semble capable de tomber (facultativement ?) à l'initiale de mot, même devant groupe consonantique. *ä* (Paradisi : *e*, *e*, *ä*, *a*) correspond à *ä* et *ä* du ghadamsi et du touareg et se retrouve peut-être en awjili. On aurait donc là un trait archaïque très important. La graphie de cet article est un essai d'établir la distribution réelle de ces cinq phonèmes.

6) Il existe peut-être un 6^e phonème vocalique *e* (*ê*) correspondant à *e* ghadamsi et touareg et noté comme variante de *i* dans les verbes faibles à la 2^e personne : *talset* “tu t'es habillé”, dans le pron. suff. rég. dir. après ces mêmes verbes : *yaslet*. „il l'entendit”, et dans la désinence du pl. féminin *-en*. Il faut par conséquent vérifier s'il existe aussi un *o*.

Pronoms et adverbes

1) Le pron. personnel suff. rég. dir. a une série normale et une série particulière employée après verbe à finale *-a* (qui tombe) *yukär-t* „il le vola”, mais *yəny-üt* (-et ? cf. § A.6; < *yənɣa-üt*) „il le tua”. Il existe peut-être une 3^e série, employée après l'impératif de ces mêmes verbes faibles : *ənɣ-ət* (erreur pour *-et* ? cf. ghadamsi, fém. *tät* „la”, pl. *tän*, *tnät* etc.

2) Le pron. pers. possessif simple : double série : après préposition : *-əs/sän* „lui/eux”, après nom de parenté : *-s/tsän* „son/leur”.

3) Le pron. pers. poss. composé est : *-ənnäs/ənsän* „son/leur” etc.

4) Le pronom d'appui est m. *wa/wi*, *ta/ti* „celui de...”, attesté devant *n* prép. du complément possessif seulement, et peut-être toujours remplacé par *əlli* (ar.) „celui qui/que...” devant relative. Le pron. d'appui indéfini semble être *ummi* „quelqu'un qui/que...” (cf. § 9). Les pron. poss. composés s'emploient sans pron. d'appui : *wənhak* [ə]nnäk „celui-là est le tien/à toi”.

5) Les suffixes déictiques de nom primitifs sont attestés dans des expressions figées : *ass-a* „ce jour-ci, aujourd'hui”, *ad-allin* (-älin ?) „la nuit d'autrefois, hier”. Ils sont normalement remplacés par des adverbes : *-ədda/pl.* (-əd) *dī* „ce/ceux... ci”, *-əddən* „ce... là” (avec une gémation de *dd* non expliquée).

6) Les pronoms démonstratifs : double série : m. *wa/wi*, f. *ta/ti* „celui-ci” ; m. *wənhak/wənhak*, f. *tənhak/tənhak* „celui-là” (< *wa-ən-hak*). On n'a pas enregistré de collectif.

7) Les adverbes de lieu sont attestés : *akka-da* „ici” (lit. „voici”), *dənhak* „là”.

8) Les pronoms indéfinis sgt. m. *iggən*, f. *iggət* „quelqu'un”, coll. *šira* „quelque chose” ; *iggən* s'emploie aussi comme article indéfini marqué. M. *wayäd/wiyäd* (*wəyäd* ?), f. *tayäd/tiyäd* „l'autre” ; *iggən wayäd* „un autre”.

9) Les termes interrogatifs : *ummi* [əmmi ?] „qui ?”, *mätta* „quoi ? ; lequel”, *man* „où ?”, *məmmi* [məmmi ?] (kab. *məlmī*) „quand ?”, *mani* „quand ?”, *s-man* „d'où ?”, *s-mätta* „combien ?”.

Nom

1) Les états libre et d'annexion ne sont pas distingués. La forme unique du pluriel semble correspondre à l'état d'annexion comme en nefousi : m. *alɣəm/iləɣman* (Paradisi *alɣum/iloɣman*) *talɣamt/ıləɣumt/iloɣmin*) „chameau, chamelle”. De même *aɣus/ifassän* „main” ; *tanast/tnisaw* „clef”. Le masculin pl. serait donc issu de *yələɣman*, *yəfassän*.

2) La forme unique du singulier a soit la voyelle d'état *a*, soit non. On est donc amené à établir deux types de noms. Le premier a une voyelle d'état pleine *a* au sg. et se conforme au paradigme de *alɣəm*; on ne sait pas si certains noms attribués à ce type ont en réalité la voy. d'état *ä* (p. ex. *äfus*, *tänast*, *äɣarmi* „village”, *täɣurdəmt* „scorpion”?). Dans l'affirmative le parler appartient au groupe de parlers dits “zénètes” (cf. *zwari*). – L'autre type a une voyelle d'état *zéro* ou *ä* (dans ce dernier cas la notation de Paradisi porte à la confusion avec le premier type) : m. *zəggaɣ(i)zəggaɣän*, f. *t(ä)zəggaɣ(t)zəggaɣän* „rouge”; m. *trar/trarän*, f. *tätrart/tätrarin* „nouveau”. On note que les féminins de ce dernier groupe de noms ont une voy. d'état *ä* devant groupe consonantique et facultativement ailleurs aussi. En outre la voyelle d'état *i* du pl. m. semble être facultative et toujours abrégée en *ə* devant groupe consonantique. Il faut comparer avec l'awjili et noter qu'à El-Foqahā le premier type semble réduit au profit du deuxième (awj. *amäzar* = El-Foq. *mäzar* nom verbal de *əmžər* „moissonner”). Dans le parler d'El-Foqahā le type sans voy. d'état correspond grosso modo au type touareg à voy. d'état facultativement longue ou brève.

3) On note la désinence *-aw* de certains pl. féminins : *tamurt/tmuraw* „terre; pays” (ghad. *tammurt/tm(m)uro*, kab. *PamurP/Pimura*).

Verbe

1) Les affixes personnels du système normal présentent : 1. sg./pl. *-äɣ(aɣ?)nə-* (?); 2. sg./pl. *tə-ät/tə-äm*, rarement f. pl. *tə-mät*, 3. sg./pl. m. *yə-/än*, f. *tə-/nät* (ou *änt*?).

2) Le parfait particulier des verbes de qualité n'est pas attesté.

3) Le parfait négatif à voy. *-i-* devant la dern. radicale n'est pas sûrement attesté. La négation est *nk* : *nk-əssänäɣ(əssänäɣ?)* „je ne sais pas”.

4) L'imparfait a la particule *a-*. Celle-ci s'ajoute au thème du parfait, semble-t-il, comme on le connaît en awjili et aussi pour le futur particulier du ghadamsi : *a-yukär* „il volera” (pf. *yokär* „il vola, enleva”). Mais comme en ghadamsi les parfaits de certains verbes faibles perdraient alors leur voy. finale : *a-yəls* (pl. *a-lsin*) „il se vêtira” (pf. *yəlsa* „il se vêtit”). – On ne sait pas si le thème de l'impf. proprement dit peut s'employer sans particule *-a*, comme en ghadamsi (mais en tous cas celui-ci est à la base de l'impératif : *akər* „vole”).

5) L'imparfait intensif correspond à la forme positive du ghadamsi : *ikärräz* (*ikärraz?* de *əkrəz* (*äkrəz?*), pf. *yəkräz* „ensemencer”); *itakär* (de *akər*, pf. *yokär* „voler, enlever”); *iläss* (sans voy. fin. *-a*, mais pl. *lässan*; de *əls* (*äls?*), pf. *yəlsa* „se vêtir”). – On ne sait pas s'il existe une forme négative distincte comme en ghadamsi.

6) Les verbes dont l'imparfait se termine en *-u*, maintiennent une conjugaison distincte comme en ghadamsi : *əbdu* „commencer”, impf. *a-yəbdu*/pf. *yəbda*/impf. int. *ibəddu* (pl. *a-bdin/əbdan/bəddin*).

Vocabulaire

1) On note un système de numération berbère particulier à côté des noms de nombre arabes et qui se retrouve à Sokna. Il comporte, à partir de 4, l'emploi des noms de la „main”, du „doigt” et du „pied(?)” : *iggän*, f. *iggät* (< *iyän* < *iyän* < **ytwän*) „un”; m. *sən*, f. *əsnät* „deux”; *šarät* (ghad. *karäd*, tou. *kärad*) „trois”; *afus ɣər aɖad* „quatre” (lit. „une main sauf un doigt”), *afus* „cinq”; *afus d-aɖad* „six”, *ifassän* „dix” etc. : *tamit/təmittaw* (tou. *temede*) „cent”.

BIBLIOGRAPHIE

- BEGUINOT F., "Relazione preliminare sui lavori della 6e Missione della Società Geografica Italiana per l'esplorazione scientifica del Fezzan. Studi linguistico-epigrafici", *Bollettino Geografico del Governo della Tripolitania e Cirenaica* 5-6 Tripoli, 1933-34.
- BEGUINOT F., "Studi linguistici nel Fezzan", *Bollettino della Società Geografica Italiana* XII, 1935, p. 660-665.
- BEGUINOT F., "I linguaggi", *Il Sahara Italiano*, Parte I, Fezzân i Oasi di Gat, Roma, 1937, p. 493-513.
- PARADISI U., "El-Fôgâha, oasi berberofona del Fezzân" *Rivista degli Studi Orientali* XXXVI (Roma, 1961, p. 293-302).
- PARADISI U., "Il linguaggio berbero di El-Fôgâha (Fezzân), Testi e materiale lessicale", *Annali del IUO di Napoli* XIII (1963, p. 93-126).

G. PRASSE

F37. FORGERONS

Les forgerons du Maghreb

Dans la plupart des sociétés traditionnelles africaines ou méditerranéennes, les forgerons occupent une place à part et sont souvent redoutés et parfois méprisés. Ce fut longtemps le cas chez les Berbères du Maghreb ou du Sahara. E. Doutté écrit qu'en Algérie les forgerons sont dits, encore au début du ^{xx} siècle, Beni Niyat et forment un groupe en dehors de la société; ils sont méprisés au point que "*haddad ben haddad*" (forgeron fils de forgeron) est une injure.

Cependant l'emploi du fer industriel qui commençait à se généraliser en Algérie faisait multiplier le nombre des travailleurs des métaux et contribuait à faire disparaître ce préjugé. C'est en Grande Kabylie que le métier de forgeron et d'armurier connut son plein épanouissement. Nous empruntons à Hanoteau et Letourneux (1893) l'essentiel de leur description des *Hadades*. Dans la plupart des tribus kabyles on trouve, en cette fin du ^{xix} siècle, quelques ouvriers du fer. Les uns sont des maréchaux ferrants, les autres, de vrais forgerons fabriquant et réparant les instruments agricoles tels que socs d'araire (*tagwerra*), les haches à deux tranchants (*amentas*), les faucilles (*amger*) et la pioche-hachette si caractéristique du pays kabyle (*agelzim*). Ces forgerons étaient, en général, mal outillés et les produits de leur travail s'en ressentaient. Chez les Aït Boudrar, les Aït Ouassif, les Iflissen et surtout les Aït Yenni, il existait de bons ouvriers dont l'art était plus perfectionné. Hanoteau et Letourneux ont donné de précieux renseignements sur leur outillage et leurs procédés de fabrication.

Les forges étaient de petits massifs de maçonnerie pleine, hauts de 0,80 m et larges d'un mètre. Sur l'un des côtés était un contre-feu aussi en maçonnerie de 0,40 m de hauteur, il était percé d'un trou qui donnait passage aux buses des soufflets. En arrière du contre-feu étaient placés les deux soufflets (*ageccul*), d'un diamètre de 0,70 m et d'une longueur d'un mètre. Chaque soufflet était formé d'une peau de bœuf tendue par des arceaux de bois sur lesquels elle était clouée. Un homme, placé derrière les soufflets, les faisait agir alternativement de manière que l'air fût propulsé dans le foyer sans interruption. Comme combustible on se servait de charbon de bois, de préférence celui de la racine de bruyère, d'où le nom de bou haddad donné à cette plante. L'enclume kabyle (*tawent*) était en fer, aciéré seulement sur la table de travail. Elle ne possédait qu'une bigorne

(*icc-n-tawent*) placée en contrebas de la table. Sur la table et rejoignant la bigorne, était pratiquée une cannelure qui servait à la fabrication des canons de fusil. L'enclume n'avait pas de pied mais elle était maintenue sur un billot dans lequel pénétrait un appendice. Ces enclumes étaient presque toutes fabriquées chez les Aït Idjer, quelques unes provenaient des Aït Yenni. Les autres outils ne présentaient pas de caractères particuliers, sinon que l'œil des marteaux kabyles était toujours rond. Les étaux d'établi, les limes, les filières et la plupart des autres petits outils étaient déjà de fabrication européenne. Les étaux à main étaient, en revanche, fabriqués par les Kabyles eux-mêmes en reproduisant le système des étaux d'établi. L'instrument à forer le fer se composait d'une tige de bois de 0,20 à 0,25 m de longueur et de 3 cm de diamètre. A l'extrémité inférieure était fixé le foret dont la rotation était assurée à l'aide d'un archet* formé par une petite branche et une lanière de cuir.

Le procédé pour acieriser les outils en fer et les armes blanches était primitif, au lieu d'assurer un mélange homogène du fer et de l'acier, le forgeron kabylo se contentait simplement de souder la partie d'acier sur l'une des faces.

Les canons de fusil étaient fabriqués par parties de 0,30 à 0,40 m de longueur. On corroyait un morceau de fer dont on tirait une lame assez large pour que son enroulement corresponde au diamètre du canon. Cette lame était enroulée sur un mandrin de manière que les bords soient rapprochés l'un de l'autre sans pourtant se toucher. Une tringle carrée en fer était ensuite introduite dans l'intervalle qui séparait les bords et en facilitait la soudure. On soudait bout à bout les différents tubes ainsi réalisés pour obtenir un canon de fusil qui était ensuite alésé au moyen d'une machine dont la pièce principale était un arbre horizontal en fer supporté par deux poteaux distants l'un de l'autre de 0,50 m. Cet arbre traversait en son centre un disque de pierre d'un diamètre de 0,70 m qui servait de volant à la machine. L'une des extrémités de l'arbre était munie d'une manivelle qui imprimait un mouvement de rotation au système ; l'autre recevait la tige de l'alésoir. Le canon à aléser était placé dans le prolongement de l'arbre, deux hommes faisaient mouvoir la manivelle tandis qu'un troisième dirigeait le canon et le faisait glisser en avant à mesure de l'avancement du travail de l'alésoir.

Les canons de fusil et de pistolet, les sabres et les poignards étaient ordinairement garnis d'incrustations de cuivre (voir F 30, Flissa). Pour appliquer ces ornements, on gravait les dessins en creux à l'aide d'un burin puis on introduisait dans ces creux des parcelles de cuivre découpées. On resserrait ensuite les bords et égalisait l'ensemble à l'aide de la lime.

Au Maroc, et particulièrement dans le Sud, le métier de forgeron était exercé exclusivement par les *Harratin**, classe sociale que E. Douât considérait comme particulièrement méprisée. A Rabat, encore en 1930, ces harratin étaient appelés *touarga* et c'est chez eux que se recrutaient d'autres artisans décriés tels que chaudronniers, tailleurs et savetiers. Les mêmes groupes sociaux, surtout les forgerons, fournissaient les principaux effectifs de la confrérie des Aïssaouas*. Parmi les métiers du feu et du fer, il y avait dans les villes, une répartition stricte : les musulmans étaient forgerons, maréchaux ferrants, taillandiers, les juifs, ferblantiers, mouleurs, fondeurs, bijoutiers.

En Tunisie et dans la partie voisine de l'Algérie, les forgerons traditionnels formaient une sorte de corporation ambulante dont tous les individus étaient originaires de quelques tribus seulement : les Fraïchich*, les Madjer, les Oulad Sidi Abid, ils se nommaient entre eux les Oulad ben Nejla. E. Douât qualifiait de "Tziganes" algériens, les nomades Beni Adès qui, dispersés dans l'Algérie centrale et orientale, exerçaient des professions les plus diverses, tatoueurs, circonciseurs, maquignons, tandis que les femmes disaient la bonne aventure par exa-

men du sucre, du marc de café et des fèves. En Oranie, les Amer tenaient le même rôle.

Parmi les activités du forgeron, il en est une qui révèle son importance dans la vie sociale : il est souvent le sacrificateur attitré du groupe dans lequel il exerce son métier. Généralement dépourvu de terre, le forgeron vit du travail des métaux et des sacrifices qu'il accomplit au profit des familles ou des groupes sociaux, sans que jamais la rétribution qu'il reçoit puisse être confondue avec un salaire. Il jouit également de certains avantages comme le fait de prélever la part qu'il juge devoir lui revenir de la récolte, avant que celle-ci ne quitte l'aire à battre*.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURILLY J., *Éléments d'ethnographie marocaine* (publiés par E. Laoust), Bibliothèque de culture et de vulgarisation nord-africaine, Paris, 1932, 262 p.
- DOUTTÉ E., *Magie et religion en Afrique du Nord*, Alger, Jourdan, 1909, 617 p.
- GRANGÉ E., "Forgerons-bijoutiers nomades", *Algeria*, printemps 1961, n° 58, p. 27-30
- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris Challamel, 1893, 4 vol.
- LEVASSEUR V., "Une corporation de forgerons", *Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger*, t. XI, 1906, p. 215-216.
- PARIS Dr A. et FERRIOL Dr F., "L'industrie du fer chez les Berbères du Maroc. Hauts fourneaux berbères des Aït Chitachen", *Hespéris*, t. II, 1922, p. 339-345.
- SERVIER J., *Tradition et civilisations berbères. Les portes de l'année*, édit. du Rocher, Monaco, 1985
- VAN GENNEP A., *Études d'ethnographie algérienne*, Paris, Leroux, 1911

C. AGABI

Les forgerons touaregs

Forgerons ou artisans ? Disons plus simplement *inadan* (sing. *enad*) terme qui est défini par Alojaly dans son *Lexique* (1980, p. 140) par « forgeron, artisan, ouvrier en métaux/bois ». Le forgeron touareg travaille, en effet, le métal (argent, cuivre, or etc.) et le bois alors que la femme maîtrise le cuir. Il se distingue par contre des potiers qui portent un nom particulier (*ikanawan*, sing. *akano* cf. Nicolas, 1950, p. 121) et qui sont surtout connus au sud du Sahara (Iwellemmeden, Kel Geres), alors que les *inadan* sont partout présents.

Essai de typologie

Les forgerons sont presque toujours définis par deux critères : l'un se rapporte à leur spécialité technique, l'autre à la "tribu" (*tawsi*) à laquelle ils se rattachent. Bien qu'ils forment un groupe totalement endogame, les forgerons ne possèdent pas de noms de *tawsi* qui leur soient propres : ils sont en général rattachés à la *tawsi* de nobles, plus rarement de religieux ; on dira par exemple *inadan wa n-Kel Fadéy* (nobles) ou encore *inadan wa n-Kel Eghlal* (religieux) et c'est par le nom de ces "tribus" prestigieuses qu'ils se situent dans la mosaïque politique des chefferies qui constituent l'ossature du monde touareg.

Ce rapport avec les chefs et les personnalités majeures de la société s'affirme dans un rôle d'intendance assumé par quelques-uns. Car en plus des forgerons qui fabriquent ou réparent des objets, certains d'entre eux sont chargés de tâches

d'intendance ou de relations publiques : appelés *inesfadan* chez les Iwellemmeden, ils reçoivent les étrangers, préparent le thé, mais aussi peuvent se voir confier des missions diplomatiques. Foucauld les désigne sous le terme péjoratif de "valets" ; il serait plus exact de dire qu'ils sont le plus souvent des majordomes, et dans des cas plus rares des ambassadeurs.

L'autre critère – leurs spécialisation – distingue les artisans du métal, du bois ou des deux à la fois, ou encore ceux spécialisés dans des tâches d'intendance. Dans son Dictionnaire, Foucauld (1951-52 ; III, p. 1300) a fait un bilan général des artisans dans l'ensemble du monde touareg, en donnant des indications quantitatives du nombre relatif des différents types d'artisans dans les principaux groupes. Les artisans sont estimés "en très petit nombre" chez les Taitoq et dans l'Ajjer, "en petit nombre" dans l'Ahaggar, "nombreux" dans l'Adghagh, "très nombreux" dans l'Aïr, "plus nombreux encore" chez les Iwellemmeden. Foucauld estime que « dans l'Ahaggar, l'Ajjer, chez les Taitoq, les artisans se livrent exclusivement au travail du bois et des métaux ». Dans l'Adghagh et l'Aïr, beaucoup sont artisans en bois et métaux, « beaucoup aussi ne savent travailler ni le bois ni le métal et sont attachés en qualité de valets à la personne des riches du pays ». Enfin, chez les Iwellemmeden, « quelques-uns travaillent le bois et les métaux, la plupart [...] sont valets des riches de la contrée ; certains chefs, en ont, attachés à leur personne, en très grand nombre, qui forment une valetaille faînéante et inutile ».

Une typologie des artisans a été relevée au Niger (Bernus, 1981, p. 76 ; Saenz 1980, p. 4 ; Echard, 1992, p. 10-20) :

— *inadan wa n-tizoli*, les artisans du métal qui fabriquent armes et bijoux (technique de la cire perdue) ; l'outillage et les techniques ne varient guère sur toute l'étendue du pays touareg.

— *inadan wa n-Tamanannad* ; ils ont la réputation de fabriquer les plus belles selles de chameaux. « Une femme est l'ancêtre des artisans et des forgerons : *Tamnennat* [...]. *Tamnennat*, *Tamnennad* est le nom général des anciens et excellents forgerons de l'Aïr (région du *Talaq*) ; on dit encore d'un beau travail artisanal : *tamnennat* » (Nicolas, 1950, p. 112). « Leur aïeule s'appelait Tamamenet » confirme Benhazera (1908, p. 72). Les spécialistes des selles de chameaux les plus réputées sont originaires de l'Aïr.

— *inadan wa n-talaq*, artisans de l'argile, ils travaillent, en fait, le bois ; leur nom fait référence à la plaine du Talaq à l'ouest de l'Aïr. Leurs femmes sont potières. Cette catégorie de forgerons est beaucoup moins considérée que les deux précédentes.

— *inesfadan* : chargés de l'intendance ou messagers des chefs, ils méritent un petit développement pour corriger le jugement dévalorisant de Foucauld. Citons deux épisodes de l'histoire des Iwellemmeden où ils ont joué un rôle important.

Lors de la bataille d'Izerwan (1896), Musa agg Amastan était venu venger son jeune frère, Bello, tué par deux guerriers célèbres lors d'une précédente expédition ; arrivé près des troupes iwellemmeden rassemblées, il envoya son forgeron (*anesfada*) à Mohamed agg El Kumati pour lui demander de lui livrer les deux coupables : Mohamed, *amenokal* des Kel Denneg, envoya en retour son *anesfada*, nommé Badiden, pour lui opposer un refus (Bernus, 1992, p. 87-88). Quelques années plus tard, les militaires français occupent Tahoua et veulent faire signer à Mohamed agg El Kumati, un accord de paix ; ce dernier a fui vers In Gall où il reste à longueur d'année pour éviter tout contact. Il a compris la supériorité en armes des Français et veut éviter l'affrontement. Un acte de soumission ainsi qu'une convention sont signés en décembre 1901 : ces textes portent la signature, non pas de l'*amenokal*, mais celle de son forgeron Badiden. Moha-



Forgeron touareg à Ti-Walawalen, Ahaggar,
campement de l'Amenokâl (photo G. Camps).

med agg El Kumati mourut à Afukada, près d'In Gall, en 1903, sans jamais avoir rencontré les autorités françaises. Ces épisodes montrent qu'un *anesfada* est dans certaines circonstances un ambassadeur, beaucoup plus qu'un "valet".

Hypothèses et idées reçues

La très forte personnalité des forgerons, leur endogamie jamais démentie, leur caractère original qui ne varie guère de Djanet à Madawa, ont favorisé de nombreuses **hypothèses** concernant leur origine. Foucauld (1951-52, t. III, p. 1300) rapporte que « d'après des traditions, certains d'entre eux sont d'origine israélienne, venus du Maroc à une époque reculée, par les bords de l'Océan, à la suite de tribus berbères qui conquièrent l'Adghagh ». Lhote (1955, p. 210) a rencontré de mêmes traditions : « On dit volontiers qu'ils sont les descendants des Juifs installés jadis au Touat, dans l'oasis de Tamentit d'où ils furent chassés à la fin du XV^e siècle par les marabouts arabes. » Si ces traditions n'ont pas actuellement été vérifiées, il ne faut pas les négliger après les récents travaux de J. Olriel (1994) sur "les Juifs au Sahara".

Les idées reçues sont si nombreuses qu'elles cachent la réalité et empêchent souvent de comprendre qu'elles possèdent une cohérence et s'inscrivent dans le contexte d'une société aux multiples facettes. L'image stéréotypée du forgeron est consacrée par des qualificatifs toujours répétés : rusé, lâche, menteur, méprisé. On remarque une opposition antithétique entre les caractères attribués au noble-guerrier et à ceux accordés au forgeron : « aux qualités de courage, de force virile, de passion amoureuse et de beauté physique qui caractérisent l'*amajegh*, héros toujours à la recherche du dépassement de lui-même, s'opposent celles de fourberie, de laderie, d'intrigue, de soumission volontaire et de malpropreté du forgeron » (Bernus, 1983, p. 242).

« Toi l'artisan ou bien l'esclave qui garde les chameaux ; [...] »
 « une action d'éclat vous en êtes incapables ; »
 « on sait que vous n'avez pas tué à la guerre même un âne entravé. »
 (Foucauld, 1925, t. I, p. 408-409).

Le comble de la couardise est non seulement de ne pas être capable de tuer l'animal le plus méprisé, mais encore un âne entravé, incapable de fuir.

Dans la société touarègue, les rôles sont distribués et les forgerons doivent se conformer à celui qui leur est dévolu : ils se servent de ce rôle pour agir et s'exprimer avec une liberté interdite aux autres. Mieux encore, leur libre langage est utilisé pour faire dire aux forgerons ce que beaucoup ne peuvent exprimer eux-mêmes en raison de leur propre pudeur : à la demande des autres, des histoires graveleuses, des devinettes scatologiques sont dites par les forgerons au cours de réunions et de graves *imajeghen* ou *imghad* rient à gorge déployée, alors que les *ineslemen* esquissent un sourire navré. Les rôles de chacun sont complémentaires et inscrits dans un cadre reconnu par tous.

Le forgeron conservateur du patrimoine

Certains objets sont tellement identifiés à la société touarègue qu'ils en deviennent l'emblème. On pourrait citer en vrac la selle de chameau, l'épée, le bouclier, le portefeuille en cuir porté en sautoir, la croix d'Agadez, le cadenas. Les *inadan*, possèdent un outillage mobile, presque identique dans tout le monde touareg : il se compose d'une trousse à outils qui contient marteaux, tenailles, cisailles, poinçons, creusets, etc., d'une enclume enchâssée dans une bille de bois, de soufflets faits de poches en cuir, de poignées en bois, d'un tube métallique dont l'embout en argile pénètre dans les braises du charbon de bois. Les femmes des forgerons, spécialistes du cuir, travaillent sur un petit établi portatif avec des couteaux à lame large et plate pour gratter et découper finement le cuir. Ce matériel a été très bien décrit par différents auteurs (Nicolas, 1950, p. 112-113, Echard ; 1992, p. 20-36).

Un autre rôle du forgeron est moins connu : il consiste à entretenir le matériel. Le forgeron est donc le conservateur de ce patrimoine très élaboré. Il répare les objets usés ou cassés : il remplace le "cou" (support du pommeau) d'une selle de chameau brisée, il pose des plaques métalliques sur les fonds de coupes en bois percées ou incruste de petits accordéons en cuivre sur les parois fendues de tous les récipients en bois : vases, bols de traite, louches, etc.

Les forgerons touaregs, avec le développement du tourisme, ont trouvé de nouveaux débouchés. Des forgerons d'Agadez vendent à Niamey de nouvelles productions sculptées dans une stéatite blanche, très fragile, des animaux, des reconstitutions de la mosquée d'Agadez, des crèches avec chameau, zébu et âne groupés autour de l'enfant Jésus, Marie et Joseph ; d'autres animaux, en particulier des tortues et des crapauds sont taillés dans une pierre noire plus dure. Les bijoux traditionnels sont l'objet de toutes les convoitises et donnent lieu à des contrefaçons et à un marché peu et mal contrôlé : l'argent est devenu un alliage d'inox et certains bijoux sont vendus par la maison Hermès dans un coffret de luxe avec un livret explicatif.

Les forgerons touaregs sont à la fois les conservateurs du patrimoine et des artisans capables d'innovations et d'adaptations en fonction de nouveaux marchés.

La place du forgeron dans la société

Le forgeron en premier lieu, est non seulement le fabricant des armes et des bijoux, il est le fournisseur du matériel permettant l'utilisation des montures

(selles, bâts, étriers, caveçons, etc.), du matériel de voyage (sacs, outres, cadenas, etc.), du matériel domestique (mâts de tente, porte-bagages, lits, coussins, etc.) et des instruments de la vie pastorale (poulies, puisettes, cordes). Il est impossible de faire une liste exhaustive de ses productions, mais le rôle du forgeron dépasse celui de fournisseur de matériels indispensables à la vie nomade.

Sa place dans la société se manifeste par cette liberté de parole qui lui permet d'être parfois le porte-voix des autres, car il n'endosse pas leur pudeur. L'importance du forgeron apparaît dans plusieurs circonstances et en particulier, dans la cérémonie de l'immolation d'un animal (voir *égorgement).

Les animaux égorgés chez les Touaregs sahéliens sont essentiellement des moutons et des chèvres, et dans les grandes circonstances (mariages de prestige) des bovins ; seuls les Touaregs du Nord immolent des camelins. La répartition des morceaux obéit à des habitudes qui varient d'un groupe à l'autre, mais presque toujours une partie spéciale est donnée au forgeron ou lui est envoyée en cas d'absence : il s'agit d'un morceau de l'échine appelé *tanazermeyt* qui est la partie comprise entre le cou et la plus basse des côtes. Cette pièce de l'échine est souvent appelée *seknes inadan*, c'est-à-dire « fait disputer les forgerons », car elle peut apporter des disputes entre les forgerons présents qui la convoitent. On n'oublie pas de garder cette pièce, sinon des paroles vengeresses sont à craindre.

Le prix du travail des forgerons est en général fixé à l'avance ; une seconde rétribution (*tamagint*) est donnée à l'issue du travail et sa nature et son importance est laissée à la discrétion du commanditaire. Ici encore, un don insuffisant sera vengé par des manifestations diverses.

Dans l'Aïr, pour protester contre de mauvaises paroles, contre le non respect d'un usage ou pour un manque d'égard, les forgerons revêtent des habits sales et déchirés et suspendent à leur cou et à leurs bras des feuilles qui font un bruit incessant ; de plus, ils passent et repassent une palme dans un canari percé qui produit un grincement désagréable : ils se déplacent ainsi de tente en tente pour dire le mal qui leur a été fait par telle ou telle personne.

Les forgerons constituent une minorité de 3 à 4 % de l'ensemble des Kel Geres (Bonte, 1976, p. 144), de 3,9 % et de 3,6 % du premier et du troisième groupe des Kel Denneg et de 3,8 % des Tingeregedesh de Bankilaré, sur la rive droite du Niger (Bernus, 1981, p. 348 & 394) : ces chiffres sont assez comparables et sans doute constituent une donnée valable pour les Touaregs du sud.

Cette minorité, qui vit aux côtés de Touaregs utilisant leurs services, cherche à conserver son intimité. *Tenet* est le langage des forgerons par lequel ils peuvent préserver leur quant-à-soi au milieu des autres. Plusieurs auteurs ont publié des vocabulaires et un certain nombre de phrases (Nicolaisen, 1963, p. 20 ; Bernus, 1983, p. 245-246 ; Casajus, 1989, p. 124-136) : cela a permis aux linguistes de se faire une idée de ce parler. Casajus, à la suite de Prasse (in Nicolaisen, 1963, p. 20), pense qu'il ne s'agit pas de langue ou de dialecte, mais d'argot. « La syntaxe reste la même qu'en tamasheq, les verbes se conjuguent de la même façon, le féminin et le pluriel des noms se forment de la même manière [...]. Seul le lexique change » (Casajus, p. 125).

Conclusion

Petite minorité endogame, les forgerons constituent un élément indispensable de la société touarègue. Ils ont préservé leur originalité, grâce à des techniques immuables et à leur comportement au sein de leur société. Des rapports de

clientèle complexes ont permis d'élaborer les règles d'un jeu jamais achevé entre des partenaires aux rôles complémentaires qui ne peuvent se passer les uns des autres.

Aujourd'hui ils sont sollicités par des étrangers et ils monnayent un savoir auprès de commerçants peu scrupuleux : sauront-ils conserver leur art sans le dénaturer, et conserver leur caractère propre lorsqu'ils sont réfugiés dans les villes et qu'ils ne sont plus soumis à la pression de la société ?

E. BERNUS

Formation et transmission du savoir technique chez les forgerons touaregs

Si l'on appartient par la naissance à la catégorie sociale des *inaden*, en revanche on devient forgeron. La transmission des connaissances associées au travail de la forge repose autant sur l'apprentissage de gestes, l'acquisition de savoirs techniques que sur la sollicitation de qualités mentales. Le savoir technique et technologique s'acquiert en même temps que se construisent la personne et la personnalité du forgeron. Ce texte se réfère à une étude menée auprès de forgerons touaregs de l'Udalen (nord-est du Burkina Faso).

Dès la première phase de l'apprentissage, fondée sur une observation attentive des gestes du maître, certaines qualités sont sollicitées comme pour toute acquisition de savoir. La connaissance (*tamusné*) entre par le cœur (*uhl*), passe par la volonté (*inniyet*), puis sort par la main. Selon les contextes, la notion d'*inniyet* implique des qualités morales telles que la bonne foi, la détermination, le zèle. Dans son dictionnaire (vol. III, p. 1364), C. de Foucauld traduit *enniet* (transcription du dialecte de l'Ahaggar) par la bonne foi, la bonne volonté. G. Spittler (1990, p. 194) emploie le terme d'*anniyat*, (transcription du dialecte de l'Ayr) dans le sens d'ardeur au travail. Cette notion est, avec le cœur, l'un des moyens stimulant de l'acquisition du savoir-faire. Tout ce qu'un homme pense, son cœur l'entend et un apprenti qui ne voit pas avec son cœur ne peut réussir à apprendre. Lors de la deuxième phase, l'apprenti travaille différents métaux dont la structure est de plus en plus complexe et l'aptitude à la forge progressivement plus délicate. Au fur et à mesure, le geste et les connaissances techniques vont devenir plus élaborés. La volonté et la patience (*tazidert*) sont sollicitées pour résoudre mentalement des situations techniques nouvelles et complexes.

Les métaux sont répartis en deux grandes catégories, le "métal noir" (*tazoli-ta-kawlet*), qui désigne les métaux ferreux, plus ou moins carbonés et le "métal blanc" (*tazoli-ta-mellet*) qui désigne l'argent. Au sein de chacune de ces deux familles, les métaux sont subdivisés selon des critères de forge ; ils peuvent être soit secs (*tarart*) soit mous (*adilmad*, *talamerdet*).

Lorsqu'un apprenti parvient à fabriquer un couteau, c'est qu'il est capable d'avoir recours simultanément à ses connaissances métallurgiques et à ces facultés mentales et morales que sont le cœur, la volonté, la patience. Ce palier franchi, il choisira la spécialisation technique dans laquelle il poursuivra son apprentissage. Dans la "matière noire" (*tahoré-ta-kawlet*), il fabriquera des instruments aratoires et des épées, tandis que dans la "matière blanche" (*tahoré-ta-mellet*), il fabriquera des bijoux. On ne peut parvenir à s'affirmer que dans l'un de ces deux métiers.

Pour marquer la fin de l'apprentissage, le maître donne au jeune forgeron trois outils : l'enclume (*tahunt*), le marteau (*afadis*), la pince (*ighemdan*). Cette

transmission marque symboliquement l'entrée de l'individu dans le groupe des forgerons et la reconnaissance, par ses pairs, de ses compétences techniques.

C. HINCKER

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh., *Lexique touareg-français*, Copenhague Akademisk Forbag, 1980, 284 p.
- BENDEL F., "Les forgerons d'In Gall", *Bibliothèques et Musées, Ville de Neuchâtel*, 1971, p. 118-119.
- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, Alger, Jourdan, 1908, 233 p.
- BERNUS E., "Place et rôle du forgeron dans la société touarègue", *Métallurgies Africaines, nouvelles contributions*, ECHARD, N., éditeur, *Mémoire de la Société des Africanistes* n° 9, Paris, 1983, p. 237-251.
- BERNUS E., *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Mémoire ORSTOM n° 94, 1981, 508 p. Seconde édition, Paris, L'Harmattan, 1993.
- BONTE P., *Production et échanges chez les Touaregs Kel Gress du Niger*, Paris, Institut d'Ethnologie, micro-fiches, 1970.
- CASAJUS D., "Sur l'argot des forgerons touaregs", *Awal, Cahiers d'Études berbères*, 5, 1989, p. 125-136.
- ECHARD N., "A propos de la métallurgie", *Les populations actuelles, La région d'In gall-Tegidda n tesemt, Problème archéologique d'urgence*, V, BERNUS E., & ECHARD N., éditeurs, Niamey, *Études nigériennes* n° 52, 1992, p. 7-60.
- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie Nationale, 1951-52, 4 vol., 2028 p.
- FOUCAULD Ch. de, *Poésies touarègues, dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Ernest Leroux, 1925, 658 p.
- GABUS J., *Sahara, bijoux et techniques*, Neuchâtel, A la Baconnière, s.d. 508 p.
- JEMMA D., "Les artisans de l'Ahaggar", 1972, *Libyca*, 20 p. 269-290.
- LHOTE H., *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot, 1955, 467 p.
- MARTINELLI B., "Transmission de savoir et évolution des techniques métallurgiques dans la Boucle du Niger", in *La transmission des connaissances techniques*, Cahier d'histoire des techniques n° 3, Publication de l'Université de Provence, 1995, p. 163 à 188.
- NICOLAISEN J., *Ecology and culture of the pastoral Tuareg, with particular reference to the Tuareg of Ayr*, The National Museum of Copenhagen, 1963, 548 p.
- NICOLAS F., *Tamesna, Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg Kel Dinnik*, Imprimerie Nationale, Paris, 1950, 277 p.
- OLLIEL J., *Les Juifs au Sahara. Le Touat au Moyen Age*, Préface de Th. MONOD, Paris, CNRS Histoire, 1994, 178 p.
- SAENZ C., "Kinship and social organisation of the inadan". Paris, Table ronde sur la parenté touarègue, 1980.
- SPITTLER G., "La notion de travail chez les Kel Ewey", *REMMM*, n° 57, 1992, p. 189 à 198.

F38. FORMATION DES MOTS (voir DÉRIVATION)

F39. FOSSA REGIA

Comme toutes les questions de frontière, le problème de la Fossa Regia est loin de se limiter au simple tracé d'une ligne de démarcation entre deux pays ou deux provinces. En fait, il touche à des aspects les plus divers, tels que la poli-

tique menée par les protagonistes de l'époque, – que ce soit les rois numides ou Rome, – les opérations militaires, les institutions municipales et juridiques, la *per-tica* de la colonie de Carthage, le droit des gens et du sol, l'assiette foncière, la répartition et le recouvrement de l'impôt. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'empereur qui décida du rebornage de cette frontière fut Vespasien et si les deux fonctionnaires chargés de cette opération étaient de très haut niveau.

Ainsi qu'on peut donc s'en rendre compte, la question de la Fossa Regia est un sujet particulièrement complexe, dont plusieurs points restent encore complètement obscurs, et où le nombre d'inconnues est pour l'instant beaucoup trop grand pour qu'on puisse espérer pouvoir dépasser le domaine des hypothèses.

D'où cette irritante impression de faire du “sur place”. Car il faut bien avouer que, depuis les derniers travaux de Ch. Saumagne, dans les années trente, la recherche sur le sujet n'a pas fait de percée décisive. C'est pourquoi cette notice se limitera à une mise au point de la question, en présentant les différentes interprétations, sans prétendre résoudre toutes les difficultés.

Nom et définition

C'est Pline l'Ancien qui, au Livre V de son *Histoire Naturelle*, mentionne et définit le plus clairement la nature et le rôle de la Fossa Regia (Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, V, 25).

« *Ea pars quem Africam appellavimus dividitur in duas provincias, veterem ac novam, discretas fossa inter Africanum sequentem et reges Thenas usque perducta...* »

« La partie du continent que nous avons appelée Afrique est divisée en deux provinces, l'Ancienne et la Nouvelle, séparées par un fossé qui fut tracé, à la suite d'un accord entre le second Africain et les rois, jusqu'à Thenae... »

A l'origine, la Fossa servait donc à séparer le royaume numide du territoire de Carthage conquis par Rome.

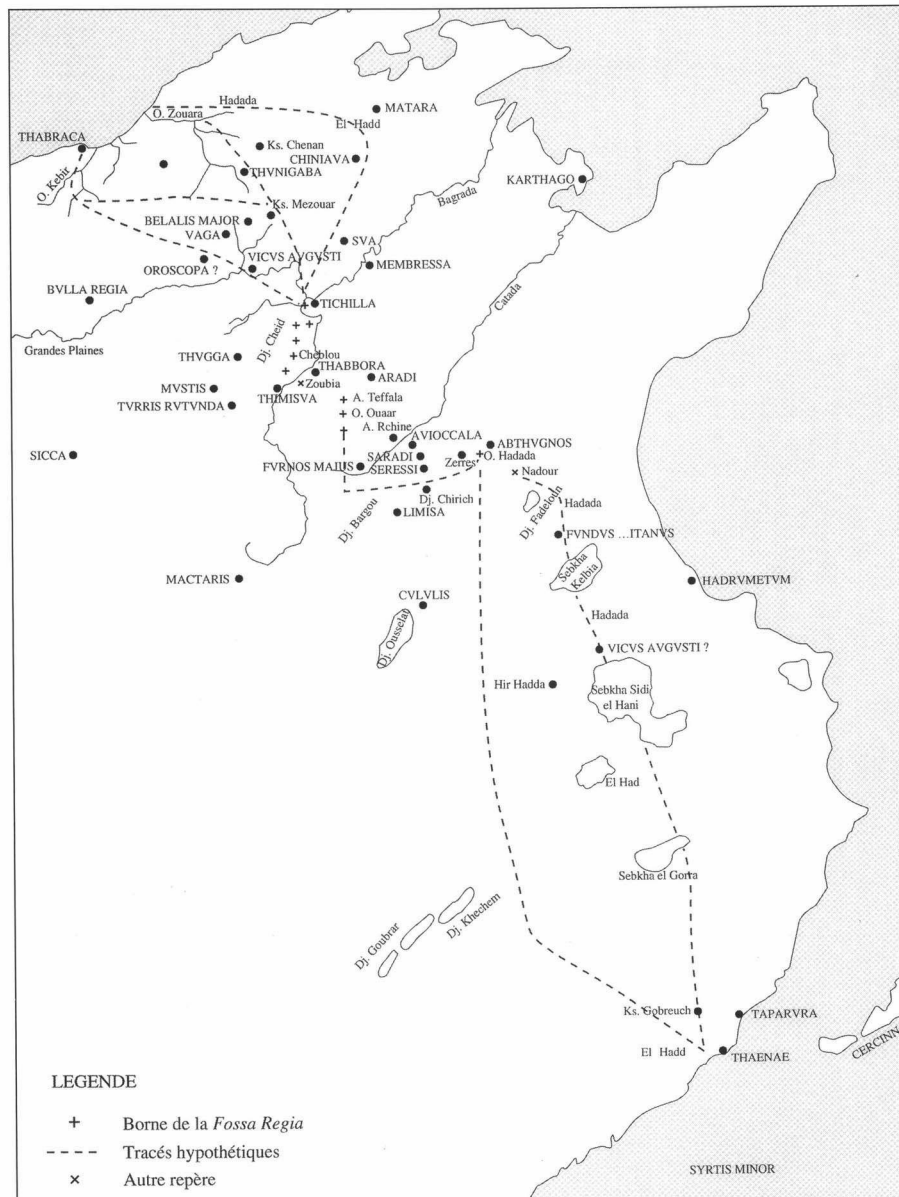
L'existence de ce fossé est également connue par des bornes-limites, d'époque impériale, dont certaines en précisent l'appellation : « *fines provinciae Novae et Veteris directi qua Fossa Regia fuit...* » (CIL., VII, 25967 ; ILS, 5955) : « les limites entre la Nouvelle et l'Ancienne province furent tracées là où passait la Fossa Regia (le fossé royal)... » Comme on le voit, le texte est très explicite et prouve bien que l'antique frontière avait été réactualisée plus de deux siècles après et servait de limite entre deux provinces, l'Africa Vetus et l'Africa Nova.

Le tracé d'après les textes et les inscriptions

Les textes

Pline indique seulement le point de départ et celui d'arrivée de cette frontière. Sur la côte septentrionale de l'Afrique antique, celle-ci correspondait au fleuve Tusca : *Tusca fluvius Numidiae finis* (Pline l'Ancien, V, 22). Si l'on suit l'énumération du Naturaliste dans sa description de la côte, la ville de Thabraca, l'actuelle Tabarka, se trouvait donc sur la frontière, mais en territoire numide apparemment.

L'autre extrémité de la Fossa Regia aboutissait à Thaenae (Hr Thina), à 10 km environ au sud de Sfax (Taphrura) (Pline l'Ancien, V, 25), mais on reste pour l'instant dans l'incertitude quant à la localisation de Thaenae par rapport à la frontière. La plupart des historiens pensent qu'elle se trouvait en territoire numide. On a, en effet, supposé que cette ville était identique à la Thabena mentionnée



Les différents tracés possibles de la Fossa regia de la région de Thabracae (Tabarka) à Thaenae (Henchir Thyna au sud de Sfax), (carte de N. Ferchiou).

par l'auteur du *Bellum Africum* comme faisant partie du royaume numide, tout en étant située non loin de la frontière (*Bellum Africum*, LXVII). Cependant, certains savants tendent plutôt à la localiser en territoire romain. En fait, les textes anciens sont loin d'être parfaitement clairs et il est nécessaire de les confronter à d'autres indices.

Les bornes

Ainsi que nous l'avons dit, sous le règne de Vespasien, une opération de reborinage de l'ancienne frontière a eu lieu, ainsi que le montrent les découvertes successives d'une série de bornes. Ce sont en général des blocs de section quadrangulaire, de dimensions variables, dont la hauteur dépasse quelquefois les 2,20 m. Les différentes faces sont plus ou moins dégrossies, à l'exception du champ épigraphique qui est ravalé avec un peu plus de soin. En fait, celles-ci sont exclusivement concentrées dans le centre-nord de la Tunisie, le long d'une ligne qui traverse en écharpe les reliefs, à partir du Dj. Cheid et des hauteurs qui dominent la moyenne vallée de la Medjerda au nord, aux environs de Testour, jusqu'aux abords de la steppe, soit une centaine de kilomètres environ.

Du nord au sud, voici la liste de ces bornes :

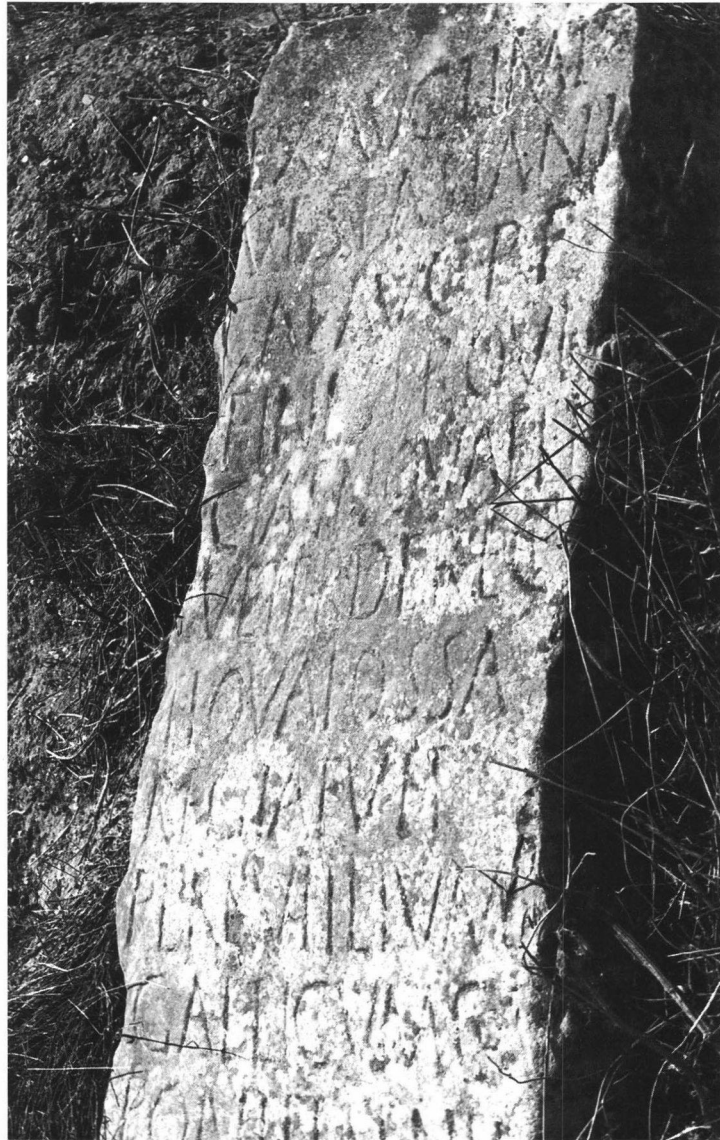
- Henchir Barhala (feuille Teboursouk, n° 98), une borne (CIL, VIII, 1 4882).
- Sidi Abdallah Bou Behaïm (feuille Teboursouk, n° 81), trois bornes (D. Patchère, 1891, n° 36 à 38).
- Environs de l'oued Kachbar, à 1 km au sud de Sidi Abdallah, une borne (D. Patchère, 1891, n° 39).
- Dj. Chetlou (feuille de Teboursouk, n° 230), une borne (CIL, VIII, 25967).
- Sidi Ahmed Ghrib (lieu également dit Aïn Teffala (feuille du Dj. Mansour, coordonnées Lambert 467,3 - 331,4) une borne (Contencin A., 1935).
- Oued Ouair (feuille du Dj. Mansour, coordonnées Lambert 468,2 - 326,2) une borne (Poinssot L., 1938-1940).
- Oued Hadada (feuille du Dj. Fkirine, au sud ouest du n° 51), une borne (Cagnat R., 1894).

Ce lot est le seul à avoir été retrouvé et, à notre connaissance, aucune découverte n'a plus été faite sur le reste du trajet supposé de la Fossa Regia, ni en direction du nord, ni vers le sud. Dans son ouvrage consacré au Tell du nord-est, J. Peyras (1991) renonce à émettre des hypothèses sur le tracé éventuel de cette limite et ne dispose d'aucune donnée certaine. Au delà d'Abthugnos, en direction de Thaenae, il en va de même.

Le tracé hypothétique de la Fossa Regia d'après des données indirectes

Devant les lacunes de notre documentation, il ne reste plus au chercheur qu'à se tourner vers un certain nombre de données indirectes qui peuvent apporter quelques renseignements, au moins approximatifs.

— Le premier groupe d'arguments est lié aux empiètements successifs de Massinissa aux dépens du territoire de Carthage, ainsi qu'aux opérations militaires rapportées par les sources historiques (*Bellum Jugurthinum*; *Bellum Africum*; textes d'Appien, d'Orose et autres). Ces documents permettent de se faire une idée de certaines régions appartenant au royaume numide (Grandes Plaines, territoire de la Tusca), encore que leur interprétation ne soit pas toujours claire, notamment au sujet des *emporion** (Desanges J., 1995; Rebuffat R., 1996).



Borne de la Fossa regia à Sidi Ahmed Ghrib (photo N. Ferchiou).

— Au monde numide, on peut également rattacher le toponyme *Regius/Regia*, qui indique l'appartenance du lieu-dit au royaume massyle, et peut-être même l'existence d'un domaine royal (Camps G., 1960, p. 212-213).

— Un autre type de données plus ou moins utilisable est celui du statut de certaines localités à l'époque romaine : il s'agit en particulier des *pagi* de Carthage, ainsi que des grands domaines impériaux, qui semblent être souvent localisés au-delà de la frontière. Mais là encore, nos connaissances demeurent lacunaires.

— Peut-être une couverture systématique du terrain par la photographie aérienne aurait-il pu fournir quelques indices, mais nous n'avons pas eu les

moyens nécessaires à une telle démarche. Cependant, certaines recherches ponctuelles sur des fossés énigmatiques soulèvent divers problèmes et remettent peut-être en question les notions traditionnelles.

— Le recours aux toponymes El Hadd et Hadada, – qui signifient la limite, la frontière, – peut être utile, à condition de ne pas perdre de vue qu'ils perpétuent le souvenir d'une limite, quelle qu'elle soit, et qui peut être simplement régionale ou locale, sans concerner obligatoirement la Fossa Regia.

— Enfin, restent quelques observations faites sur le terrain, touchant notamment à la répartition des villes fortes, en particulier lors de la traversée de la Dorsale.

Comme on peut le constater, une bonne part de ces données appartient à la phase romaine impériale de cette frontière, et c'est essentiellement de cette période que date le tracé dont nous allons parler maintenant.

Tracé approximatif

Du nord-ouest vers le sud-est, voici le tracé très approximatif qu'il a été éventuellement possible de déduire des différentes sources de renseignements ci-dessus répertoriées.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, vers le nord-ouest, la frontière entre la Numidie et la province d'Afrique (la Vetus) était constituée par le fleuve Tusca, qu'on identifie en général à l'oued Kébir (Desanges J., 1980, p. 205). Mais le cours de ce dernier se dirige vers l'ouest sud-ouest, – c'est à dire vers la Numidie, où il prend sa source, tandis qu'un autre oued, l'Oued Zouara, qui vient d'ailleurs se jeter à une quinzaine de kilomètres à l'est de Thabraca, est orienté nord-ouest sud-est. Le choix de cette rivière, prolongée par une de ses deux branches (Oued Maden), comme frontière, serait peut-être plus logique ; en effet, d'une part, il laisse un certain territoire à la grande ville de Thabraca, alors que celle-ci aurait été quelque peu à l'étroit sur son rocher directement bordé par le Kébir et, d'autre part, le Zouara est plus conforme au mouvement général de la Fossa Regia, qui se dirigeait vers l'est en contournant les "Grandes Plaines" identifiées aux riches terres à blé de Jendouba et de Bou Salem (Gsell S. *HAAN*, t. II, p. 96 ; t. III, p. 193, 230).

En tout état de cause, Simitthus et Bulla Regia appartenaient au royaume numide. Pour la seconde de ces deux localités, non seulement les fouilles, mais les textes précisent cette appartenance : Pline la situe en Numidie (V, 22) ; elle a de plus été la résidence du roi Hiarbas (Paul Orose, *Adv. paganos*, V, 21) ; enfin, l'épithète même de Regia en est la preuve. Cependant, si cette localisation est valable pour les deux cités, on ne sait si la frontière se contentait de suivre le pied des reliefs bordant les Grandes Plaines, ou bien si elle passait beaucoup plus au nord.

Dans ses avancées successives vers l'est, Massinissa se serait emparé d'une ville appelée Oroscopta par Appien. G. Di Vita-Evrard (1985, p. 42) assimile cette place-forte à Vaga. Certes, cette dernière domine une plaine ; mais, en fait, l'agglomération s'adosse à une ligne de hauteurs et regarde essentiellement vers l'est, et non vers l'ouest, alors qu'en 150 av. J.-C. elle était encore sous le contrôle de Carthage et qu'elle constituait une marche du territoire punique, aux confins de la Numidie. A une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau à l'ouest de Vaga se dresse une table rocheuse, occupée et puissamment fortifiée dès l'époque hellénistique, qui porte actuellement le nom de Kef Rechga (Ferchiou N. 1990). Elle domine toute la vallée de la Medjerda, et, de son sommet, la vue porte très loin,

aussi bien vers l'ouest, que le sud et l'est ; seul le secteur nord présente un relief plus accidenté, qui limite la portée du regard. On peut donc se demander si Oroscopta n'était pas établie là, d'autant que le nom actuel recouvre peut-être un toponyme berbère plus ou moins grécisé par Appien et ses sources.

Plus à l'est encore, après avoir été punique, Vaga est également passée sous domination numide, à un moment au moins de son histoire (Salluste, *Bell. Jug.*, XIX, 3 ; XLII, 1). Mais il se trouve que, au Bas-Empire, cette localité était incluse dans le diocèse de Carthage relevant de la Proconsulaire réduite, ou Zeugitane, et non de celui de Numidie Proconsulaire. Comme le tracé de la Fossa Regia se superpose par endroit à celui de la frontière qui sépare ces deux circonscriptions, G. Di Vita-Evrard (1985, p. 42) se demande si Vaga ne se trouvait pas à l'intérieur de la Fossa, en territoire punique puis romain. A moins qu'elle n'ait été annexée à la Vetus un peu plus tard, en 105 av. J.-C., à la suite de la défaite de Jugurtha.

En direction du nord, jusqu'où le territoire numide, puis l'Africa Nova, s'étendaient-ils ? Un *pagus* est mentionné à Thunigaba, à une vingtaine de kilomètres au nord de Vaga (Atlas archéol. de Tunisie, F. Béja, n° 13). Il est possible que ce *pagus* ait été rattaché, non pas à Thabraca, mais à la *pertica* de Carthage, qui s'étendait fort loin de l'agglomération même de la capitale de la province (Gascou J., 1972). Mais la chose n'est pas prouvée. Beaucoup plus loin encore, un autre *pagus*, celui de Trisipa, possédait un territoire assez étendu, puisque deux inscriptions le mentionnant ont été trouvées à une distance de 22 km à vol d'oiseau l'une de l'autre, dans une région accidentée. Le problème est le même que pour celui de Thunigaba (Atlas archéol. F. Zaouiet Medien, n° 3 et 110). La question du rattachement de ces pagi à Carthage n'est pas sans conséquence sur le tracé de la Fossa Regia, car, à une trentaine de kilomètres au sud de Vaga, il est établi avec certitude qu'un certain nombre de *pagi* de Carthage (Thugga en particulier) (Pflaum H.-G., 1970), étaient situés à l'ouest de la frontière. Il pourrait en être de même pour ceux de la région de Vaga.

Vers l'est maintenant, la ville de Belalis Major était, comme cette dernière cité, incluse au Bas-Empire dans le diocèse de Carthage, et la problématique est la même. Un peu plus loin, une inscription mentionnant un *saltus* a été découverte à Ksar Mezouar (CIL VIII, 14428) ; bien que fragmentaire, ce texte semble être un rescrit impérial, analogue à celui du *saltus* Burunitanus et datant plus ou moins de la même époque. Il y avait donc très vraisemblablement en ce lieu un domaine impérial. Comme plusieurs domaines impériaux étaient établis dans l'Africa Nova, et donc à l'ouest de la Fossa Regia (Lassere J.-M., 1977), il est permis de se demander s'il n'en était pas de même dans ce cas précis.

En fait, toutes ces remarques constituent beaucoup d'incertitudes qui s'additionnent ! Mais on obtient un tracé relativement logique, en arc de cercle, partant de l'Oued Zouara, à l'est de Thabraca, se prolongeant par l'Oued Maden, se dirigeant vers Ksar Mezouar, pour s'infléchir vers le sud et rejoindre la crête du Dj. Cheid, où ont été retrouvées les bornes de Vespasien.

Cependant, se pose le problème du statut de la localité de Chiniava. Pline (V, 29) mentionne un *Oppidum Civium Romanorum Chiniavense*. Or, la plupart des oppida de ce type sont localisés en terre numide. L'emplacement de celui de Chiniava n'est pas fixé avec certitude, mais on a tendance à l'identifier avec l'agglomération de même nom, qui se trouve à une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau de Vaga, en direction du nord-est, au voisinage de l'*Oppidum Materense* (Mateur), d'autant que cette cité paraît avoir été dotée d'un double *ordo* (Desanges J., 1980, p. 290-291), d'où la ressemblance avec les *pagi* de Carthage. On a donc supposé que l'Africa Nova et le royaume massyle s'étendaient

jusque là (Desanges J., 1980 b) ; mais d'autres savants contestent cette hypothèse et placent Chiniava dans la Vetus. De toutes les façons, la question reste fort obscure (en dernier lieu, Beschaouch A., 1996) ; de plus, comme les doublets sont très nombreux dans l'Afrique Antique, il n'est pas absolument assuré que la Chiniava de Pline était identique à celle connue par les inscriptions.

Si la Chiniava des environs de Matara se trouvait à l'ouest de la Fossa Regia, l'Africa Nova formait une poche très marquée vers l'est. On ne possède en fait aucune donnée précise sur son tracé. Signalons seulement que, à une dizaine de kilomètres au nord-est de l'oued Zouara, qui, rappelons-le, pourrait correspondre au fleuve-limite appelé Tusca, se dresse une ligne de hauteurs appelée Dj. Hadada ; actuellement, ce dernier sert de frontière entre deux gouvernorats ; mais d'après d'anciennes cartes, une limite de circonscription passait déjà au même endroit avant l'indépendance de la Tunisie. Il y a donc des chances que ce toponyme reflète une tradition ancienne, sans qu'il soit possible de le mettre à coup sûr en relation avec la Fossa Regia.

Beaucoup plus près de Matara, à une dizaine de kilomètres à l'ouest sud-ouest, là où les reliefs commencent à s'animer, avant d'aborder les Hedils, figure un Dj. El Had ; indique-t-il seulement une limite locale, celle du territoire de Matara par exemple ? Ou bien faut-il l'intégrer au tracé de la Fossa Regia, ce qui rejoindrait la question de Chiniava ?

D'un point de vue plus strictement archéologique, les vestiges pré-impériaux qui ont été découverts dans toute la région des Mogods et des Hédils se rattachent beaucoup plus à l'univers libyque qu'à celui de Carthage. Il s'agit notamment des haouanet ornés de peintures (Longerstay M., 1993) ; de même les beaux mausolées – tours de Ksar Chenan et Ksar Rouhaha (Poinssot Cl. et Solomonson J.-W., 1963) pourraient avoir appartenu à de riches propriétaires numides, mais la chose est moins assurée, car on a maintenant trouvé des monuments de ce type à l'intérieur du territoire carthaginois. D'ailleurs une aire culturelle ne coïncide pas forcément avec une région politique, et il est difficile de tenir compte de ce type d'arguments pour essayer de préciser le tracé de la frontière, – tracé qui a, de fait, été fluctuant à travers les siècles.

Au sud-est de Vaga, s'étend la zone des saltus impériaux, notamment entre le coude de l'oued Medjerda et l'oued Khalled. Les savants s'accordent en général pour les situer à l'ouest de la Fossa Regia puisque, dans ce secteur, nous disposons du repère des bornes du Dj. Cheid. Le secteur suivant est justement celui des bornes en question, datées du règne de Vespasien, qui jalonnent une partie de la ligne de crête, la partie nord seulement, il faut le souligner.

Le repère suivant se trouve à Sidi Ahmed Ghrib (Ain Teffala), à 25 km au sud-est du groupe précédent. Comme la ligne qui joint la dernière pierre connue du Dj. Cheid (à Chetlou), à celle de Sidi Ahmed Ghrib correspond plus ou moins, au Bas-Empire, à la limite entre les diocèses des légats de Carthage et de Numidie Proconsulaire, et comme elle correspond également plus ou moins à la limite des territoires de Thabborra et de Thimisua, marquée par l'inscription de Henchir Zoubia (Gauckler P., 1896), on peut se demander si la Fossa Regia ne coupait pas directement par là (Ferchiou N., 1980), au lieu de dessiner un long détour vers le sud, comme le proposait L. Poinssot (1907).

L'épi pierreux suivi par ce savant séparait le territoire de la ville de Thugga de celui d'un domaine impérial, et quinze bornes en jalonnaient le tracé ; cependant, là où ont été découvertes ces dernières, aucune inscription mentionnant la Fossa Regia n'a été reconnue ; inversement, là où sont localisées des bornes de la Fossa, on n'a jusqu'à présent pas retrouvé la suite de la série mentionnant Thugga ; en outre, dans ce même secteur, déjà en 1928, il n'y avait pas trace d'épi pierreux,

ni au nord de Sidi Abdallah Bel Behaïmi (ou Bou Behaïm), ni vers l'oued Kachbar (Davin P., 1928-1929), alors que dans la partie méridionale du Dj. Cheid, il était encore visible il y a une quinzaine d'années. Il semble donc bien que ce soient deux choses nettement différentes. Il faut, par ailleurs, observer que, si la Fossa passait plus au nord que ne le croyait L. Poinssot, du même coup tombe l'anomalie relevée par l'éminent épigraphiste lui-même : la présence d'un domaine impérial à l'intérieur de l'Africa Vetus ; avec la rectification de tracé que nous avions proposée il y a quelques années, ce domaine était tout naturellement établi dans l'Africa Nova.

Une autre borne a été découverte à moins de 10 km de la précédente, en direction du sud (Oued Ouhaar) (Poinssot L., 1938-1940). Après, nous ne disposons d'aucun repère sûr jusqu'à Abthugnos. On a supposé que la frontière se dirigeait vers les Ragoubet Ben El Blel (cote 732), puis les Ragoubet El Hejj (cote 705), qu'elle traversait la vallée de l'oued Kebir vers Aviocala, rejoignait le signal d'El Biat (cote 593), suivait la ligne de partage des eaux, jusqu'au signal du Dj. Fkirine (cote 983), pour rejoindre l'oued Hadada, au sud d'Abthugnos (Poinssot L., 1938-1939). Cependant, comme Furnos Maius était en Proconsulaire au Bas-Empire, peut-être la Fossa Regia passait-elle au sud de cette cité, et longeait-elle le Dj. Bargou, contre lequel vient buter la cadastration dans ce secteur (Ferchiou N., 1985). Plusieurs mentions de proconsuls sont également connues à Aïn Rchine au IV^e s. apr. J.-C. (Ferchiou N., 1980).

Un peu plus au sud, le cas d'Aviocala est incertain car, dans les textes chrétiens, le nom est déformé. Pour Saradi et Seressi, nous ne disposons d'aucun argument probant pour l'instant ; cependant, des traces de centuriations sont encore visibles au niveau de Saradi ; d'autres s'étendent à quelques kilomètres au sud de Seressi, en contournant le Dj. Chirich vers l'ouest, pour s'interrompre ensuite. Dans ce cas, la Fossa serait passée entre Seressi et le Dj. Chirich, pour se diriger ensuite vers Aïn Zeress et rejoindre l'oued Hadada, à 3 km au sud d'Abthugnos, où a été trouvée la dernière borne épigraphe de la série (Ferchiou N., 1985).

Quand on aborde la steppe, à la sortie de l'oued Hadada dans la plaine de Djebibina-Nadhour, les recherches deviennent plus incertaines encore que précédemment car les inscriptions se font beaucoup plus rares, et car nous sommes bien souvent très mal renseignés sur le statut des agglomérations. A 11 km environ au sud-est d'Abthugnos, au voisinage de la localité de Nadhour, se dresse un monument en forme de borne milliaire (Ferchiou N., 1985). Faut-il voir dans cet édifice, qui se trouve plus ou moins dans le prolongement de l'oued Hadada, un signal et un jalon dans le tracé de la Fossa Regia, au contact avec la partie septentrionale de la plaine de Kairouan ?

Au delà de Nadhour, les données certaines font également défaut. A une trentaine de kilomètres au sud-est d'Abthugnos, un peu au delà du Dj. Fadeloun, une longue série de crêtes rocheuses court du nord vers le sud en direction de la Sebkhah Kelbia qu'elle contourne par l'ouest. Selon la tradition locale, elle porte le nom de Satour Hadada. Cette ligne de hauteurs sépare nettement la plaine de Sbikha d'une bande littorale de largeur assez modeste, mais dont la mise en valeur agricole semble avoir été, dans l'Antiquité, beaucoup plus poussée que dans la cuvette de Sbikha, à en juger par la densité des ruines.

Il semblerait en outre que le régime foncier n'ait pas été le même, puisque l'Atlas des Centuriations (Paris, IGN, 1954) révèle que seule la zone côtière a été centuriée ; il est également à signaler que c'est à l'ouest de la barre rocheuse qu'a été découverte une inscription mentionnant un domaine dont le nom est partiellement conservé : le *fundus... itanus* ; mais son statut exact reste mal connu

(CIL., VIII, 23022). Par ailleurs, on a remarqué que la sebkha correspondait à la limite de la culture traditionnelle de l'olivier. Enfin cette série de crêtes constitue, pour qui les a parcourues, une coupure très frappante dans le paysage, aussi bien sur les cartes que sur le terrain. Peut-être cette sorte de frontière naturelle a-t-elle été utilisée comme limite territoriale, ainsi que l'indique son nom même. Mais, faute de documents épigraphiques, il est impossible de déterminer laquelle : celle d'une cité ? Celle du Byzacium, qui s'étendait plus ou moins à cette latitude ? Celle de l'Africa Vetus, – auquel cas elle correspondrait à un secteur de la Fossa Regia ? Cette dernière hypothèse n'est pas à écarter, car le toponyme Hadada qui désigne la ligne de crêtes s'intègre à une série d'autres lieux-dits de même racine, qui paraissent suivre un tracé donné, aussi bien dans la partie nord de la province, que dans le Sahel, ainsi que nous le verrons plus loin.

Une recherche sur le Byzacium apporterait-elle des éléments complémentaires, puisque cette contrée faisait partie du territoire punique ? Encore faudrait-il en connaître les limites avec précision. Or, si au nord, au sud, et le long de la côte, celles-ci sont relativement définies, vers l'ouest, les choses sont beaucoup plus floues ; on sait que cette entité avait une forme arrondie et un périmètre de 355 km environ (Pline, V, 24) ; il faudrait donc englober la plaine de Kairouan et aller jusqu'aux derniers contreforts de la Dorsale pour obtenir le périmètre en question, – du moins si on situe la limite méridionale du Byzacium aux environs de Thapsus (Pline, V, 24), au lieu de le prolonger vers le sud, de façon à comprendre la partie méridionale du Sahel (Picard G.-Ch. et C., 1970 ; Desanges J., 1963).

Le texte du *Bellum Africum* n'apporte pas non plus de données importantes. On sait que le Pompéien Considius, levant le siège d'Acholla pour se replier sur Hadrumète, était passé par le royaume de Juba, afin d'éviter de se heurter aux légions de César (*Bell Afric.* XLIII). Comme Thysdrus était située avec certitude dans l'Africa Vetus, Ch. Tissot (1888, p. 14-16) supposait qu'il était passé à l'ouest de cette ville, et avait contourné la Sebkha Sidi El Hani, qui aurait servi de limite.

Nous disposons d'un point de repère approximatif : celui de la localité appelée Aquae Regiae ; ce qualificatif en fait à coup sûr une possession de la monarchie numide. Or cette cité se trouvait à une distance de 50 à 60 milles d'Hadrumète, d'après la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin, soit entre 73 et 88 km environ. Son emplacement exact n'est pas connu, mais il se situe plus ou moins à la latitude du Dj. Trozza (Tissot Ch., 1888, p. 586-588), sur la bordure orientale de la Dorsale, à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Kairouan. Plus au nord, le Dj. Ousselat, l'antique Oussalaiton, semble un haut lieu de la civilisation berbère depuis la Préhistoire ; la cité de Cululis, l'actuelle Aïn Djeloula, pourrait être une place-forte importante au sortir de la Dorsale, car, sous la forteresse byzantine, nous avons pu repérer des remparts de type libyque (Atlas archéol., F. Aïn Jalloula, n° 113).

Nettement plus à l'est, se trouvait une localité appelée Vicus Augusti, qu'on situe avec quelque vraisemblance à Sidi El Hani en bordure de la sebkha du même nom, qui est parfois considérée comme formant la frontière entre le royaume numide et l'Africa Vetus, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Ce toponyme indique une création impériale. Or, beaucoup plus au nord, dans la région des saltus impériaux à l'ouest de Testour, est connu un autre Vicus Augusti (Atlas archéol., F. Oued Zarga, n° 55). Faudrait-il alors supposer que celui du Sahel se trouvait lui aussi sur un domaine impérial ? Il ne faut pas oublier que, dès le règne d'Auguste, un procurateur impérial était établi dans le Byzacium (Pflaum H.-G., 1968), et qu'il était chargé de gérer les biens de l'empereur. Y

aurait-il alors un lien entre ce fonctionnaire et la localité en question ? Auquel cas, si Vicus Augusti était bien sur un domaine impérial, faut-il en déduire, en une seconde étape, que ce domaine était situé à l'extérieur de la Fossa Regia ?

Or, il est à noter qu'un Oued Hadada figure sur la carte d'État Major, à peu de distance au nord-est de Sidi El Hani, et qu'il se dirige vers la Sebkha Kelbia. Aurait-il donc conservé le souvenir d'une ancienne frontière qui contournerait Vicus Augusti ? Mais là encore, en l'absence de texte épigraphique, on ne peut savoir laquelle, car il peut s'agir aussi bien de la limite du territoire d'Hadrumète (Foucher L., 1964) que de la Fossa Regia. Cependant la relation qui s'établit entre Vicus Augusti, le tracé de l'oued Hadada et le contexte historique pourrait constituer un faisceau de données convergentes en faveur de l'antique frontière. Avec, pour conséquence, de réduire notablement l'étendue du Byzacium à l'époque punique.

Plus au sud, les cadastrations situées à la latitude de La Chebba et d'Acholla ne s'étendaient guère vers l'ouest et restaient limitées à une bande relativement étroite. Cependant, on a supposé qu'au delà de ces territoires, Rome avait aménagé une sorte de marche incluse dans l'*ager publicus* (Foucher L., 1964).

Sur ce problème, se greffe celui des Gétules possessionnés par Marius et replacés plus tard par Sulla sous la tutelle du roi numide Hiempsal II. Ch. Saumagne supposait que les terres qui avaient été assignées à ces Gétules se trouvaient au delà des territoires des villes libres de Byzacène (Saumagne Ch., 1929) ; elles se seraient donc étendues entre Acholla et Thaenae d'une part, et à l'ouest des sebkhas El Goraa et Sidi El Hani, d'autre part, de sorte que la Fossa Regia devait passer beaucoup plus à l'ouest et suivre les crêtes des Dj. Khechem, Goubbar, Ousselet et Bou Dabbouz (du sud vers le nord). En ce qui concerne cette hypothèse, deux remarques peuvent être présentées : d'une part, on ignore l'extension exacte du territoire des villes libres. D'autre part, Cicéron (*De Lege agraria*, 22) précise que ces terres étaient "*in ora maritima*"; or les montagnes énumérées plus haut sont loin de la mer. Pour que l'expression de Cicéron garde tout son sens, il semble qu'il faille restreindre considérablement l'extension de la zone assignée. D'autant que le *Bellum Africum* rapporte que des Gétules avaient effectué une série d'incursions en Byzacène et avaient attaqué la ville d'Aggar, qui se trouvait à proximité de la côte, non loin de Sullethum. Faudrait-il alors situer leurs terres seulement au sud des villes libres, au delà d'Acholla, en direction de Taphrura et Thaenae ? La chose n'est pas impossible, encore que très incertaine (Lassère J.-M., 1977).

De toutes les manières, d'après Plutarque (*Marius*, 40), le royaume de Hiempsal touchait le littoral à peu de distance des Iles Kerkennah, c'est à dire dans la région de Thaenae. C'est d'ailleurs au niveau de cette ville que commençait la Petite Syrte (Strabon, XVII, 3, 16).

A défaut de données épigraphiques certaines, force est de revenir sur les toponymes Hadd/Hadada qui réapparaissent en deux points. On trouve en effet un Henchir Hadda (transcription de la carte d'État Major), un peu à l'ouest de la Sebkha Sidi El Hani. Plus au sud, Ch. Tissot mentionne une Seguiet El Hadd qui passerait un peu à l'ouest de la Koumba Sidi Naceur, où il en avait lui-même reconnu des vestiges.

Selon le même savant, le point de départ de ce fossé se trouvait un peu au sud de Thaenae ; puis il passait par Ks. Gobreuch, coupait la pointe orientale de la Sebkha El Gharra (ou El Gorra), pour rejoindre les environs de Sidi Naceur dont nous venons de parler, et aboutissait à l'extrémité méridionale de la Sebkha Sidi El Hani. Annotant le manuscrit de Tissot, S. Reinach (p. 18, note 1 ; p. 751, note 2) s'est inscrit en faux et a affirmé catégoriquement que celui-ci avait été induit

en erreur. Or, puisque ce toponyme apparaît ici et là, il n'y a pas de raison de rejeter les dires de Tissot. Certes, aux environs de Thaenae, il ne figure plus sur la carte, mais le lieu-dit Bir Haj Mbarek existe encore ; or, S. Reinach reconnaît lui-même (p. 19, note 1) que la région où se trouve ce puits porte le nom d'El Hadd et qu'un des oueds des environs a pu servir de repère.

Ainsi, à partir de la ville d'Abthugnos, près de laquelle coule un Oued Hadada, lui-même balisé par une borne de la Fossa Regia, jusqu'au sud de Thaenae, les toponymes Hadd/Hadada jalonnent un tracé relativement cohérent qui obéit assez bien à une logique de frontière.

Au terme de cette recherche sur le tracé de la Fossa Regia, force est de redire que, mis à part le lot de bornes découvertes dans le secteur qui s'étend du Dj. Cheid à Abthugnos, beaucoup d'incertitudes demeurent.

Au nord de ce lot, en direction de Thabraca, trois tracés sont possibles : l'un englobant Vaga dans la Vetus ; le second passant un peu à l'est de cette même ville, plus ou moins au niveau de Ksar Mezouar ; le troisième dessinant une saillie prononcée en direction du nord-est, pour comprendre Chiniava.

Au sud du lot de bornes, deux hypothèses sont également en présence : celle de Ch. Saumagne qui attribue à l'Africa Vetus toutes les plaines de Sbikha, Kairouan, Nasser Allah, Sidi Bou Zid, en suivant la ligne des reliefs, pour tourner en direction de Thaenae en passant par un Henschir Hadada dont l'interprétation est incertaine. La seconde hypothèse est celle de Ch. Tissot qui s'appuie sur les toponymes Hadd/Hadada et sur les traditions locales, pour faire passer la Fossa beaucoup plus près de la côte et limiter la Vetus à une bande étroite dans sa partie sud.

Les variations de frontière

Ces incertitudes peuvent être liées à des rectifications éventuelles du tracé de la frontière. Tel est peut-être le cas dans le secteur de Vaga, ainsi que l'a suggéré G. Di Vita-Evrard : cette ville a pu être possession numide jusqu'à la défaite de Jugurtha, après laquelle Rome aurait annexé cette portion de territoire, pour des raisons économiques et stratégiques, – ce qui expliquerait qu'elle ait été ultérieurement incluse dans le diocèse du légat de Carthage. On peut également imaginer une variante sur le scénario précédent : aux mains de Rome en 146 av. J.-C., Vaga aurait été conquise par les monarques numides (à moins que Rome ne la leur ait cédée, à titre de faveur), puis elle aurait retrouvé son statut primitif (Di Vita-Evrard G., 1985).

De même, des changements analogues pourraient expliquer les difficultés d'interprétation concernant Thaenae. À l'origine, elle aurait été située dans l'Africa Vetus, d'où la localisation du toponyme El Hadd au sud de cette ville. Or, ce serait dans la région de Thaenae, le long du littoral, que se seraient trouvées les terres faisant partie de l'*ager publicus* et concédées par Marius à des Gétules qui avaient embrassé sa cause. Plus tard, ces mêmes Gétules ont été replacés sous l'autorité de Hiempsal par Sulla. Ce mécanisme se serait appliqué également à Thaenae ou Thabena, devenue possession de Juba. D'où la tournure particulière utilisée par l'auteur du *Bellum Africum* :

« *Thabenenses interim, qui sub ditione et potestate Jubae esse consuissent...* »

« Entre temps, les habitants de Thabena qui s'étaient accoutumés à vivre sous la dépendance et l'autorité de Juba... »

Enfin, après la défaite et la mort de Juba, la ville aurait retrouvé sa place dans la Vetus.

Ainsi donc, dans le cas de Vaga et de Thaenae, le recours aux textes historiques a permis d'avancer l'hypothèse de modifications du tracé primitif de la frontière ; mais il n'est pas impossible qu'il y ait eu d'autres cas similaires encore non identifiés, faute de documentation.

Fossa et fossé

Le tracé de la Fossa Regia, tel que nous avons essayé de le restituer, est fondé essentiellement sur une documentation appartenant à l'époque romaine impériale (bornes ; inscriptions concernant le statut de certaines localités). Or, il faut observer que, dans le secteur où ont été découvertes les bornes de Vespasien, la photographie aérienne n'a révélé aucune trace de fossé, du moins sur les documents que nous avons pu étudier. En revanche, en plusieurs points de la Tunisie, nous avons repéré des lambeaux de fossés, qui sont de véritables tranchées de plusieurs mètres de large, et courant sur des centaines de mètres, sinon des kilomètres. Il semble donc bien que nous soyons en présence de deux systèmes distincts, qui courent à quelque distance l'un de l'autre, et qui sont matérialisés de manière différente. Alors, comment interpréter ce dualisme ?

— Faut-il supposer que, lors de la décision prise par Vespasien de réactiver la Fossa Regia, les bornes n'ont pas été placées exactement le long de l'ancienne frontière, mais selon un tracé différent, pour répondre à des nécessités particulières ?

— Au contraire, s'il s'agit de deux frontières distinctes, l'une serait bien la Fossa Regia ; mais alors quelle serait l'autre ? Le fossé proprement dit correspondrait-il aux Fosses Phéniciennes (Phoinikoi Taphoi) ? Aux tronçons de fossés que nous avons déjà signalés, il faut ajouter celui de la région de Graïba, à cinquante kilomètres au sud de Thaenae ; il est porté sur la carte d'État Major et est apparent sur les photographies aériennes ; en outre, il se trouve plus ou moins dans le prolongement d'un Henchir Hadada au bord de l'oued Melah qui va se jeter dans la mer. C'est donc une nouvelle pièce à verser à un dossier déjà épique. En fait, malgré de nombreuses vérifications sur le terrain, nous n'avons pu mener nos recherches que de manière très ponctuelle, en fonction des quelques lots de clichés aériens que nous avons pu obtenir, et nous pensons que seul un balayage systématique du territoire de la province d'Afrique par ce procédé, permettrait peut-être d'apporter des réponses plus précises.

Le problème du rebornage de la Fossa

Il reste à s'interroger sur les raisons de ce rebornage, qui ne sont pas évidentes à première vue. Une première explication est celle de la révision des terres impossibles, commencée pendant la censure de Vespasien en 74 apr. J.-C. (Le Glay M., 1968).

Mais, par delà la simple opération cadastrale, on peut songer à la mise sur pied « d'un découpage géographique valable globalement, à toutes fins administratives » (Di Vita-Evrard G., 1985).

Cependant, il est curieux de constater que les travaux de délimitation semblent n'avoir été effectués que dans une région bien précise, un peu à l'est des pagi de Carthage ; ailleurs, aucune inscription mentionnant la Fossa Regia n'a été découverte jusqu'à présent, ni en direction du nord, ni dans le Sahel. On peut donc se demander pourquoi les arpenteurs de Vespasien se sont cantonnés dans le secteur en question : aurait-il été sujet à litige, tandis que d'autres n'auraient pas posé de problème juridique ? Quelle serait la nature des terres qu'on a ainsi voulu délimi-

ter : la zone des grands domaines impériaux ? La *pertica* de la colonie de Carthage ? Les colons des régions de petite colonisation étaient-ils régis par des dispositions particulières ? Pourquoi n'y a-t-il aucune trace de fossé aux abords des bornes ? Bien que ces dernières mentionnent expressément la Fossa, n'y aurait-il pas eu une entorse à la vérité historique, au nom de la Raison d'État et des intérêts en jeu ?

En fait, il faut bien avouer que nous ne pouvons que poser les problèmes, en attendant de nouvelles découvertes, aussi bien sur le plan épigraphique que sur celui de la photo-interprétation.

Toutes les questions posées jusqu'à présent amènent, en une dernière étape, à réfléchir brièvement sur la notion même de frontière appliquée à la Fossa Regia, et sur les différents aspects relationnels que sous-tend une telle notion. Or « cette limite ne repose sur aucune donnée géographique : elle a figé arbitrairement un moment d'un vaste mouvement qui n'a pu s'achever » (Camps G., 1961, p. 195). Au moment de la destruction de Carthage, outre la question de son tracé, il y aurait toute une recherche à faire, non seulement sur son système de défense, vu du côté numide, aussi bien que de celui de Rome, mais aussi sur l'organisation administrative et économique des zones frontalières de part et d'autre de la limite, et sur la politique de reprise en main des régions fraîchement annexées par Massinissa.

On pourrait également s'interroger sur les populations qui occupaient ces zones frontalières, leurs liens de parenté, leurs contacts par l'intermédiaire des migrations, de la transhumance et des échanges économiques éventuels.

À l'époque impériale, après l'extension de l'Empire de Rome, c'est sous l'angle de l'insertion dans le nouveau contexte que les mêmes questions se posent. De tout cela, il ne subsiste guère que des témoignages le plus souvent indirects : inscriptions bien trop rares et vestiges archéologiques, habitat, parcellaire, modes de sépultures, mobilier recueilli dans les tombes, productions locales et importées.

Ainsi donc, la Fossa Regia n'échappe-t-elle pas au destin des frontières, qui est d'apparaître, varier, disparaître, renaître à l'occasion, selon le flux et reflux de l'histoire, et de marquer parfois la mémoire des hommes sous forme de légendes ou de traditions.

BIBLIOGRAPHIE

- BESCHAOUCH A., "Y avait-il un pagus à Chiniava ?", C.T.H.S. Commission de l'Afrique du Nord séance du 20 mai 1996
- CAGNAT R., Note sur les limites de la Province romaine d'Afrique en 146, *C.R.A.I.* 1894, p. 43 ss.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie, Massinissa ou les débuts de l'histoire, Libyca, série archéologie - épigraphie*, t. VIII, 1^{er} sem. 1960, p. 212-213.
- CONTENCIN A., "Note sur une borne de la Fossa Regia", *B.C.T.H.* 1934/5 p. 390.
- DAVIN P., "La voie romaine de Carthage à Théveste"..., *B.C.T.H.* 1928-1929, p. 679-681. Pour les deux lieux dits : cf. en bas de page notes 10 et 11.
- DESANGES J., "Permanence d'une structure indigène en marge de l'administration romaine : la Numidie traditionnelle", *Ant. Afric.* 15, 1980 p. 82.
- DESANGES J., "Étendue et importance du Byzacium"..., *Cah. Tun.*, 44, 1963, p. 7-22
- DESANGES J., "Massinissa et Carthage entre la deuxième et troisième Guerre Punique : un problème de chronologie ?" *III^e Congrès Int. des Études Phéniciennes et Puniques*, Tunis, 1991, t. I, p. 352-358.
- DI VITA-EVRARD G., "La Fossa Regia et les diocèses d'Afrique Proconsulaire", *Africa Romana III*, 1985 (1986), p. 42.
- FERCHIOU N., Habitats fortifiés pré-impériaux en Tunisie antique, *Ant. Afric.*, t. 26, 1990, p. 46-47.

- FERCHIOU N., "Nouvelles données sur un fossé inconnu en Afrique proconsulaire et sur la Fossa Regia", *If Coll. sur l'hist. et l'archéol. d'Afr. du Nord*, Montpellier 1985, p. 359.
- FERCHIOU N., "Préfets du prétoire et Proconsul sous Constantin : une dédicace d'arc en Afrique", *Échanges* II, 3, 1980 (Tunis), p. 307-312.
- FERCHIOU N., "Une cité Antique de la Dorsale tunisienne aux confins de la Fossa Regia : Aïn Rchine", *Ant. Afric.* 15, 1980, p. 249-251 et 258.
- FERCHIOU N., "Remarques sur la politique impériale de colonisation en Proconsulaire au cours du I^{er} s. apr. J.-C.", *Cah. Tun.* 113-114, 1980, p. 16- 19.
- FOUCHER L., *Hadrumentum*, Tunis, 1964, p. 95.
- GASCOU J., *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Paris, 1972, p. 175.
- GAUCKLER P., "Note sur la vallée inférieure de la Siliana", *B.C.T.H.* 1896, p. 300.
- GSELL S., *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*.
- LASSERE J.-M., *Ubique Populus*, Paris, 1977, carte n° 3, en regard de la p. 334, et notices p. 319 ss.
- LE GLAY M., "Les Flaviens et l'Afrique", *MEFR*, 80, 1968, p. 225.
- LONGERSTAY M., "Les représentations picturales de mausolées dans les haouanet", *Ant. Afric.*, 29, 1993 p. 17-51, et autres références p. 19 n° 2.
- PATCHERE de F.-G., "Excursion archéologique dans la région du Fahs et de Tébour-souk", *B.C.T.H.*, 1911 pp. 402-3, N° 36 à 38.
- PEYRAS J., *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité*, Paris 1991, p. 20, note 25 et p. 215.
- PFLAUM H.-G., "La mise en place des procuratèles financières dans les provinces du Haut Empire romain", *R.H.D.*, XLVI, 1968, p. 369.
- PFLAUM H.-G., "La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques récentes", *Ant. Afric.*, t. IV, 1970, p. 78 ss.
- PICARD G.-Ch. et C., *Vie et mort de Carthage*, Paris, 1970.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, Livre V, 1-46, texte établi par DESANGES J., Paris, 1980, § 25 (p. 57).
- POINSSOT Cl. - SALOMONSON J.-W., "Un monument punique inconnu : le mausolée d'Henchrir Djaouf", *Oudheid kundige Mededelingen* XLIV, 1963, pp. 72-73.
- POINSSOT L., "Note sur la Fossa Regia", *C.R.A.I.* 1907 p. p. 466 ss.
- POINSSOT L., "Une borne inédite de la Fossa Regia", *B.C.T.H.* 1938/40, p. 203-204.
- SAUMAGNE Ch., "Observations sur le tracé de la Fossa Regia", *C. Rend. della reale Acc. dei Lincei*, 1929, 7, p. 458.
- TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, Paris, 1888 p. 14-16.

ADDENDUM

Pour le secteur de la Fossa Regia situé à la latitude du Sahel, voir maintenant la communication de Mcharek A., "Entre Zama Regia et Kairouan, Thusca et Gamounia" (colloque sur les "frontières et limites de l'Afrique du Nord antique", 2-3 mai 1997, à paraître. Cet auteur situe la vallée de l'Oued Merguellil, et donc une partie de la région de Kairouan en pays humide, ce qui rejoint ainsi nos conclusions.

N. FERCHIOU

F40. FOSSATUM

L'usage de ce terme dans l'archéologie africaine de la frontière tient pour une large part au grand retentissement du livre de J. Baradez publié sous le titre de *Fossatum Africae*, mais dont le sous-titre : *Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine* eût été davantage en rapport avec l'am-

pleur du sujet traité dans cet ouvrage qui est resté, au demeurant, fondamental pour notre connaissance de la frontière romaine en Numidie méridionale.

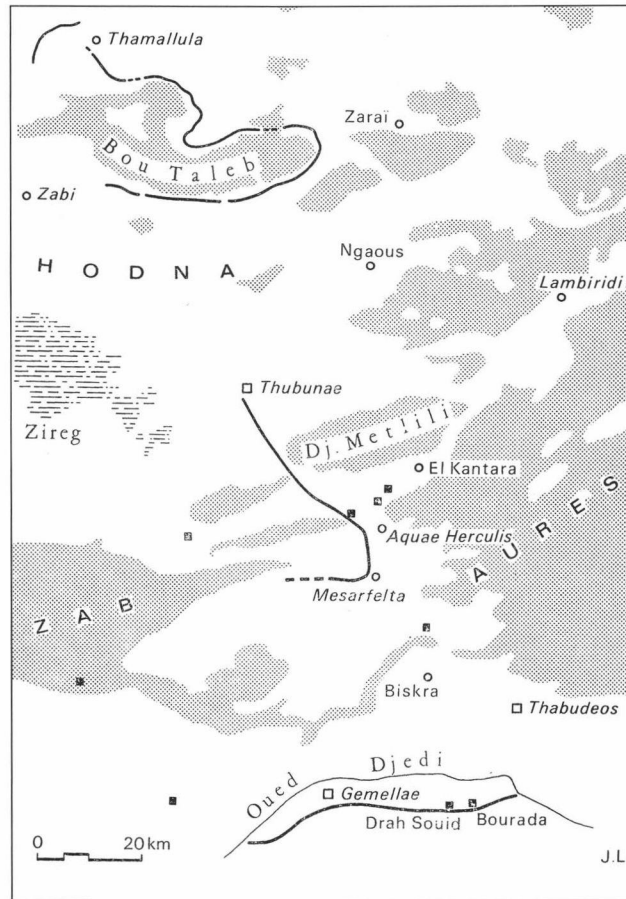
En fait, comme terme technique pour désigner une variété particulière de fortification linéaire celle d'un "fossé-limite" ou "fossé-frontière" connue depuis le début du siècle au Sud de l'Aurès, le mot *fossatum* (participe passé substantivé de *fosso* = percer, creuser), sans être exceptionnel doit être néanmoins considéré comme d'un usage assez rare et tardif dans le vocabulaire militaire romain. Dans le document administratif du Bas-Empire d'où il est repris (*Code Théodosien*, 15, 1), son emploi y est sans doute très postérieur à la réalité à laquelle il est convenu de l'appliquer. Ainsi, sur la frontière de la province romaine de Bretagne, ce sont les termes latins de *vallum* et de *murus*, eux-mêmes bien attestés dans la littérature ou l'épigraphie relative au Mur d'Hadrien, qui sont mentionnés explicitement pour désigner un genre de fortification de nature comparable à celle du *fossatum Africae*. (*R.I.B.*, 1445, 9034; *Histoire Auguste, Vita Hadr* II, 2). Nombre d'historiens, britanniques en l'occurrence, ont d'ailleurs pu penser que les deux ouvrages étaient contemporains et procédaient l'un et l'autre d'une même inspiration stratégique. Attribuée à l'empereur Hadrien lui-même ou à son État-Major.

Il faut toutefois rappeler, pour mémoire, que Stéphane Gsell (1903, p. 227-234) avait le premier identifié sous le nom de "*fossatum*" les vestiges de ce que les habitants de la région considéraient comme les restes, d'un immense canal, d'une "séguia", que la reine légendaire Bent el Khrass aurait construit au Sud de l'Oued Djedi, pour en dériver les eaux. Dans cette région où l'eau est le bien le plus précieux, la légende s'était naturellement emparée de la "séguia" qu'on voyait s'allonger en direction de La Mecque. Dinaux et Verdier, officiers des Affaires Indigènes en avaient fait la première reconnaissance topographique. Suite à ces premières observations, ce fut Gsell qui fit le rapprochement décisif entre ce monument qu'il appela "fossé des frontières romaines" et la mention du *fossatum* dans le document déjà cité, une constitution du Code Théodosien (VII,15,1) dont le texte est le suivant :

Les empereurs Honorius et Théodose à Gaudentius, Vicaire d'Afrique : « Nous avons appris que des terres concédées à des *gentiles* par l'humanité prévoyante des Anciens, dans le dessein d'assurer l'entretien et la protection du *limes* et du *fossatum*, étaient parfois occupés par de simples particuliers. Si ces derniers satisfont leurs désirs cupides en occupant ces terres, qu'ils sachent bien qu'ils ont à consacrer leurs services dévoués à l'entretien du *fossatum* et à la garde du *limes*, comme ceux que l'ancien temps avait préposés à cet office. Si cette condition n'est pas remplie, qu'ils sachent que la plus élémentaire justice sera de transférer ces concessions à des confédérés (*gentiles*), si on peut les trouver, ou tout au moins certainement à des vétérans, afin que, ces précautions ne cessant d'être observées, on ne puisse redouter le moindre danger en aucune partie du *fossatum* et du *limes*. »

« Fait à Ravenne le III^e jour des calendes de mai sous le consulat d'Honorius et de Théodose II (le 29 avril 409). »

A la double lumière de ce texte et de fouilles effectuées dans des forts jalonnant la partie orientale de la "Seguia", avec des sondages sur le fossé lui-même, l'ouvrage avait fait l'objet d'une note approfondie de J. Guey en 1939. C'est une dizaine d'années plus tard qu'un nouvel examen du *fossatum* fût entrepris par J. Baradez, à l'occasion et à la suite de ses travaux de fouilles sur le camp de *Gemellae**. dans le secteur de l'Oued Djedi* Ces investigations conduites avec l'appui de L. Leschi, alors directeur des Antiquités de l'Algérie, étaient très nouvelles pour l'époque, car elles utilisaient conjointement – ou tour à tour – la technique de reconnaissance aérienne par survol direct, celle de la photo-interpré-



Les ouvrages linéaires du *limes* de Numidie (d'après P. Troussel).

tation archéologique à partir des couvertures antérieures existantes, enfin localement, une prospection de contrôle effectuée au sol.

Ainsi furent découvertes et explorées les diverses sections du *fossatum* qui s'échelonnaient, de manière discontinue, sur une vaste étendue de territoires au sud de la frontière de Numidie, entre le bassin du Hodna et les oasis des Ziban. En plus des 60 km de longueur déjà connus de la Seguia bent el Khrass – *fossatum* du *limes Gemellensis* – furent révélés alors les 70 km de l'ouvrage linéaire du *limes Tubunensis* entre la trouée d'El Kantara et Tobna et celui de 140 km enveloppant le massif du Bou Taleb dans les Monts du Hodna (fig. 1).

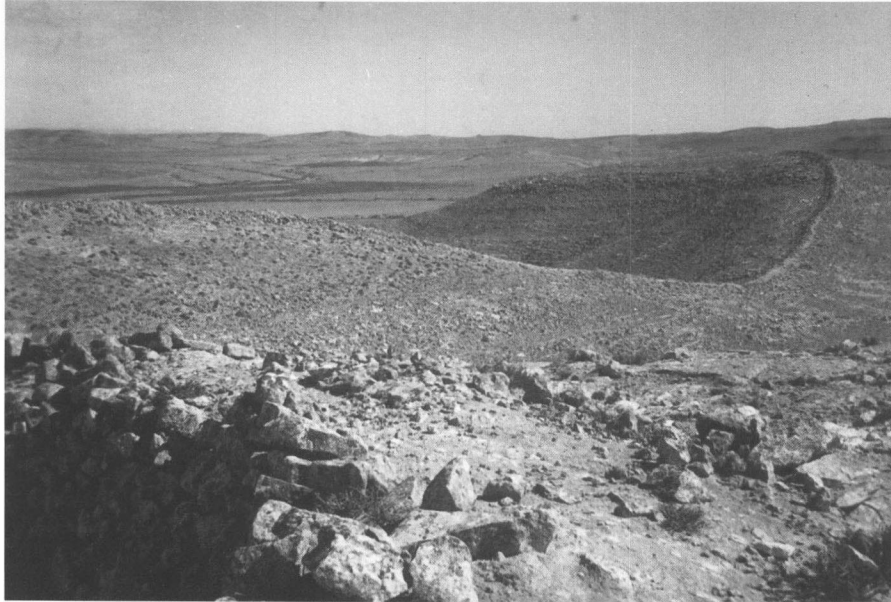
On peut observer dans le Sud tunisien, mais réduit à des éléments beaucoup plus courts dans leur développement, le même type d'ouvrage décrit dans le Sud algérien par Baradez. L'exemple le plus remarquable est la barrière qui sur 17 km de longueur, fermait le couloir naturel le plus important du Sud tunisien, entre le Jebel Tebaga et le Jebel Melab (fig. 2). Ce couloir est un passage important qui conduit du Dahar en direction du seuil de Gabès. Il a révélé son impor-

tance stratégique en 1943, lorsque les forces alliées l'ont utilisé pour contourner les défenses allemandes de la ligne Mareth (Reyniers, 1949). Plusieurs ouvrages plus courts encore, mais d'une facture comparable se trouvent dans les oueds mettant en communication le Dahar* et la Jeffara, dans le Jebel Demmer* en arrière de Tataouine : ce sont les barrières des oueds Zraïa, Skiffa et Chenini. Il en existe aussi au Sud de Remada (oued Mortebea), ainsi que dans le Jebel Garian, au sud-est d'Asabaa (Brogan, 1980).

Dans les divers exemples qui viennent d'être cités – une dizaine au total tout au long de la frontière d'Afrique, de la Numidie à la Tripolitaine – ce type d'ouvrage a été désigné par les spécialistes, faute de mieux, sous les noms conventionnels de “*clausurae*” ou de “*fossatum*”. Ils se présentent en fait sous des faciès différents suivant la nature des terrains traversés : soit celui d'un fossé véritable, de 2 à 3 m de large et dont les déblais ont été rejetés sur le côté intérieur en un talus de 1 à 2 m de haut (*agger* ou *vallum*), l'ensemble du fossé et du *vallum* est ordinairement de profil très émoussé, pouvant atteindre une quinzaine de mètres dans les fonds de vallée. En revanche, sur les versants rocheux, l'ouvrage apparaît sous la forme d'un mur réalisé en moellons plus ou moins liés par de la terre ou du mortier de chaux, d'épaisseur 3 m d'épaisseur à la base et conservé souvent sur une hauteur de plusieurs mètres. Mur et fossé extérieur peuvent également être associés. Comme il apparaît dans le secteur d'El Kantara. Des tours d'observation échelonnées à des intervalles plus ou moins réguliers en fonction de la topographie et accolées ou non à l'ouvrage linéaire lui-même, en complétaient le dispositif de surveillance. Enfin, en certains endroits, sur quelques itinéraires obligés permettant le franchissement de l'ouvrage, existaient des passages en forme de guichets flanqués d'un poste de garde. Ils permettaient de filtrer les déplacements à travers la limite matérialisée par le *fossatum*. Sur la “muraille” du Tebaga existe une bonne illustration de ce moyen de contrôle (Trousset, 1974, p. 65-66, fig. 24).

Dans une certaine mesure, il est possible de faire un rapprochement entre le “*fossatum*” de Numidie et un autre ouvrage linéaire, la *fossa* située au sud de Rabat, à la limite de la cité de Sala et sur les confins de la province de Maurétanie tingitane. Appelé localement *seguia Faraoun*, “le canal de Pharaon” par les paysans marocains conscients de son antiquité, la *fossa* de Sala est tendue sur 7,5 km entre l'Océan et la rive gauche de l'oued Bou Regreg. Elle a d'abord été étudiée par H. Rouland-Mareschal (1924), puis (en 1957 et 1971) par M. Euzennat, à la lumière de sondages précis qui ont permis d'en vérifier les profils en long et en coupe ainsi que d'en établir la datation, (Euzennat, 1989, p. 128-173). La largeur de l'ouvrage est de 4,15 m, sa profondeur de 2,05, soit respectivement 14 et 7 pieds romains. Comme précédemment, un *agger* de terre rapportée double la tranchée du côté nord. Enfin, à 1 m au sud, le fossé était longé par un mur dont ne restait que des traces chaotiques. Les témoins de céramique recueillis au fond du fossé de Sala indiquent la période entre 40 et 80, c'est-à-dire après l'annexion de la Maurétanie par Rome, pour la réalisation de la *fossa* de Sala. Le passage en 75, du légat Sex. Sentiarius Caecilianus qui avait fait réactiver peu auparavant la *fossa regia** entre l'*Africa nova* et l'*Africa vetus*, offre aussi une date tout à fait plausible (Euzennat, 1989, p. 172). Plus tard, en 143-144, sous l'impulsion du préfet Sulpicius Félix, le mur aurait été adjoint au fossé sur sa berme sud. De cette époque également pourraient dater les postes de surveillance couvrant la rive droite du Bou Regreg et le front sud du dispositif.

En ce qui concerne la datation du *fossatum* de la frontière de Numidie, nos informations sont beaucoup moins précises : les spécialistes se sont partagés entre d'une part, les tenants d'une datation haute, remontant la conception de l'ouvrage au règne d'Hadrien (Fentress, 1979, p. 98-102) et d'autre part, ceux d'une datation basse, les propositions pouvant s'échelonner alors entre l'époque de la dis-



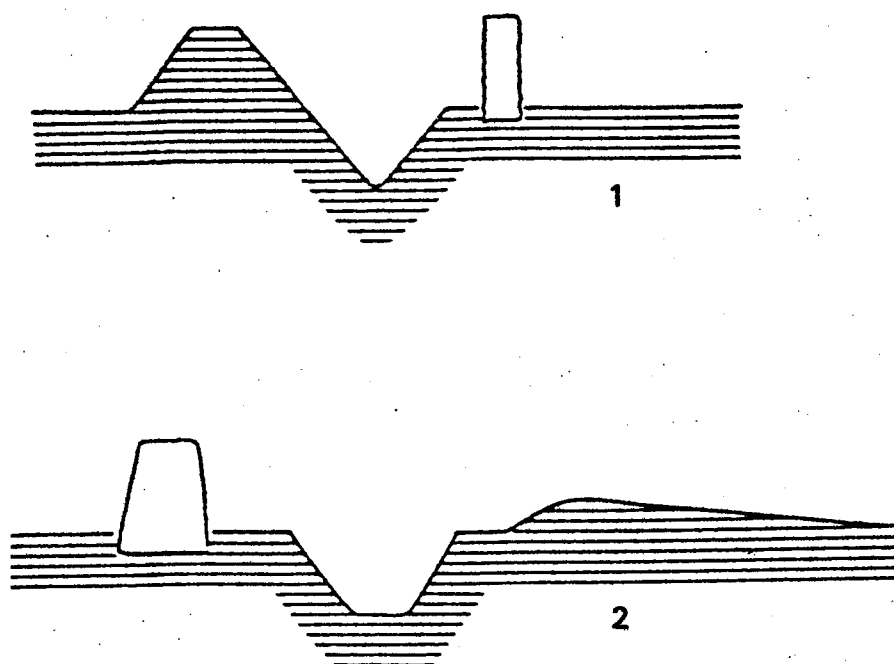
La “muraille” du Tebaga (photo P. Troussel) :
a- mur du Jebel Melab ;
b- fossé près du poste de garde.

solution de la III^e Légion Auguste sous Gordien III, celle de la Tétrarchie, ou celle du règne de Constantin (J. Guey, 1939, p. 226-245), ou même plus tard encore. Les premiers ont fait valoir les similitudes de conception entre cet ouvrage et le mur de Bretagne; les seconds, ont mis en relation l'aménagement du *fossatum*, interprété comme essentiellement défensif, avec la pression grandissante qu'auraient exercée à basse époque de grands nomades sahariens devenus plus mobiles grâce à l'utilisation massive du chameau. C'est ainsi que J. Guey dans son étude sur la Segua bent el Khras n'hésite pas à qualifier cette défense de "limes du chameau". Selon lui, l'*antiquitas* à laquelle se réfère le texte (cf. *supra*) de la constitution de 409, et qui concerne la sagesse de ceux qui avaient confié à des *gentiles* (fédérés) la garde et l'entretien du *fossatum* en contrepartie de concession de terres, se rapporte en réalité à une période relativement proche où s'était faite la mise en défense de la frontière pour faire face à cette menace nouvelle.

Ce problème de chronologie rejoint, en fait, un problème plus large d'interprétation historique qui est celui de la finalité réelle du *fossatum*. S'agit-il vraiment



Le *fossatum* à l'ouest de Mesarfelta (d'après J. Baradez).



En haut, *fossa* de Sala (d'après M. Euzennat),
en bas *fossatum* de l'oued Djedi (d'après Baradez).

d'une protection militaire efficace? On peut en douter surtout si on considère son caractère discontinu dans l'espace et la faiblesse des effectifs disponibles pour en assurer la défense effective dans l'hypothèse d'une attaque en masse venant de l'extérieur. Une forme de consensus s'est établie dans les travaux les plus récents pour réévaluer la fonction du *fossatum* – et autres ouvrages linéaires du *limes* d'Afrique – en les recadrant de façon plus réaliste dans leur environnement géographique et anthropologique, celui d'une zone de prédésert et donc “d'ambivalence écologique”, vouée depuis l'antiquité aux déplacements et aux échanges saisonniers semi-nomades entre *Tell* et *Sahara* (Whittaker, 1994. p. 92-95).

C'est finalement en termes de surveillance des courants de circulation, comme un instrument d'administration militaire et non comme une fortification pour une défense de pied ferme, une “ligne d'arrêt à tenir coûte que coûte” suivant l'expression de Baradez, qu'il convient d'interpréter les éléments du *fossatum*. Placés aux lieux où semi-nomades et transhumants se concentraient avant de s'engager dans les couloirs conduisant vers les aires de cultures et de pâturages du Tell, ces éléments permettaient d'en réguler le flux en le rabattant sur les principaux passages obligés de la région: ceux d'El Kantara ou du Hodna en Numidie, ceux du Tebaga ou de Tataouine en Tripolitaine. Ce contrôle pouvait avoir pour but de faire respecter le calendrier des récoltes, mais aussi d'exercer, éven-

tuellement une taxation douanière sur les marchandises transportées. C'est du moins ce que révèle l'exemple du *portus* de Zarái situé à l'aboutissement de l'une de ces routes et où une inscription célèbre (*CIL* VIII, 18643) donne la liste des marchandises assujetties à la taxe ainsi que les tarifs appliqués.

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., "Le Fossé des Frontières romaines dans l'Afrique du Nord", *Mélanges G. Boissier*, Paris, A. Fontemoing, 1903, p. 227-234.
- ROULAND-MARESCHAL M., "Le limes de Tingitane au Sud de Sala colonia", *Mémoires présentés, à l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres*, t. 13, II^e partie, Paris, 1924, p. 441-468.
- GUEY J., "Note sur le limes romain de Numidie et le Sahara au IV^e siècle", *Mél. de l'École Franç. de Rome*, 56, 1939, p. 178-245.
- BARADEZ J., *Fossatum Africae, Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1949.
- REYNIERS F., "Une leçon d'histoire militaire, le système défensif romain dans le Sud tunisien", *Rev. du Génie militaire*, 51^e année, t. 82, p. 327-332.
- TROUSSET P., *Recherches sur le Limes Tripolitanus du Chott El-Djérid à la frontière tuniso-libyenne*, Paris, C.N.R.S., 1974, p. 62-67; 139-142.
- BROGAN O., "Hadd Hajar a *clausura* in the Tripolitanian Gebel Garian south of Asabaa", *Libyan Studies*, 11, 1980, p. 45-52.
- TROUSSET P., "Note sur un type d'ouvrage linéaire du limes d'Afrique", *Bull. archéol. du C.T.H.S.*, nouv. sér., 17 B, 1984, p. 383-398.
- FENTRESS W.-B., *Numidia and the Roman Army*, Oxford, B.A.R. International Ser. 53, 1979.
- EUZENAT M., *Le Limes de Tingitane*, Paris, C.N.R.S., 1989, p. 128-173.
- NAPOLI J., "Signification des ouvrages linéaires romains", *Latomus*, 98, 1989, p. 823-834.
- WHITTAKER C.-R., *Frontiers of the Roman Empire, A Social and Economic Study*, Baltimore-London, Hopkins University Press, 1994.
- MATTINGLY, D.-J., *Tripolitania*, London, Batsford, 1995, p. 106- 115.

P. TROUSSET

F41. FOUETTE-QUEUE

Uromastix acanthinurus Bell 1825 ; *dob* (arabe), *Agezzeram* (tamâhaq), *ddeb/dḍuba* (ouargli) ; *aherdan* (mozabite)

Le fouette-queue est un lézard de la famille des Agamidés ; d'une longueur moyenne de 25 à 35 cm, il peut atteindre 46 à 48 cm de longueur totale pour un poids de 600 à 700 g. Pourvu d'une large tête triangulaire, d'un corps massif et de membres puissants, ce reptile se caractérise par sa queue large et épineuse dont la chair blanche qui rappelle un peu celle du poisson est très appréciée de toutes les populations du Maghreb et du Sahara : chacun dit que sa chair est un remède polyvalent "renfermant 40 médecines". Les enfants le dénichent dans les interstices des rochers où il se cache, à l'aide d'un bâton muni d'un fer crochu appelé *taskoumt* en pays touareg. L'animal égorgé est ouvert en deux et jeté sur les braises ; le corps après cuisson est découpé en petits morceaux, pilés ensuite avec un peu d'eau dans un mortier de bois : la pâte obtenue, noirâtre, élastique, est consommée immédiatement et avec gourmandise surtout par les femmes, la chair de la queue étant offerte aux invités à titre de curiosité ou aux hommes. Le corps, vidé et desséché de ces animaux est encore vendu sur les mar-

chés de Gardhaïa, de Ouarala, du Touat; l'animal vivant fait l'objet de spéculations auprès des touristes de passage.

Présent depuis la Mauritanie, le Maroc, jusqu'au Nil à l'est, le fouette-queue est répandu dans la plus grande partie du Sahara en terrain rocailleux (Tibesti, Hoggar, Tassili, Adrar des Iforas, Aïr). C'est un des lézards les plus thermorésistants de la planète qui maintient son activité au plus fort de la saison chaude. C. Grenot (1976) a relevé que le fouette-queue tolère des températures corporelles de 44° à 46° centigrades. Sa couleur naturellement noirâtre devient sous l'effet du rayonnement solaire jaune-citron, rouge-orangé et même bleu de prusse, probablement pour limiter l'absorption de la chaleur au niveau du sol. Il supporte également des températures relativement basses l'hiver et s'expose au soleil pour atteindre sa température normale d'activité entre 20° et 21°. C'est un animal sédentaire, solitaire qui possède un terrier individuel; sa nourriture composée de plus de quarante plantes différentes lui permet de constituer des réserves grasses stockées dans la partie dorsale. Il est très difficile de reconnaître le sexe de ces reptiles qui présentent la même morphologie; la saison des amours commence au printemps, la ponte a lieu à l'automne (12 à 14 œufs). Comme le fait remarquer A. Dragesco-Joffé (1993, p. 206) « les termes de fouette-queue et d'*Uromastix*, du grec *oura* = queue et *mastix* = fouet, auraient dû être appliqués à un autre animal doté, lui, d'une queue vraiment effilée et cinglante... le varan gris » (1993, p. 207).

Les prédateurs du fouette-queue sont les renards, les chacals, les fennecs, les vipères à corne et surtout les hommes.



Fouette-queue (*Uromastix Achantinurus*) ; adulte et jeune (photo G. Camps).



Fouette-queue (photo M. Gast).

BIBLIOGRAPHIE

DRAGESCO-JOFFÉ A., *La vie sauvage au Sahara*, Lausanne-Paris, Delachaux et Nestlé, 1993 (p. 206-208)

GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Paris, A.M.G., 1968 (p. 249-250)

GRENOT C., *Ecophysiologie du lézard saharien Uromastix acanthinurus*, Bell, 1925, Paris. E.N.S.

LHOTE H., *La chasse chez les Touaregs*, Paris, Amiot Dumont, 1951 (p. 169-170)

M. GAST

F42. FOUM LE-RJAM

Nécropole du Sud marocain située dans le coude du Drâ, étudiée par D. Jacques Meunié. Elle a la particularité de posséder un type de tumulus encore inconnu ailleurs. De forme conique, au sommet parfois très pointu, ces tumulus recouvrent une chambre funéraire construite en encorbellement; une sorte de gaine horizontale met en communication la partie supérieure de la chambre avec l'extérieur. Cette gaine débouche à mi-hauteur sur le flanc sud-est du tumulus par une petite lucarne. Or, à proximité du tumulus et du même côté que la lucarne est situé un petit monument de plan rectangulaire dont la hauteur n'excède pas 0,75 m. Ce dernier, fait de dalles plantées dans le sol et ne contenant que de la pierraille et du sable, n'est pas une sépulture. Il est certainement en relation cultuelle avec la lucarne et, par elle, avec la tombe que recouvre le tumulus.

La lucarne a des dimensions insuffisantes pour qu'un adulte puisse se glisser à l'intérieur (0,50 m × 0,25 m). Lorsque les inhumations nouvelles étaient opérées dans les tumulus on déplaçait les pierres du sommet et on reconstruisait ensuite la partie supérieure du monument. Ce travail assez long n'empêchait cependant pas des inhumations répétées : l'un des tumulus de Foug le-Rjam contenait six squelettes plus ou moins superposés et détériorés. La lucarne n'avait donc aucune fonction pratique; il s'agit d'un cas d'aménagement cultuel qui semble cependant très localisé.

Non seulement cette disposition ne se retrouve pas ailleurs, même dans les cimetières voisins, mais encore dans cette nécropole même était-elle réservée à quelques tumulus groupés dans un enclos qui les séparait des autres tombes.

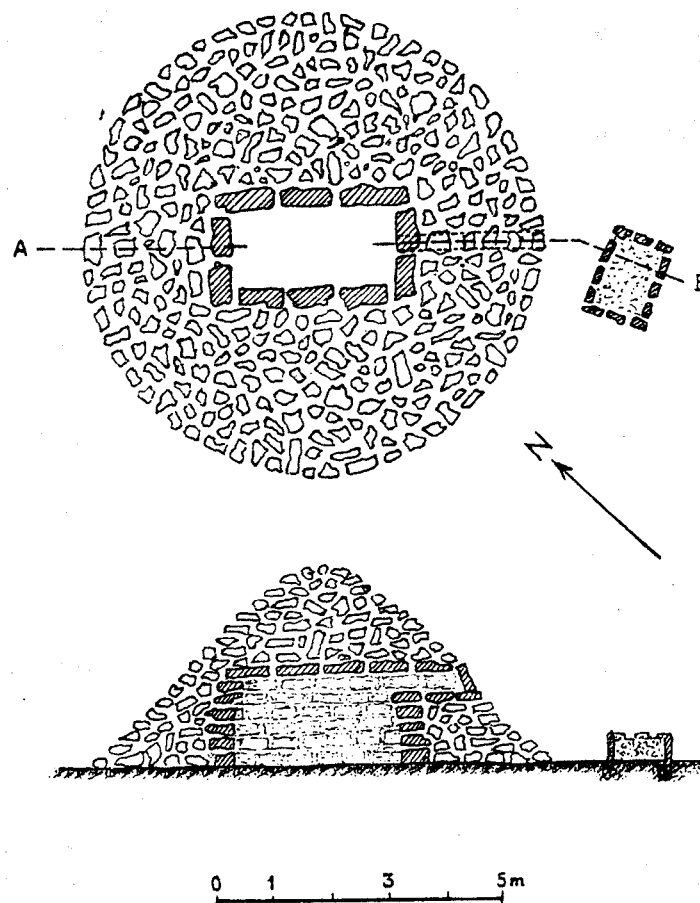
Les petits monuments rectangulaires ont certainement servi d'autels; dans la partie supérieure du remplissage de l'un d'eux « des fragments de très petits

os... ont été recueillis ainsi que des débris noirâtres calcinés comme si cette place avait pu servir de table à sacrifices ». Cet autel est extérieur au tombeau, mais la lucarne permet une libation et donne aux fumées de l'holocauste la possibilité de pénétrer jusqu'à l'intérieur de la chambre funéraire.

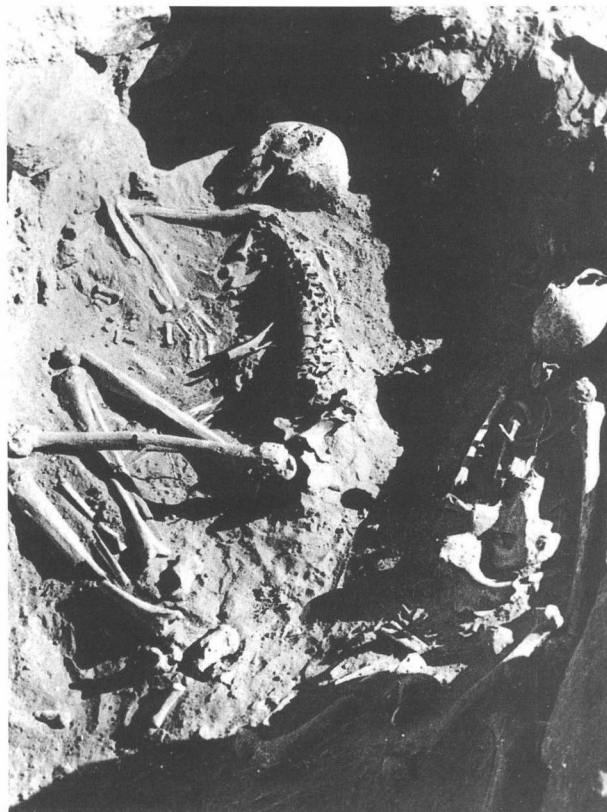
Ce rite paraît très peu africain et nullement berbère ; en revanche, ces lucarnes semblables aux *fenestellæ confissionis* qui, dans l'Église primitive permettaient de toucher les reliques, ont de grandes analogies avec certains dispositifs des tombes de l'Orient sémitique. Or ce n'est pas sans surprise que sont recueillies les traditions juives des Lektaoua suivant lesquelles les gens de Tidri, la plus ancienne des cités juives du Draâ, enterraient leurs morts à Foum le-Rjam.

L'absence totale de mobilier et de tout document ayant une valeur chronologique ne permet ni de confirmer ni de rejeter cette hypothèse.

Il n'en demeure pas moins que ces tumulus à lucarne sont trop strictement localisés pour ne pas être des sépultures d'une minorité ethnique ou religieuse.



Tumulus à lucarne de Foum le-Rjam (Sud-marocain), (d'après D. Jacques-Meunié).



Inhumations successives dans un tumulus de Foug le-Rjam ;
les ossements du premier occupant ont été poussés sur le côté
afin de placer un nouveau corps en décubitus latéral fléchi (photo D. Jacques-Meunié).

BIBLIOGRAPHIE

JACQUES-MEUNIÉ D., voir A326 Autel, E.R., t. VIII, p. 1170-1175, "La nécropole de Foug le-Rjam, tumuli du Maroc présaharien", *Hespéris*, t. XXVIII, 1958, p. 95-142.

CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris A.M.G., p. 186-187.

F43. FOUR

Il importe de distinguer le four domestique destiné à la cuisson du pain et le four de potier. Le premier est très répandu chez les sédentaires du Maghreb, le second a des liens étroits avec la vie citadine. Mais ni l'un ni l'autre n'appartiennent vraiment à la culture domestique berbère.

Le four de potier

L'origine du four de potier n'est guère mystérieuse, ce sont les Phéniciens qui le firent connaître aux Africains sans doute au même moment que le tour, et ce

four resta lié, jusqu'à nos jours à la production d'ateliers citadins comme Nabeul, Djerba, Tunis ou Safi et Fès. Tour et four de potier sont d'ailleurs étroitement associés, alors que la poterie modelée est cuite à air libre.

Les fours de potier maghrébins sont de structure simple : la sole perforée sépare l'alandier ou foyer de la chambre de cuisson dans laquelle sont empilés les vases à cuire. En avant du four proprement dit est disposée la chambre de chauffage par laquelle est introduit le combustible. La voûte du four est perforée par de nombreuses petites cheminées munies de couvercles amovibles qui permettent de régler la cuisson.

Cuisson des poteries modelées

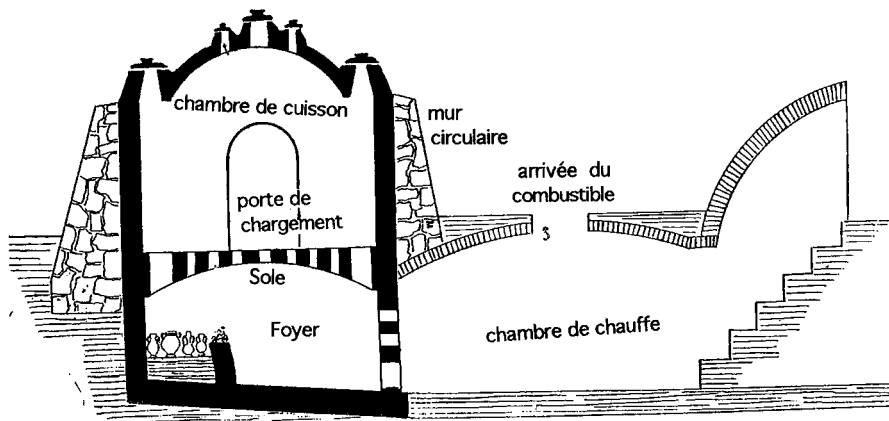
Dans les campagnes, il n'existe pas de construction particulière destinée à la cuisson des poteries modelées ou même pour celles faites sur une tournette, comme dans l'Atlas marocain. L'agencement le plus savant consiste à creuser une fosse dans laquelle les poteries sont, selon les cas, entassées ou soigneusement rangées. Lorsqu'il s'agit d'une production abondante et de qualité comme dans l'Atlas, celle-ci alimente un petit commerce de ces vases, assuré par les hommes qui les vendent sur les marchés.

Dans les pays kabyles, la production reste familiale aussi bien dans le Rif que dans les monts du Nord tunisien. Une seule exception mérite d'être signalée, les célèbres poteries en terre rouge micacée des At Khelili (Grande Kabylie) vendues dans les tribus voisines par les hommes qui en chargent leurs ânes. Même ces produits qui sont surtout des plats, n'exigent pas de construction particulière pour leur cuisson. Ils sont comme ailleurs disposés sur une couche de brindilles et de paille, l'orifice tourné vers le bas (mais ce n'est pas une règle absolue). Puis les vases sont recouverts de branches ou, dans le Sud, de palmes sèches, de raquettes de cactus ou de galettes de bouse* séchée. Il n'est pas rare qu'un seul vase soit cuit à la fois.

Un autre mode de cuisson a été signalé en plusieurs lieux aussi bien chez les Kroumirs (Tunisie) que dans le petit massif du Chenoua*entre Cherchel et Tipasa. Les poteries sont placées dans le four à pain brûlant pendant quelques minutes, lorsqu'on les retire elles sont à peine dégourdies ; mais comme ces produits sont destinés surtout aux touristes, cette cuisson est jugée suffisante. Il s'agit d'un cas particulier, mais très répandu, de production détournée de sa finalité initiale, remarquable par l'esprit inventif qui se manifeste aussi dans la morphologie nouvelle d'objets céramiques qui ont perdu toute fonction utilitaire. La rapidité de la "cuisson" permet une économie substantielle du combustible : au Chenoua, même la cuisson à air libre n'est qu'un simple dégourdissage d'une durée qui ne dépasse pas huit minutes. Ce n'est pas le cas à Sid Naija où fonctionne un curieux "four-cheminée", de forme cylindrique, manifestement dérivé du four à pain mais de dimensions très supérieures puisque cinquante braseros peuvent y cuire en même temps. Ces poteries sont disposées sur des barres de fer entrecroisées, qui jouent le rôle d'une sole. La cuisson dure deux à trois heures.

Le four à pain

Le four à pain est appelé *tabouna* en Tunisie et Algérie orientale. Ce nom est même devenu un terme archéologique utilisé couramment par les fouilleurs. Au Maroc et en Kabylie, le four domestique a conservé un nom d'origine latine : *afurnu* (de *furnus*). Mais nous savons grâce à l'archéologie punique, que de tels fours existaient en Orient avant l'ère romaine ; ils sont connus dans tout le monde



Four de potier traditionnel à Nabeul (d'après A. Louis et P. Lisse).

sémitique sous le nom de *tannur*. Ce nom est resté en usage au Fezzan d'où il est passé dans le monde touareg (Ajjer, Aïr) sous la forme berbérisée : *atanour*.

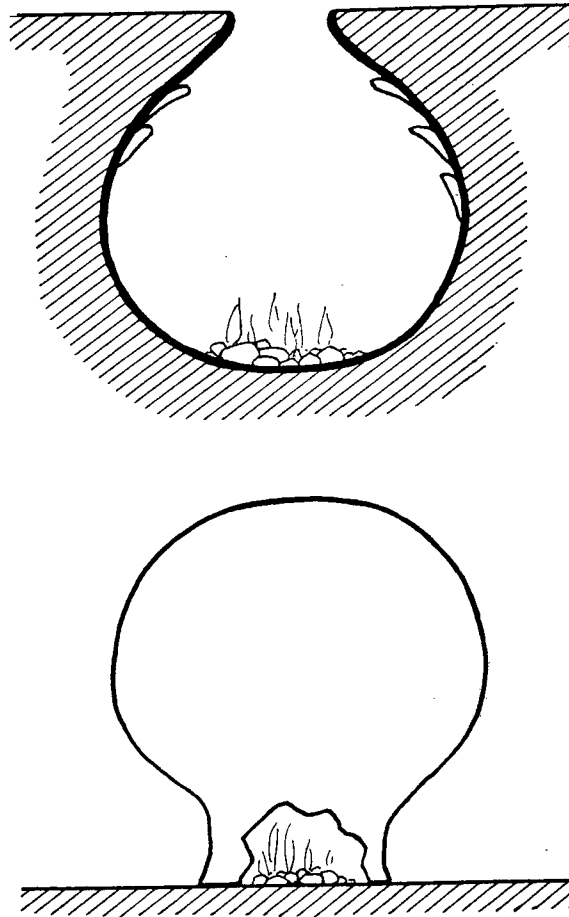
La "*tabuna*", comme l'*afurnu* des Berbères du Nord, est de morphologie très simple ; ce four consiste en un cylindre sans fond, d'un diamètre pouvant atteindre 75 cm, comme celui qui fut découvert dans l'habitation 2 de la rue des Artisans à Kerkouane ; la hauteur conservée est de 50 cm. Les ruines de Carthage ont livré plusieurs fois des restes de ces fours domestiques. Le cas le plus intéressant est le groupe votif déposé dans une tombe de Bordj Djedid. Le four est un modèle réduit auprès duquel se trouvent deux personnages : une femme colle la pâte de la galette ou du pain contre la paroi intérieure du four ; elle est accompagnée de son enfant qui la regarde faire.

L'autre forme de four à pain est une petite construction conique, tronquée dans le haut de façon à régler le tirage par accumulation de tessons ; une autre ouverture à la base sert à alimenter le feu. Lorsque les tessons disposés sur l'ouverture supérieure sont chauds, la ménagère les retire et colle à l'intérieur du four pains et galettes ; elle rebouche l'ouverture durant la fin la cuisson.

Au Sahara central, le four est peu répandu, la cuisson de la galette se faisant le plus souvent dans le sable préalablement chauffé. Il existe cependant deux formes originales de four. La première (*atanoûr*) est une construction circulaire, enterrée jusqu'à l'orifice. Sa profondeur est d'environ 50 cm pour un diamètre de 60 cm. Les galettes sont cuites de la façon décrite *supra* après chauffage du four. L'autre type de four en pays touareg et sud-saharien est appelé *el bagoul* en arabe et *temeket* en tamahaq. C'est une grande poterie à fond hémisphérique que l'on retourne sur le sol en entretenant un feu à l'intérieur jusqu'à ce que la paroi et le fond deviennent brûlants. On dépose alors sur ce dôme, l'une après l'autre, les crêpes enduites de beurre.

BIBLIOGRAPHIE

- BAKLOUTI N., "Un four-cheminée pour une poterie modelée", *Cahier des Arts et traditions populaires*, 7, 1980, p. 117.
- BALFET H., "La poterie des Aït Smaïl du Djurdjura", *Rev. afric.*, t. XLIX, 1955, p. 289-340.
- BALFET H., *Les poteries modelées d'Algérie dans les collections du Musée du Bardo*, Alger, CRAPE, 1957.
- BERTHOLON L. et CHANTRE E., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*, Lyon, Rey, 1913.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1961.
- CAMPS G., *Corpus des poteries modelées retirées des monuments funéraires protohistoriques d'Afrique du Nord*, Paris, A.M.G., 1964.



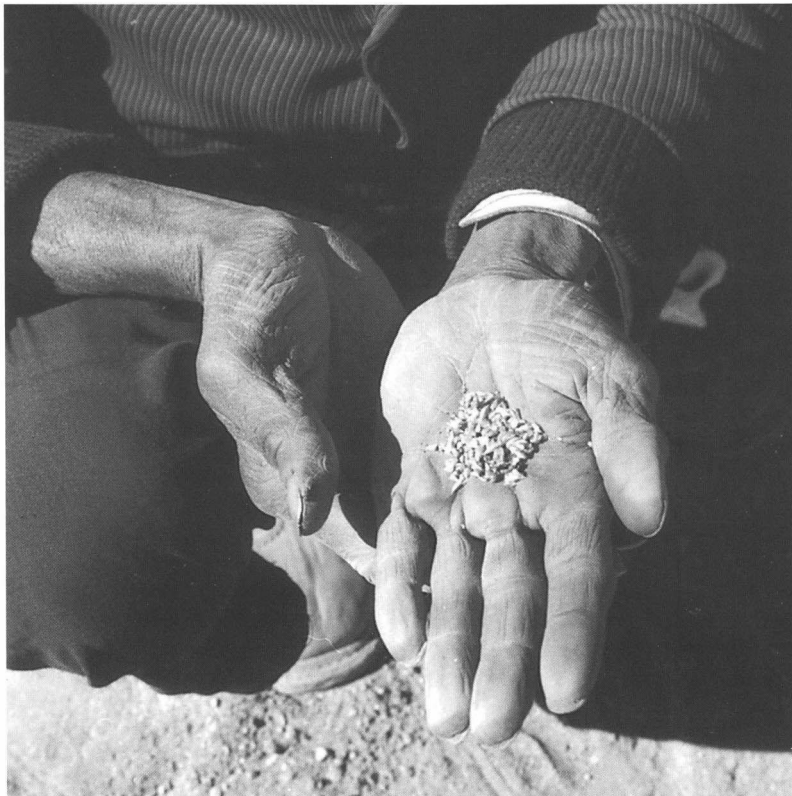
Fours domestiques du Sahara central ; en haut *atanoûr* en usage en pays ajjer ;
en bas *bagoul* pour cuire les crêpes (d'après M. Gast).

- CINTAS P., *Céramique punique*, Publ. de l'Institut. des Hautes Études, Tunis, 1950.
FAYOLLE V., *La poterie modelée du Maghreb oriental*, Paris, CNRS, 1992.
GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Mém. du CRAPE, VIII, 1968.
GOBERT E., "Les poteries du paysan tunisien", *Rev. tunis.*, 1940, p. 119-193.
LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.

G. CAMPS

F44. FOURMILIÈRE

Il existe au Sahara des fourmis granivores appelées *téhaṭṭouft* en tamâhaq, *el grilla* en arabe, et qui ont des magasins à grains. « Ce sont les fourmis granivores banales dans les régions sèches de l'ancien monde. Surtout méditerranéennes, elles ne dépassent pas l'Himalaya vers l'Orient mais atteignent au nord la Vendée, au sud le cap de Bonne Espérance... elles ont sous la tête, une forte "barbe", de longs poils jaunâtres incurvés... cette barbe sert toujours à maintenir des graines lisses (légumineuses) entre elles et les mandibules, et non à transporter du sable » (F. Bernard 1953).



Graines récoltées dans une fourmilière
(photo M. Gast).



Cônes de sable à cratère signalant les fourmilières de *Messor aegyptiaca* (fourmi moissonneuse), (photo M. Gast).

Ces fourmis, de l'espèce *Messor aegyptiaca*, creusent des galeries dans les terrains sableux, sur les terrasses en bordure des oueds ou dans le lit dans les grandes vallées sèches, à une profondeur qui varie de 25 à 40 cm de la surface du sol. Rayonnant autour d'une allée centrale, des sections plus courtes aboutissent à de petites réserves sphériques où sont amassées les graines.

En période de disette, les Sahariens (nomades ou sédentaires) savent reconnaître ces fourmilières et évaluer par avance leur potentielle richesse à l'examen de la végétation environnante. La meilleure saison pour procéder aux récoltes de ces graines est celle correspondant à l'appauvrissement des réserves humaines qui va d'octobre à janvier car les fourmis ont amassé leurs graines durant le printemps, l'été et l'automne pour affronter la saison froide et sèche de l'hiver.

Les quantités de graines dans une seule fourmilière (toutes espèces confondues) peuvent varier de quelques centaines de grammes jusqu'à 5 kg dans les

régions de Tin Zaouâtène et l'Adrar des Iforas. Les graines recueillies sont d'abord vannées une première fois pour évacuer le sable et les impuretés, puis une seconde fois pour séparer les espèces. Chaque variété est mondée séparément au mortier de bois. Ces graines débarrassées de leurs enveloppes peuvent être mélangées à la cuisson, mais elles sont si menues qu'elles ne nécessitent pas de broyage et sont bouillies telles quelles.

Voici les principales espèces de graines trouvées dans les fourmilières au Sahara central : afezou (*Panicum turgidum*), oulloul (*Aristida pungens*), taouit (*Chenopodium vulvaria*), chéiefief (*Aizoon canariense*), tagouk (*Artemisia campestris*), tagerouft (*Tribulus terrester*), ahrağ (*Aristida adscensionis*), azren (*Monsonia heliotropioides*, *M. nivea*), puis des graines propres à l'Adrar et l'Air : tajit (*Eragrostis* à petites plumes), asral (non identifiée), aboukaziz (*Sorghum* non identifié), abetrir (plante de l'Adrar).

La légende raconte que Tin-Hinane, la fameuse reine berbère venue du Tafilalet pour s'installer en Ahaggar au V^e siècle de notre ère, ne dut sa survie qu'aux récoltes de ces graines exploitées par sa servante Takama.

Charles Diego (général Brosset) évoque ainsi une scène qu'il a vécue en Mauritanie : « Une captive, seule dans l'espace inhumain, soigneusement, vide une fourmilière. Elle est indifférente à l'étendue, au silence ; elle a trouvé cette abondance, avec une joie cupide et silencieuse elle remplit un vieux sac en cuir des graines amoureusement amassées par les travailleuses bestioles. Son pagne déchiré est plein de fourmis inquiètes et furieuses ; elles s'acharnent à attaquer le vieux cuir de l'esclave qui ne songe qu'au repas qu'elle va faire. Sa charge est prête, la fourmilière labourée est en ruine... la vieille a fait une bonne récolte ; elle est fière ; elle va, courbée vers la tente de sa maîtresse, et les autres femmes qui, les jambes croisées auprès de leurs bagages, se baissent pour l'apercevoir sous le bord de leur tente, l'envient. »

BIBLIOGRAPHIE

- BERNARD F., "Recherches zoologiques et médicales, mission scientifique au Tassili des Ajjer (1949)", *Institut de Recherches Sahariennes (I.R.S.)*, Alger 1953, p. 123-249.
 idem - "Notes écologiques sur diverses fourmis sahariennes", *Travaux de l'I.R.S.*, Alger 1960, XIX, p. 5143.
 DIEGO Ch. (Général Brosset), *Un homme sans l'Occident*, Paris, Édit. de Minuit, 1946, p. 213-215.
 GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Paris, A.M.G. 1968. p. 217-218.

M. GAST

F45. FOYER

Le foyer est constitué d'une manière identique, dans l'ensemble du Maghreb et du Sahara, que ce soit en pays arabophone ou berbère. Il consiste en trois pierres assez volumineuses désignées par le terme pan-berbère *inian/inien/innayer*, qui devient *inkan* en chleuh, *indjan* chez les Matmata du Sud tunisien. Ces pierres sont disposées en triangle autour d'une dépression circulaire creusée dans le sol de la maison. Le feu de bois ou de bouse séchée est entretenu dans ce foyer. Les pierres servent de support à la marmite ou autre ustensile de cuisson.

Nombreux sont les noms qui, mis à part les pierres supports, désignent l'ensemble du foyer. E. Laoust en cite deux qui connaissent une grande extension et désignent en même temps le foyer et la famille : le premier est *takat/takatin* en tašelyīt ; en Kabylie, la pièce commune où se trouve le foyer est désignée par le même mot (*takaat*) ; le second est *alemssi/timessi* en tamaziɣt de l'Atlas marocain, dans le Rif, chez les Beni Snassen* mais aussi à Ouargla et jusque dans le Djebel Nefoussa. Un autre nom dérivé du latin *focus* : *tafkunt/tifukan* est en pratique dans les parlers berbères du nord-est marocain et d'Oranie : Beni Snassen et Beni Snous*. Chez les Rifains restés berbérophones le foyer est appelé *tigargart*, terme utilisé dans le même sens chez les Berbères d'Algérie centrale (Chenoua*, Beni Menacer*) tandis que chez les Kabyles d'Aït Hichem ce même mot (*tigergert*) désigne la pièce commune où se trouve le foyer et où vit la famille ; cette partie de la maison est appelée habituellement *takaat* (cf. *supra*).

Chez les sédentaires de l'Ahaggar, le foyer a le même aspect que dans le Nord : une cavité creusée dans le sol est circonscrite par trois pierres qui servent de support à la marmite ou à une pierre plate qui joue le rôle de plaque de cuisson. Ce foyer est nommé *isefrag* qui est le pluriel de *asefreg*. Comme dans les parlers du Nord, le trépied métallique est appelé du même nom que les pierres qu'il remplace. Dans les campements nomades, traditionnellement, les limites du foyer sont constituées par des dalles plates plantées dans le sable et formant un carré. Ce foyer occupe une position centrale devant la tente et en direction du Sud. Mais pour cuire la *tagela* (galette), il suffit de faire un feu dans du sable. On retire ensuite les cendres et on coule la pâte dans le sable brûlant.

En Grande Kabylie, il n'est utilisé qu'un seul mot pour désigner le foyer : *Ikanun* (à ne pas confondre avec le *Qanun* * : loi, règlement, du grec κανον). *Kanun* sert aussi à désigner le brasero de terre cuite, muni de trois cornes qui soutiennent la marmite. Ce brasero a l'avantage, sur le foyer à pierres, d'être mobile et de permettre de cuisiner dans la cour ou dans un autre endroit de la pièce commune. Le *kanun* est le seul moyen de chauffage, même dans les maisons modernes dans lesquelles il n'est guère concurrencé par le chauffage au gaz ou à l'électricité. Le foyer traditionnel, en Grande Kabylie est comme ailleurs constitué d'une cavité et des supports en pierre. Il est creusé dans le sol de la *taqaat*, près du mur qui fait face à l'*addayne* (étable située en contrebas et séparée de la pièce par la *tadekkwant* sur laquelle sont construits les akoufis*/*ikufen*).

Les dimensions, comme la construction du foyer, sont partout sensiblement identiques : la cavité a une profondeur de 15 cm et un diamètre d'un empan (20 cm environ). Les trois pierres peuvent être remplacées par des supports en terre cuite munis d'une anse qui leur donne l'aspect d'un récipient. Un autre substitut très répandu est le trépied métallique.

Comme le seuil de la maison, le foyer est, selon G. Laoust-Chantréaux, l'objet d'un culte à peine voilé. Les pierres, habitées par les génies de la demeure (*djenun*, *iessassen*) renferment un pouvoir qu'une maîtresse de maison avisée ne saurait négliger. Il importe, en premier lieu, de ne pas vexer les génies : il est interdit de jeter dans le foyer aucun objet sale ou d'y cracher, il est interdit aussi d'extraire un brandon ou des braises pour les donner à une voisine en certaines circonstances (premier labour, mariage, circoncision, naissance d'un enfant ou d'un veau). Comme les pierres sont habitées par les génies*, c'est sur elles que seront déposés les restes de repas destinés à ces "gardiens" (*iessassen*). Le premier jour du printemps, les femmes déposent sur les pierres des lambeaux de la pâte préparée pour les beignets traditionnels.

Dans de nombreuses tribus signalées par E. Destaing, E. Laoust et J. Servier lors de l'Ennayer**, on procède au remplacement des pierres du foyer. Chez les

Beni Snous, ce sont les enfants qui se chargent de ramener à la maison les trois nouvelles pierres et de la terre fortement rubéfiée. Les femmes détruisent ce jour-là, à coups de pioche, l'ancien foyer et placent les nouvelles pierres qu'elles enrobent d'argile rouge. E. Laoust mentionne un renouvellement analogues des pierres de foyer à l'*Ašura**.

BIBLIOGRAPHIE

- BASAGANA R. et SAYAD R., *Habitation traditionnelle et structures familiales en Kabylie*, Mém. du CRAPE, XXIII, 1974.
- DESTAING E., "L'Ennayer chez les Beni Snous", *Rev. Africaine*, t. 49, 1905, p. 56-70.
- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Imprimerie nationale, Paris, 1951 t. I, p. 344.
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Mém. du CRAPE, VIII, 1968.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris Chalamel, 1920.
- SERVIER J., *Traditions et civilisation berbères, les portes de l'année*, Édit. du Rocher Monaco, 1985.

C. AGABI

F46. FRAICHICH (Frechich)

Les Fraichich constituent l'une des grandes tribus semi-nomades, cavalières et guerrière, de la Haute Steppe occidentale de la Tunisie et des petits massifs qui forment l'extrémité sud-occidentale de la Dorsale* tunisienne : Monts de Tébessa, Djebel Chambi (sommets à 1 544 m, point culminant de la Tunisie) et plus au nord, les monts des Ouled Aoun et des Ouled Ayar. Bien qu'arabophones, les Fraichich étaient qualifiés, au début du siècle, de "tribus de sang mêlé", c'est-à-dire arabo-berbères. Ils comptaient trois fractions principales : les Ouled Ouezzes (ou Ouzzel), les Ouled Nadji et les Ouled Ali. Suivant une tradition orale, chacune de ces trois fractions avait reçu des Arabes vainqueurs, au temps de la Conquête musulmane, un chef arabe qui lui donna son nom ; mais (voir *infra*) l'existence de ces trois fractions ne semble pas remonter au-delà du XVIII^e siècle.

Une étymologie totalement fantaisiste de leur nom voudrait que les Fraichich descendent d'un "romain" nommé Chich. Les Arabes qui le poursuivaient interrogeaient à son sujet les Berbères qui auraient répondu : "Ferr" (il s'est enfui) d'où le nom qui fut donné à ses contribuables. Chich aurait été mis à mort à Feriana*. Cette tradition a l'intérêt de montrer que, contrairement à d'anciennes tribus berbères qui revendiquent une origine orientale (Arabie, Yémen) ou occidentale (Saguiat el-Amra, Tafilalet), les Fraichich se considèrent comme autochtones et croient avoir peuplé le pays depuis les origines. D'après Ch. Monchicourt, une bonne partie des Fraichich, ceux qui se rattachent à Abaoub, c'est-à-dire les Ouled Moussa, les Ouled Baassa et les Ouled Ouezzes, revendiquent une origine romaine.

Or il se trouve que le nom des Fraichich/Frechich présente une analogie certaine avec celui des Frexes* cités plusieurs fois dans la *Johannide* de Corippus. Ces Maures occupaient, au VI^e siècle, la Byzacène occidentale et il semble bien que leur chef, Antalas, plutôt que de régner sur le prétendu "royaume de la Dorsale" évoqué par C. Courtois, étendait son autorité sur la vaste steppe coupée de petite massifs propices aux embuscades et qui est restée le domaine des Fraichich.

On peut, certes, rejeter cette identification qui suppose une extraordinaire stabilité des tribus pendant quelque treize siècles ; mais on connaît un autre cas aussi remarquable, celui des Kétama qui, au XI^e siècle, occupaient en Petite Kabylie le même territoire que leurs ancêtres les Ucutamani, ou Koidamousii, ou Cedamusensis, depuis le III^e siècle et sans doute auparavant.

Les Fraichich pratiquent un nomadisme pastoral associé à une petite céréali-culture sur l'ensemble de leur vaste territoire qui inclut Thala au nord, Sbeïtla à l'est, Feriana au sud (bien que les habitants de cette bourgade soient des Drid) ; à l'ouest ce territoire est borné par la frontière algéro-tunisienne mais, antérieurement à l'intervention française, les Fraichich, en lutte fréquente avec les Néméncha, contrôlaient épisodiquement la région de Tébessa. Le Djebel Chambi et Kasserin occupent le centre du pays fraichich. Les Fraichich vivent de leur troupeau constitué de moutons à grosse queue (moutons barbarins) et de caprins qui paissent dans la steppe pendant la saison froide et dans les montagnes de la Dorsale et du Tell en été. Cet élevage était assez important pour que, chaque année, les Fraichich eussent à verser à la mehalla du Bey 3 000 têtes de moutons. La cueillette de l'alfa est l'autre ressource principale de la région avant un net développement de l'arboriculture (oliviers et amandiers) et de la céréali-culture encouragées par une politique de sédentarisation et d'urbanisation étendue à toute la steppe.

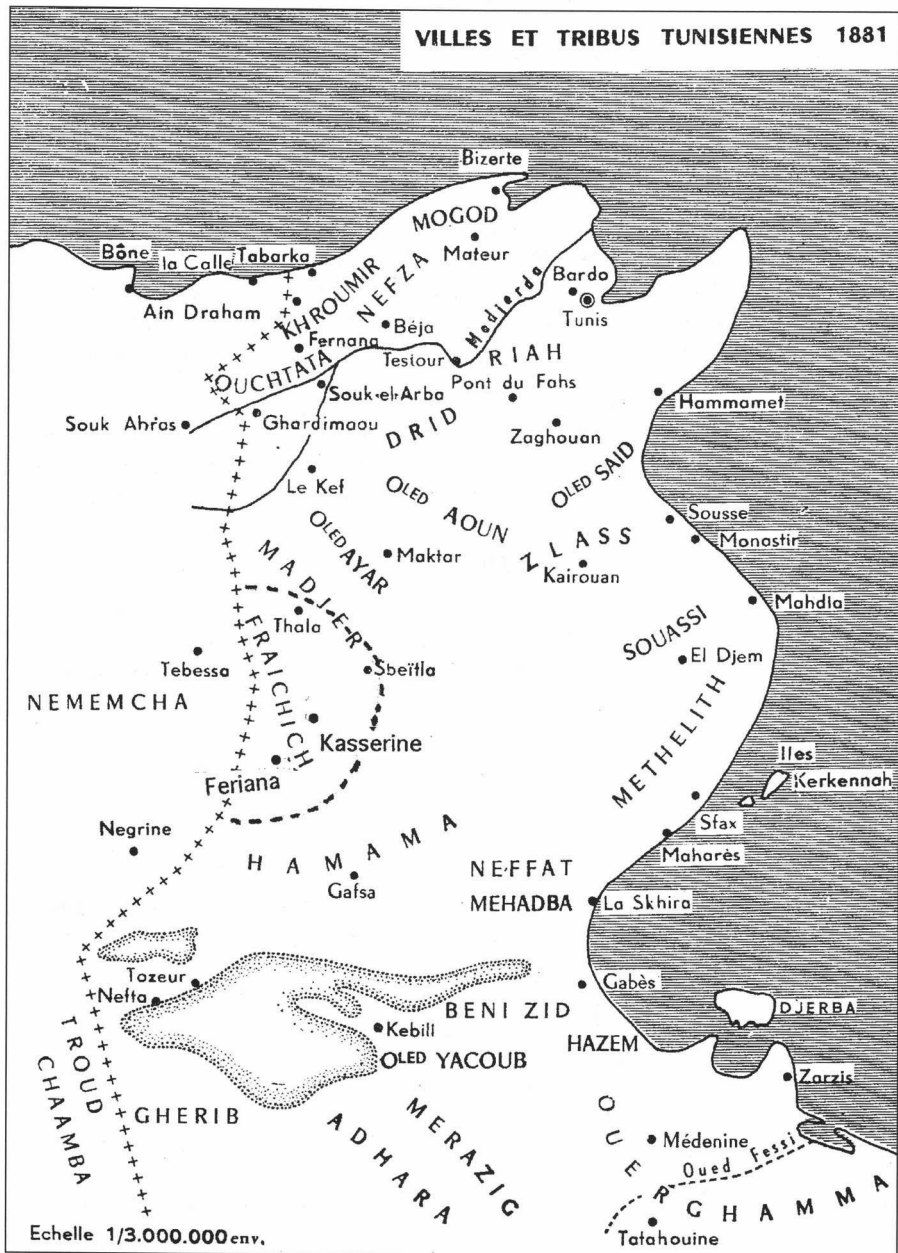
Réputés pour leur savoir-faire, les forgerons Fraichich parcouraient l'ensemble de la Régence, offrant leurs services aussi bien aux citadins qu'aux fellah des campagnes.

De tous temps, les Fraichich ont eu des relations conflictuelles avec leurs voisins du sud, les puissants Hamama, et de l'ouest, les Néméncha, tandis qu'ils maintenaient une alliance durable avec les Madjer au nord et les Beni Zid au sud. Il est vrai que ces tribus appartenaient, comme eux, au *çoff** Cheddad (= Bachia) alors que les Hamama et leurs alliés se rattachaient au *çoff* Youssef (Husseini).

Il n'est guère possible d'écrire l'histoire de cette tribu dont on vante les qualités guerrières et la valeur de sa cavalerie. Au XVIII^e siècle Fraichich et Madjer sont réunis sous la même autorité d'un caïd qui réside à Sbeïtla. Plusieurs conflits éclatent entre Fraichich, Madjer et Beni Zid d'une part et les Hamama alliés aux Zlass et aux Ouerghamma d'autre part. Après le traité algéro-tunisien de 1821, Fraichich et Madjer sont séparés et fractionnés en plusieurs "bradas" : chez les Fraichich il y eut les Ouled Ali au nord, les Ouled Nadji au centre, les Ouled Ouezzez au sud ; nous avons vu que les Fraichich n'hésitaient pas à faire remonter l'origine de ces fractions à la Conquête arabe du VII^e siècle.

En 1853, les Fraichich en guerre contre les Néméncha attaquent Tébessa. Lors de l'insurrection de 1864, provoquée par les excès fiscaux et le modernisme anticoutumier du gouvernement beylical, alors aux mains des Mamelouks, les Fraichich et les Madjer conduits par Ali Ben Ghadaoun, prennent la tête du mouvement. Ils passent pour servir les intérêts français alors que les Hamama et leurs alliés du clan Youssef sont considérés comme les instruments d'un pouvoir soutenu par l'Angleterre dans le cadre de la Question d'Orient. Les Fraichich et les Madjer multiplient leurs raids en territoire soumis et menacent Gabès. Leur pression est suffisante pour obliger le général Sélim à rembourser les contributions perçues sur les citadins de cette ville et à abandonner son camp. Mais les Hamama réussissent à surprendre les rebelles Fraichich et Madjer qui perdent dans l'engagement 150 hommes et de nombreuses montures.

Le rôle des Fraichich dans la lutte contre l'établissement du protectorat français fut d'une importance limitée. En juillet 1881, ils se regroupent autour de Sbeïtla, en août ils arrivent à pénétrer en Algérie et quelques contingents gagnent la vallée de l'oued Mellègue. Puis sous le commandement d'El Hadj Harrat, leur



Localisation des Fraichich par rapport aux autres tribus de Tunisie centrale et méridionale (carte d'A. Martel).

ancien caïd destitué par le Bey, ils participent à la prise de Kairouan. Mais dans les mois qui suivent, les colonnes françaises rétablissent "l'ordre beylical" et l'une après l'autre les tribus font leur soumission. La colonne de Forgemol partie de Tébessa parcourt le sud-ouest tunisien selon un itinéraire compliqué : Tébessa - Thala-Kairouan-Gafsa-Kasserin-Tébessa. Cette colonne se heurte en premier lieu aux Fraichich d'El Hadj Harrat renforcés, une fois n'est pas coutume, par des contingents hamama de Ahmed ben Youssef. Ils sont défaits le 25 octobre 1881. El Hadj Harrat et ses partisans se réfugient dans le Djebel des Ouled Ayar (région de Maktar) puis, à la suite de nouveaux échecs, ils gagnent le Sud et se réfugient en Tripolitaine. Les Fraichich émigrés en ce pays furent les derniers du clan Cheddad à revenir en Tunisie, encore ce fut-il par mer et le voyage payé par les ministères français de la Guerre et des Affaires étrangères. Les émigrés de retour craignaient d'être pillés en traversant le territoire des Ouerghamma.

Curieusement, les tribus du clan Cheddad qui, sur leur territoire, résistèrent plus vigoureusement que celles du clan Youssef, furent cependant les premières à fournir des goudiers aux colonnes françaises. Dès l'été 1881, des levées de goudiers ont lieu chez les Fraichich et les Beni Zid pour servir d'éclaireurs aux colonnes Logerot, Jamais, La Roque et Philebert, alors que leur adversaires traditionnels, Hamama, Neffat, Jlass, se déplaçaient en masse vers le sud, chez leurs alliés de çoff, les Ouerghamma, puis gagnaient la Tripolitaine ottomane sans avoir véritablement combattu mais dans l'espoir, rapidement déçu, de revenir à la tête des troupes du Sultan.

BIBLIOGRAPHIE

- FERAUD Ch., "Notes sur Tébessa", *Revue africaine*, 1874, p. 450-473.
 (ANONYME), *Nomenclature et répartition des tribus de Tunisie*, Chalons-sur-Saône, 1900.
 (ANONYME), "Notes sur les tribus de la Régence", *Rev. de Tunisie*, 1902, p. 1-23, 185-194, 277-282.
 MONCHICOURT Ch., "La steppe tunisienne chez les Fraichich et les Majeur", *Bull. de la Direct. de l'Agriculture de Tunis*, 1906.
 MONTCHICOURT Ch., *La région du Haut-Tell en Tunisie*, Paris, 1913.
 GRANDCHAMP P., *Documents relatifs à la révolution de 1864 en Tunisie*, Tunis, 1935.
 DESPOIS J., *La Tunisie et ses régions*, Paris, A. Colin, 1961.
 MARTEL A., *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Paris, P.U.F., 1965.
 MARTEL A., "Le makhzen du Sud tunisien (1881-1910)", *Cahiers de Tunisie*, 1966, p. 89-150.
 MARTEL A., *A l'arrière plan des relations franco-maghrébines, 1830-1881. Luis Arnold et Joseph Alegro consuls du Bey de Tunis à Bône*, Paris, P.U.F., 1967.
 BICE Sl., *L'insurrection de 1867*, Tunis, M.T.E., 1967.
 VALENSI L., *Fellahs tunisiens; l'économie rurale et la vie des campagnes aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris 1978.
 MODERAN Y., *De Bellis Libycis, Berbères et Byzantins en Afrique au VI^e siècle*, Thèse Univ. de Paris X, 1990.
 BACHROUCH T., *Thawrat el-Ourbane (La révolte des Bédouins)*, Tunis, Fondation nationale, 1992.
 AJILI TL., *Et-tourouk essoufa wal istimar : 1881-1939 (Les mouvements maraboutiques et la colonisation) (1881-1939)*, Tunis, Édit. Fac. des Lettres de la Manouba, 1992.

F47. FRAXINENSES

Une inscription de Lambèse (*C.I.L.*, VIII, 2615 = *I.L.S.*, 1194) célèbre les victoires successives du légat de Numidie C. Macrinus Decianus sur diverses tribus ou confédérations tribales révoltées : d'abord et par deux fois « les Bavares qui avaient fait irruption en Numidie », puis, à la fin de cette période de troubles, « les Quinquegentanei*, tribu de Maurétanie Césarienne, et semblablement (*item*) la tribu des Fraxinenses, qui dévastaient la province de Numidie ». On considère en général qu'*item* évite la répétition de *Mauretania Caesariensis*. On peut admettre, d'autre part, que les Fraxinenses n'étaient pas très éloignés de la Numidie. Plus précisément, P. Salama (« Vues nouvelles sur l'insurrection maurétanienne dite de 253. Le dossier numismatique », dans *L'armée et les affaires militaires*, Paris (CTHS), 1991, p. 464, n. 27) a proposé de les situer à l'est d'*Auzia** (Aumale/Sūr el Ghozlane), dans les monts de l'Ouennougha. Une autre inscription (*C.I.L.*, VIII, 17162 = *I.L.Alg.*, I, 1291), en partie martelée, copiée de façon peu sûre en 1865 à *Thubursicu Numidarum* (Khamissa) et depuis longtemps disparue, semble mentionner les exactions des Fraxinenses dans cette partie de la Numidie Proconsulaire. Par ailleurs, l'inscription de Lambèse mentionne la capture de leur chef (*dux*), ou plutôt du chef de la coalition, qualifié de *famosissimus*.

On rapproche le plus souvent de cette inscription une épigraphe d'*Auzia* (*C.I.L.*, VIII, 9047), datée du 20 mars 260, qui fait état de la capture et de l'exécution, par un notable de la cité, ancien commandant de la cohorte des *singulares* et de la vexillation des cavaliers maures, d'un certain Faraxen et de ses complices dans la rébellion. Est mentionnée ensuite la mort du notable dans une embuscade, tendue par les Bavares, ce qui semble indiquer que le calme n'avait pas été rétabli peu avant 260 de notre ère.

On a proposé récemment (M. Christol, dans *Ant. Afr.*, X, 1976, p. 66-67), tout en assimilant à Faraxen le chef anonyme des Fraxinenses, de placer le gouvernement de la Numidie par C. Macrinus Decianus (*leg Augg*) et, par conséquent la rébellion des Fraxinenses et la capture de Faraxen, entre l'automne 253 et le milieu de 256, c'est-à-dire dans un laps de temps où régnaient deux Augustes dépourvus de César (lequel eût été assimilé dans l'épigraphie à un troisième Auguste). Dans ces années, comme nous le savons par Cyprien (*Epist.*, 62), plusieurs évêchés de Numidie, et notamment celui de *Thubunae* (Tobna), eurent à souffrir des barbares. On notera cependant que l'enfouissement du trésor de Guelma (antique *Calama**), mis en rapport, non sans vraisemblance, avec les incursions des Fraxinenses par R. Turcan (*Le trésor de Guelma*, Paris, 1963, p. 34-39), date très vraisemblablement de 257. Sur cette période troublée, il subsiste encore bien des incertitudes chronologiques.

Il est difficile de décider si les Fraxinenses ont constitué une fédération plus ou moins éphémère autour de Faraxen ou s'il s'agit plutôt d'une tribu bien individualisée dont ce dernier, au contraire, aurait tiré son nom. Si dans l'ethnonyme, la nasale est suffixale (et il apparaît que dans l'anthroponyme c'est le cas de la finale *-en*, bien représentée dans l'onomastique des guerriers maures de la *Johannide* de Corippus, tout comme il en est pour la finale *-an* : cf. O. Masson, dans *Ant. Afr.*, X, 1976, p. 55-58), le nom des Fraxinenses pourrait être apparenté à celui des Frexes, sans qu'il faille pour autant identifier ceux-ci avec ceux-là.

F48. FREXES

Les Frexes ne sont mentionnés que par Corippus (*Joh.*, II, 43 et 184; III, 187; VII, 384; VIII, 648). Guenfan, puis Antalas*, son fils, furent leurs chefs dans la première partie du VI^e siècle. A l'origine, tribu petite et soumise (*humilis gens* : III, 153), ils étaient situés près des frontières de l'Afrique byzantine et, semble-t-il, sur le territoire de celle-ci (III, 383), dans une région de montagnes (III, 176-181). Ils paraissent étroitement associés aux Naffur* (III, 187-189; VII, 384; peut-être VIII, 648). Vers le milieu de 544, les Leuathae*, venant de Tripolitaine, firent leur jonction avec les sujets d'Antalas. Or, pour s'opposer aux coalisés, Solomon vint garnir *Theueste* (Tébessa) (Proc., *B.V.*, III, 21, 17-19). Il est dès lors probable que le territoire des Frexes était situé entre *Thelepte* (Medimet el-Kdima) et *Theueste*, au nord du royaume de Cusina* (cf. Y. Modéran, *De bellis Libycis*, à paraître). En revanche, une localisation dans la région de *Thala*, au nord-est de *Theueste*, proposée par C. Courtois (*Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 346), semble fondée sur une erreur d'interprétation de la *Vita Fulgentii*, 5 (cf. F. Châtillon, dans *Rev. du Moyen Age latin*, XI, 1955, p. 371-388).

Les Frexes sont peut-être à rapprocher des Phrètes mentionnés par le grammairien Hérodien, sous Marc-Aurèle (St. de Byz., *Ethn.*, s.v., éd. Meineke, p. 672). Un chef maure est nommé par Corippus (*Joh.*, IV, 992) Frecten. On a depuis longtemps proposé de retrouver le nom des Frexes dans celui des Frechich/Fraïchich*, tribu moderne fixée dans la région de moyennes montagnes qui s'étend entre *Thala* et *Thelepte* (Ch. Monchicourt, *La région du Haut Tell en Tunisie*, Paris, 1913, p. 297 sq.).

J. DESANGES

F49. FRONTON (M. Cornelius Fronto)

L'homme

Fronton est né en Numidie, à Cirta (Constantine), au début du II^e siècle après Jésus-Christ. Il commença ses études en Afrique (à Carthage?), puis les compléta à Rome avec Athénodote et Dionysius. À la fin du règne d'Hadrien, il était considéré comme le plus grand orateur et avocat de son temps, ce qui lui valut une brillante carrière (questeur en Sicile. Puis édile et préteur à Rome) et surtout d'être choisi par Antonin le Pieux comme précepteur des futurs empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus (139). En remerciement, il reçut un consulat *suffect* en 143. Des raisons de santé l'amènèrent à renoncer au poste de gouverneur de la province d'Asie qu'on lui offrait. Il mourut après 175.

Dans l'Antiquité, Fronton fut célébré comme un nouveau Cicéron. De fait, il devait sa célébrité à ses talents oratoires, et c'est essentiellement la rhétorique qu'il enseigna à ses élèves impériaux. Mais, de ses discours, il ne reste que quelques citations et un fragment. Nous possédons en revanche une bonne partie de sa correspondance (les deux tiers ?) grâce à un palimpseste du V^e siècle, conservé jadis à Bobbio, puis divisé en deux parties respectivement conservées à la Vaticane et à l'Ambrosienne de Milan, où A. Mai le découvrit au début du XIX^e siècle. La publication de cette correspondance ne semble pas due à Fronton lui-même.

L'œuvre

Influencé par la Seconde Sophistique (Dion Chrysostome, Favorinus d'Arles, puis Aelius Aristide), Fronton représente, avec Aulu-Gelle, le maniérisme pré-

cieux et archaïsant qui prévaut au milieu du II^e siècle. Il s'attache beaucoup plus volontiers aux mots qu'aux choses. Sa seule préoccupation est la rhétorique et, dans son souci d'enrichir le vocabulaire, il mêle archaïsmes, néologismes et hellénismes. Certaines de ses lettres prennent l'allure de véritables traités et concernent des sujets parfois politiques ou militaires, mais le plus souvent rhétoriques. On citera par exemple l'éloge sophistique de la fumée et de la poussière, ou encore celui de la négligence.

Sa correspondance conservée correspond aux années 139-167 et s'adresse essentiellement aux empereurs ou futurs empereurs et fait connaître la cour impériale et la jeunesse de Marc-Aurèle : neuf livres sont adressés à Marc-Aurèle, pour qui il éprouvait une réelle affection payée de retour (cinq livres à Marc-Aurèle César, quatre livres à Marc-Aurèle empereur) ; deux livres à Lucius Vérus (empereur) et un à Antonin le Pieux : le ton y est plus officiel et plus éloquent. Mais nous avons aussi deux livres *ad amicos* où l'on voit que l'illustre orateur n'avait point oublié ses origines africaines.

L'africain

A Rome, en effet, Fronton était resté fidèle à son pays natal, et il resta jusqu'à sa mort un africain de cœur. Il accueillait chaleureusement les Africains de passage à Rome (*Ad amicos* 1,3) et éprouvait une grande tendresse pour ses amis ou élèves africains : Celsinus le Numide, le grammairien Porphyryon, Postumius, originaire d'une cité voisine de Cirta... Il aimait à rappeler ses origines africaines : « je suis un libyen », écrivait-il en grec à Faustine (*epist. graec.* 1). Et il disait « ma patrie » quand il parlait de la Numidie. Il avait été élu patron de Cirta et de la ville voisine de Calama ; on le voit défendre les intérêts de ses compatriotes et leur donner des conseils (*Ad amicos* 2,10-11, aux triumvirs et décurions de Cirta). Nous avons conservé un fragment de la célèbre *Action de grâces* qu'il prononça devant le Sénat pour les Carthaginois (éd. Van den Hout 1988, p. 256-258). Globalement, il tenta de concilier des valeurs en apparence antagonistes (l'éducation romaine et les traditions africaines) par une nouvelle définition de la romanité conçue comme l'apanage non plus de la seule ville de Rome, mais de l'Occident tout entier, dont l'Afrique fait partie.

Son œuvre eut un grand retentissement en Afrique. Minucius Félix fait écho aux accusations qu'il avait portées contre les Chrétiens (*Octavius* 9,6-7 et 31,1-2) et le style de Fronton ouvre la voie à Apulée et à Tertullien.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Éditions, critique textuelle et index

Fronto, ed. by Haines C.R., London, Loeb (2 t.), 1919-1920.

M. Cornelii Frontonis Epistulae, ed. Van den Hout M.P.J., Leiden, Brill, 1954.

Frontone, opere, a cura di Portalupi F., Torino, 1974.

M. Cornelii Frontonis Epistulae, ed. Van den Hout M.P.J., Leipzig, Teubner, 1988 (compte-rendu détaillé par Soverini P., "Note frontoniane", *Eikasmos* 3,1992, pp.285-294 ; et Timpanaro S., "Il nuovo Frontone di Van den Hout", *RFIC* 117,1989, pp.365-382).

Frontón, Epistolario, intr., trad. y notas de Palacios Martín Angela, Madrid, Gredos, 1992.

VAN DEN HOUT M., "Textkritisches und sprachliches zu Fronto", *Mnemosyne* 12 1944, pp.223-238.

VAN DEN HOUT M., "On the Text and Language of Fronto, II", *Mnemosyne* 4^a ser. 1,1948, pp.59-72.

PESCANI P., *Coniecturae atque animadversiones criticae in Frontonis opera*, Quad. della RCCM 2, Roma, 1961.

TIMPARANOS S., "Spigolature frontoniane", *Studi Barigazzi* II (= *Sileno* 11), 1985, pp. 237-243.

PENNACINI A., *Lessico del De orationibus e del De eloquentia di M. C. Frontone*, Hildesheim, Olms, 1976.

Index verborum..., bearb. von R. Fontanella, M. Olivetti & M. Ramella Votto, Hildesheim & New York, Olms, 1981.

Études générales

MONCEAUX P., *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique. Les païens*, Paris 1894 (chap. III Fronton de Cirta, pp. 211-241).

MARACHE R., *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au II^e siècle de notre ère*, Rennes, Pléhon, 1952.

SOVERINI P., *Tra retorica e politica. Studi su Plinio il Giovane, Frontone e la Historia Augusta*, Bologna 1988.

Vie et œuvres

BROCK M.-D., *Studies in Fronto and his Age*, Cambridge, 1911.

HAINES C.-R., "On the Chronology of the Fronto Correspondence", *CQ* 1914, pp. 112-120.

LEROY M., "La conception de l'histoire chez Fronton", *MB* 1928, 241-252.

HANSLIK R., "Die Anordnung der Briefsammlung Frontos", *CV* 1, 1935, pp. 41-47.

FRASSINETTI, "L'orazione di Frontone contro i cristiani", *GIF* 2, 1949, pp. 238-254.

HEURGON J., "Fronton de Cirta", *RSAC* 70, 1957-59 [1960], pp. 139-153.

PORTALUPI F., *Marco Cornelio Frontone*, Pubbl. della Fac. di Magistero di Torino, 1961.

PFLAUM H.-G., "Les correspondants de l'orateur M. Cornelius Fronto de Cirta", *Homages à J. Bayet*, Latomus 70, Bruxelles 1964, pp. 544-560.

COVA P.-V., *I Principia historiae e le idee storiografiche di Frontone*, Napoli, 1970.

COVA P.-V., "Problematica frontoniana", *BStudLat* I, 1971, pp. 460-482.

BIRLEY A.-R., "A Nickname for Commodus and the Date of Fronto's Death", *Chiron* 2, 1972, pp. 463-473.

RAMIREZ DE VEYER A., "Fronton y la segunda sofística", *Habis* 4, 1973, pp. 115-126.

PORTALUPI F., *Nota Frontoniana*, Torino, 1974.

CHAMPION E., "The Chronology of Fronto", *JRS* 64, 1974, pp. 136-159.

CRISTOFORI M.-C., "L'oratio di Frontone contro i cristiani e la persecuzione di Marco Aurelio", *RSCI* 32, 1978, pp. 130-139.

ASTARITA M.-L., "Questioni di cronologia frontoniana", *Koinonia* 2, 1978, pp. 7-42.

WHITEHORNE J.-E.-G., "Ad amicos I 5 and 6 and the Date of Fronto's Death", *Studies in Latin Literature and Roman History* T, Latomus 164, 1979, pp. 475-482.

ASTARITA M.-L., "Roma e l'Oriente. La Ciceroniana De imperio Cn. Pompei nella lettura di Frontone", *RomBarb* 5, 1980, pp. 5-35.

CHAMPLION E., *Fronto and Antonine Rom*, Cambridge, Mass. Harvard Univ. Press, 1980.

SELVATIGO G.-P., "Lo scambio epistolare tra Frontone e M. Aurelio. Esercitazioni retoriche e cultura letteraria", *MAT* 5, 1981, pp. 25-301.

LEONE M., "Frontone come fonte storica", *AAPal* 5^a ser. II, 1981-2, pp. 379-391.

MÉTHY N., "Fronton et Apulée : romains ou africains?", *RCCM* 25, 1983, pp. 37-47.

PENNACINI A., "Eloquenza dell'imperatore e prosa dei dotti nella dottrina di Frontone", *R retorica e classi sociali* (Atti del convegno di Bressanone 1981), Padova 1983, pp. 31-38.

DELLA CORTE F., "Un precettore di Marco Aurelio, Frontone", *C & S* 95, 1985, pp. 68-74.

DESANGES J., "La Cirta de Salluste et celle de Fronton", *L'Africa romana* 4 (convegno di Sassari 1986), Sassari 1987, pp. 133-135.

DIMITRA TSITSIKLI M., "The Educational Ideal of Fronto", *Troisième congrès grec d'études latines* (1987), Thessalonique 1989, pp. 229-242 [en grec, résumé en anglais].

- BALDWIN B., "Fronto and the Christians", *ICS* 15, 1990, pp. 177-181.
- GRIMAL P., "Ce que Marc-Aurèle doit à Fronton", *REL* 68, 1990, pp. 151-159.
- PORTALUPI F., "La presenza di Orazio nell'epistolario frontoniano", *CCC* 12, 1991, pp. 97-108.
- GRIMAL P., "La philosophie de M. Cornelius Fronto", *Au miroir de la culture antique, Mélanges R. Marache*, Presses de l'Université de Rennes, 1992, pp. 251-257.
- BAMMEL C. P. H., "Die erste lateinische Rede gegen di Christen", *ZKG* 104 (3), 1993, pp. 295-311.
- Langue et style**
- SCHUSTER M., "Zum archaischen Element im Stile Frontos", *WS* 1931, p. 153-157.
- SCHMITT A., *Das Bild als Stilmittel Frontos*, Diss. München 1933.
- MARACHE R., *Mots nouveaux et mots archaïques chez Fronton et Aulu-Gelle*, Paris, PUF, 1957.
- MASELLI G., "Considerazioni sulla lingua di Frontone", *Annali del corso di lingue e lett. stran. Univ. di Bari* 10, 1968, pp. 35-54; NS I-II, 1970-1971, p. 205-265.
- CAWLEY E.-M., *The Literary Theory and Style of Marcus Cornelius Fronto*, Diss. Tufts Univ. Medford, 1971.
- PORTALUPI F., *Frontone, Gellio, Apuleio. Ricerca stilistica I*, Torino, 1974.
- SANCHEZ SALOR E., "La retorica de Frontón y los poctae novelli", *Actas del V Congreso español de estudios clásicos* (1976), Madrid, 1978, p. 411-416.
- BEJARANO, "Vulgarismos en la lengua de Frontón", *Mélanges Díaz y Díaz*, Madrid 1983, p. 41-47.
- PALACIOS MARTIN A., "Anotaciones sobre el léxico de M. Cornelio Frontón", *Anuario de estudios filológicos* 8, 1985, p. 217-245.
- PORTALUPI F., "Umgangssprache e Kunstsprache in Frontone", *CCC* 10, 1989, p. 147-167.

J.-L. CHARLET

F50. FUDINA

Déesse africaine représentée sur un bloc sculpté et gravé trouvé au lieu dit Henchir Ramdan (*CIL* VIII, 14444), dans la région de Béja (Tunisie). Le capitaine Vincent découvrit cette pierre qui était encastrée dans un mur près de la Kouba de Sidi Ameur, en 1884. L'inscription est une dédicace aux *Dii Mauri*, on lit : (*Diis*) *Mauris/Fudina Vacurtum Varsis*. Au-dessus de l'inscription trois têtes sculptées représentent les divinités ainsi nommées. Cette dédicace présente une analogie certaine avec le célèbre bas-relief de Béja* qui donne les noms de sept divinités africaines. Située en pleine *Africa proconsularis*, la dédicace d'Henchir Ramdan est, avec celle de Musti, la plus orientale des citations des Dieux Maures.

La divinité centrale d'Henchir Ramdan est nommée Vacurtum, or l'un des Cavaliers (Dioscures*) de Béja et nommé Macurtam. On peut se poser la question de savoir s'il ne s'agit pas du même nom, mal lu (V au lieu de M) sur la dédicace d'Henchir Ramdan. Quant à la troisième divinité d'Henchir Ramdan, Varsis, il s'agit, sans doute, d'une forme abrégée du nom Varsissima qui est porté par une divinité qui tient, dans les deux bas-reliefs la même place à gauche du dieu principal. Il en résulte que Fudina, divinité féminine occupe à Henchir Ramdan la place que détient Vihinam à Béja; celle-ci est vraisemblablement une déesse de l'enfantement puisqu'elle tient en main un forceps et qu'un enfant est figuré à ses pieds. On peut penser que Fudina exerçait les mêmes fonctions.

Il est regrettable que les sculptures d'Henchir Ramdan n'aient pas fait l'objet d'une reproduction avant leur disparition. Une chose est sûre : la dédicace à ces trois divinités africaines nommément désignées est en même temps adressée

aux dieux maures ; ce qui permet de penser que sous cette appellation, c'est l'ensemble des dieux africains qui était invoqué collectivement. Ces divinités constituaient de petits panthéons locaux comme ceux désignés dans les inscriptions de Béja, d'Henchir Ramdan, de Magifa, ou représentés dans des bas-reliefs anépigraphes comme ceux récemment découverts dans la région de Simithu* (Chemtou).

BIBLIOGRAPHIE

- Capitaine VINCENT, "Notice épigraphique sur Béja et ses environs", *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, 1884, p. 46-57.
- MERLIN A., "Divinités indigènes sur un bas-relief romain de la Tunisie", *CRAIBL*, 1947, p. 355-371.
- CAMPS G., "L'inscription de Béja et le problème des *Dii Mauri*", *Rev. afric.*, t. XCVIII, 1954, p. 235-260.
- ENNAÏFER M., "Note sur trois acquisitions des Musées archéologiques", *Africa*, t. VII-VIII, 1982, p. 157-160.
- CAMPS G., "Qui sont les *Dii Mauri*?" *Antiquités africaines*, t. 26, 1990, p. 131-153.
- CAMPS G., "Dieux africains et *Dii Mauri*", *Encycl. Berbère*, t. XV, 1995, p. 2321-2340.

G. CAMPS

F51. FUSEAU (VOIR FILAGE)

F52. FULGENCE DE RUSPE (saint)

« Le plus grand théologien et le plus saint évêque de son temps » selon Bosuet, Fulgence est aussi la figure la plus marquante du catholicisme africain à l'époque de la domination vandale, et c'est surtout en tant qu'Africain qu'il sera ici présenté. Fait exceptionnel pour cette époque, sa vie nous est relativement bien connue grâce à une biographie, la *Vita Fulgentii*, écrite peu après sa mort par un de ses proches (peut-être Ferrand de Carthage), et grâce à ses nombreuses œuvres conservées (traités, sermons, lettres).

Les origines et la jeunesse (468-vers 493)

Fulgence naquit à Thélepte, dans le sud-ouest de la Byzacène, en 468. Selon la *Vita* (I), par son grand-père Gordianus et son père Claudius, il appartenait à une famille "noble" de "sénateurs carthaginois" (*parentes habuit ex numero Carthaginensium senatorum*). L'expression peut simplement évoquer le sénat de Carthage, c'est-à-dire la curie municipale, qui se qualifiait souvent elle-même de « très splendide assemblée ». Mais elle peut aussi signifier que Gordianus et sa famille étaient de véritables clarissimes, membres de l'ordre sénatorial romain. Plusieurs auteurs ont privilégié dans les dernières années cette interprétation. Ils ont ainsi mis en valeur la dignité incontestable de nombre de correspondants de Fulgence au VI^e siècle, comme l'ancien consul (505) Theodorus, ou les nobles Galla et Proba, "petites filles de consuls de Rome" : leurs liens avec l'évêque de Ruspe s'expliqueraient par des relations anciennes entre grandes familles de

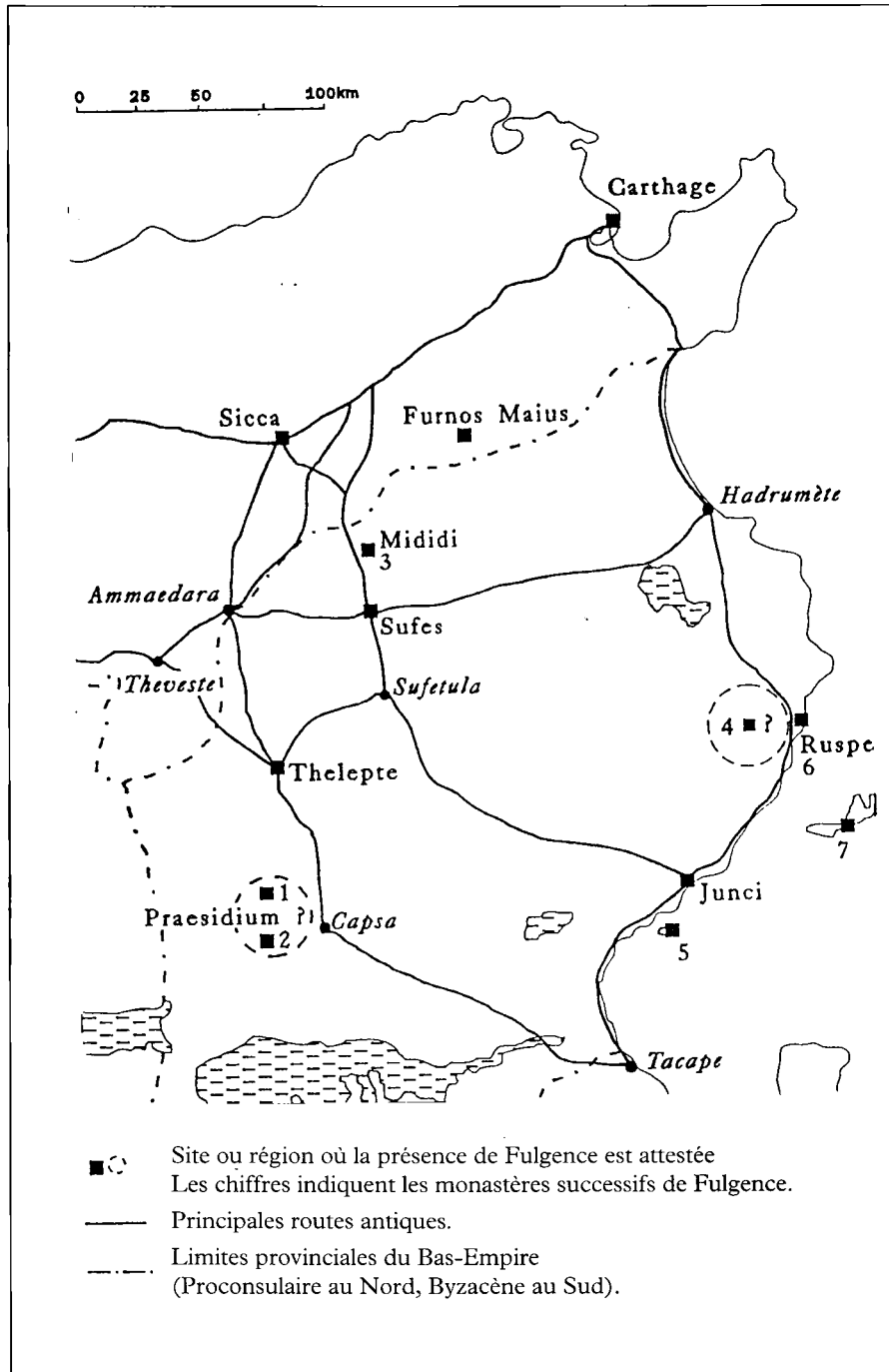
l'ordre sénatorial. En fait, l'argument n'est pas irréfutable car, comme nous le verrons, Fulgence devint après 508 une personnalité éminente de l'Église en Occident, et il n'y a rien d'étonnant à ce que, comme jadis saint Jérôme ou saint Augustin, les plus grands nobles l'aient alors consulté.

On a également mis en valeur la mention *vir clarissimus* qui accompagne sur certains manuscrits le nom de Fabius Claudius Gordianus Fulgentius, auteur d'une curieuse histoire chrétienne du monde, le *De aetatibus mundi et hominum*, qui pourrait être l'évêque de Ruspe. Ce second Fulgence vivait probablement à la fin du V^e ou au VI^e siècle, était Africain et portait des noms indiscutablement proches de notre personnage (Claudius, nom du père de Fulgence, Gordianus, nom de son grand-père). Mais le silence total de la *Vita* sur cette œuvre, très différente par son orientation des écrits du saint évêque, son style et ses particularités littéraires ont conduit beaucoup d'historiens à refuser l'assimilation et à distinguer deux Fulgence, voire même trois puisqu'on connaît également un Fabius Planciades Fulgentius, auteur de plusieurs opuscules mythographiques, qui semble aussi avoir été un Africain contemporain de l'époque vandale. En fait, cette question des rapports entre les différents Fulgence reste une des plus confuses de l'histoire littéraire des V^e et VI^e siècles, et il paraît bien difficile d'en faire état pour préciser le milieu social du futur évêque de Ruspe.

Quelle que soit l'hypothèse retenue, il semble que l'on ne puisse cependant hésiter sur l'origine aristocratique de la famille. Curiale de Carthage ou notable africain honoré du clarissimat sans résider à Rome, comme beaucoup d'autres riches provinciaux du Bas-Empire, Gordianus appartenait à l'élite de la société africaine romanisée. A ce titre, il fut donc logiquement parmi les premières victimes de la conquête vandale : en 439, ayant subi sur décision du roi Genséric la confiscation de tous ses biens, il s'exila avec tous les siens en Italie. Mais le pouvoir vandale eut vite besoin pour s'affirmer de la collaboration des élites romaines d'Afrique. Genséric modifia donc sa politique et par la suite, après la mort de Gordianus et avant 468, ses fils, dont Claudius, furent autorisés à rentrer en Afrique. Ils purent même bénéficier d'une mesure de restitution partielle de leurs propriétés, limitée toutefois à la Byzacène. Cette restriction s'explique probablement par la différence de statut entre les provinces du royaume : la Byzacène formait une partie du territoire réservé au roi, et il pouvait donc y décider de restitutions sans léser ses guerriers. La chose était par contre très difficile en Proconsulaire, où ces derniers avaient été massivement lotis. Lorsque Fulgence naquit, sa famille avait ainsi retrouvé l'essentiel de son statut social, et toute la jeunesse du futur évêque illustre de fait son appartenance à l'élite traditionnelle. Ayant perdu très tôt son père, il fut élevé par sa mère Mariana, et reçut sous sa direction une éducation à la fois chrétienne et classique, qui fit une grande place à l'apprentissage du grec. Devenu adulte, Fulgence prit en mains la gestion des domaines familiaux. Il entra alors probablement à la curie de Thélepte, et fut nommé selon la *Vita* (I) "procurateur", ce qui pourrait signifier ici qu'il assumait au nom du conseil municipal la charge de perception des impôts dûs par les habitants de la cité à l'État vandale. A cette époque, au début des années 490, Fulgence était ainsi devenu un bon exemple de la collaboration effective qui s'était établie entre les élites laïques africaines et le pouvoir vandale.

Un moine instable (vers 493-508)

Vers 493, alors que la persécution anticatholique poursuivie depuis Genséric s'atténuait fortement sous l'égide du roi Gunthamund, Fulgence, mu par un désir d'ascétisme qui n'allait plus le quitter, décida de renoncer au monde et de



Les voyages de saint Fulgence en Afrique (carte d'Y. Modéran).

rejoindre la communauté monastique de l'évêque Faustus, établie non loin de Thélepte. Il ne put cependant demeurer longtemps dans ce premier monastère : vers la fin 495, un changement d'attitude de Gunthamund et un retour de la persécution contraignirent en effet Faustus et ses moines à se disperser et à se cacher. Fulgence gagna alors un second établissement, assez proche, dirigé par un abbé nommé Félix. Il n'y demeura guère plus d'un an ou deux car, vers 497, une incursion de Maures hostiles dans le sud-ouest de la Byzacène, prolongement du soulèvement commencé dans l'Aurès vers 484, l'obligea à fuir avec Félix vers des régions plus calmes, près de Sicca en Proconsulaire. A peine arrivés, les deux moines ne trouvèrent cependant pas la paix espérée : capturés et battus sur l'ordre d'un prêtre arien désavoué ensuite par son évêque, Fulgence et Félix repartirent vers le sud pour s'installer finalement à Mididi, où ils fondèrent un nouveau monastère (vers 497-498). A l'abri désormais des incursions maures et d'une persécution vandale qui apparemment ne frappait pas les moines, Fulgence ne sut pour autant demeurer longtemps en ce lieu. Toujours désireux de plus d'ascétisme, il décida au début de 499 de gagner l'Égypte pour partager l'existence des ermites du désert. Après une sortie d'Afrique qui semble-t-il était alors tout à fait légale, il fit escale en Sicile où l'évêque de Syracuse réussit à le persuader de renoncer à son projet. La fuite vers le désert se transforma ainsi en un pèlerinage à Rome, au début de l'an 500 : Fulgence visita le tombeau des apôtres, assista à l'entrée triomphale du roi ostrogoth Théodoric, puis rentra en Afrique. Il ne se résigna pourtant pas à demeurer à Mididi et préféra fonder, vers 501, un nouveau monastère (le quatrième) en Byzacène, probablement à proximité relative de la cité côtière de Ruspe. Tout indique que dès ce moment sa réputation était déjà considérable dans la province puisque, selon la *Vita* (X), nombreux étaient alors les notables (*nobiles viri*) qui le connaissaient et l'entouraient. On ignore cependant si ce sont déjà ses écrits, ou plutôt sa réputation d'ascète qui lui valaient cette célébrité.

Malgré celle-ci, et même si son monastère devint très vite un établissement important, Fulgence ne tarda pas à manifester une nouvelle fois une insatisfaction qui tendait à devenir chronique. Vers 505-506 (?), désireux de toujours plus d'ascétisme, il s'enfuit secrètement et rejoignit une communauté marginale établie au large de Macomades Junci, sur un banc rocheux isolé des îles Kneiss, récemment identifié avec une quasi-certitude. Le scandale de cette fuite fut grand et c'est l'évêque Faustus lui-même, son ancien supérieur, qui obtint finalement sous la menace de l'excommunication le retour de l'incorrigible ascète, dont on crut désormais s'assurer de la stabilité en lui conférant la prêtrise (vers 506-507 ?) puis le siège épiscopal de Ruspe (508).

L'évêque de la résistance (508-523)

Les pérégrinations de Fulgence reprirent cependant très vite, mais cette fois pour des raisons indépendantes de sa volonté. Peu après son ordination, et après la construction d'un nouveau monastère à Ruspe (le sixième), il fut en effet arrêté et exilé en Sardaigne, près de l'actuelle Cagliari. Cette expulsion était la conséquence d'une mesure générale décidée par le roi Thrasamund, furieux d'avoir constaté en 508 de nombreuses ordinations épiscopales malgré une interdiction formelle remontant au moins au début des années 480 et qui constituait l'élément central de la politique anticatholique du pouvoir vandale. Fulgence dut donc s'embarquer pour la Sardaigne avec une soixantaine d'autres évêques, tandis qu'un nombre à peu près égal de ses collègues était dispersé en Afrique même. Cet exil, qui allait durer quinze ans, devait marquer le tournant probablement le plus décisif de sa carrière. Certes, aussitôt sur place, il ne put s'em-

pêcher de fonder un nouveau monastère où il consolida, tant auprès de ses confrères que de la noblesse sarde, sa réputation de sainteté. Mais c'est surtout alors par sa science, sa sûreté et son éloquence théologiques qu'il acquit une autorité déterminante. Tout indique en effet que c'est pendant ce long exil qu'il composa ses grands traités anti-ariens sur La Trinité, qui allaient faire sa réputation de docteur et d'héritier de saint Augustin, et finalement devaient attirer l'attention de Thrasamund. A une date inconnue, vers 515-517 (?), ce roi érudit, arien convaincu, soucieux de maîtriser un théologien dont la réputation devenait dangereuse, invita en effet Fulgence à venir débattre avec lui à Carthage. Mais, contre toute attente, le retour temporaire de l'évêque de Ruspe ne fit qu'accroître son influence. Affrontant avec succès le roi et ses conseillers, il multiplia aussi les contacts avec les catholiques africains et surtout rédigea en quelques mois une impressionnante série d'ouvrages, qui provoquèrent finalement une nouvelle expulsion (vers 518-519?). Réinstallé à Cagliari, Fulgence fut alors probablement en Occident l'évêque le plus célèbre de son temps. Il réunissait en effet en sa personne trois vertus exceptionnelles : celle d'un modèle de sainteté par son ascétisme et sa vie monastique, celle d'un théologien dont l'orthodoxie augustiniennne paraissait si sûre qu'on le consultait même d'Orient (en particulier sur les résurgences gauloises du pélagianisme), et celle d'un héros de la résistance catholique à la persécution vandale.

Les dernières années : la gloire et l'ascétisme (523-533)

On ne peut dès lors s'étonner de l'enthousiasme extraordinaire qui salua le retour définitif de Fulgence à Carthage, lorsqu'en 523 le nouveau roi Hildéric rappela tous les exilés et établit pour la première fois une véritable tolérance. Cependant, salué par tous ses collègues et fêté par les communautés catholiques de tout le pays, Fulgence montra alors immédiatement qu'il n'entendait en rien changer son style de vie. A la fois évêque et moine à Ruspe, il ne chercha certes plus à fuir ses responsabilités : il participa ainsi à des conciles à Sufes et à Junci en 523, et on le vit administrer avec attention son diocèse. Mais en même temps il ne cessa aussi de manifester sa préférence pour son monastère, où il pouvait continuer à composer de nouveaux ouvrages et où surtout il pouvait satisfaire son aspiration à l'ascétisme et au recueillement. Fidèle à ce qui était en fait son véritable idéal, et apparemment indifférent aux troubles provoqués en 529 par un soulèvement berbère puis en 530 par le coup d'État du roi Gélimer, il en vint même finalement une nouvelle fois, vers 531-532, à s'enfuir secrètement pour rejoindre un établissement monastique isolé, établi sur une des îles Kerkenna. Et ce n'est que sous la contrainte d'appels répétés de sa communauté, comme trente ans auparavant, qu'il rentra à Ruspe où il mourut peu de temps après, le soir du 1^{er} janvier 533. Quelques mois plus tard, Bélisaire débarquait à Caput Vada, à moins de vingt kilomètres de là, et l'empire d'Orient, en rétablissant l'autorité romaine en Afrique, assurait aussi le triomphe définitif de l'Église catholique sur l'arianisme vandale.

Fulgence et l'Afrique

Nul doute que l'engagement obstiné de Fulgence pendant quarante ans au service de l'orthodoxie et contre toutes les persécutions n'ait largement contribué à cette victoire finale. Mais s'il est ainsi un témoin exceptionnel de la vigueur des luttes religieuses qui divisèrent son pays sous les successeurs de Genséric, l'évêque de Ruspe illustre également bien par sa vie les réalités contradictoires et les ambiguïtés de l'Afrique vandale. Celle-ci apparaît en effet tout au long de cette carrière mouvementée comme un monde resté profondément romain dans ses structures.

Le pays dans lequel évolue Fulgence a conservé ses cités, ses institutions et ses élites municipales, son organisation administrative, et ses routes, que le moine instable ne cesse de sillonner. Tout ici semble s'inscrire dans une continuité avec le Bas-Empire, au point que Ch. Saumagne crut jadis pouvoir conclure de cette vie à la prédominance d'une "paix vandale". Ce serait pourtant oublier que l'Afrique fut aussi, à cette même époque, le théâtre d'une formidable renaissance berbère, illustrée en particulier par les grands soulèvements de l'Aurès vers 484 et surtout de Byzacène à partir de 529. Ce phénomène, qui n'exclut pas d'ailleurs la poursuite du mouvement de christianisation des tribus entamé au siècle précédent, a nécessairement marqué la vie de Fulgence. Mais, plus encore que son modèle Augustin, l'évêque de Ruspe semble avoir totalement ignoré ses voisins berbères. Tout au plus pourrait-on relever, si on admet l'équivalence des deux auteurs, une indication dans le *De aetatibus mundi et hominum* (éd. Helm, Leipzig, 1898, p. 131) sur le nombre de lettres que comportait l'alphabet libyque. Mais pour le reste, jamais Fulgence ne paraît avoir évoqué les Maures dans ses œuvres. Né au sein de l'aristocratie romano-africaine, il ne s'éloigna en fait jamais de celle-ci, qui d'ailleurs le protégea souvent. De l'évêque arien de la région de Sicca, ami de sa famille, aux nobles citoyens de Byzacène toujours prêts à lui offrir des terrains pour ses monastères, les moments significatifs de ces relations continûment entretenues sont innombrables. En revanche, les seules occasions où son destin le met en rapport avec les Maures reflètent surtout une complète ignorance mutuelle. Sans revenir sur la fuite de son second monastère en 496-497 à la suite d'une "incursion de barbares", il n'est de meilleur symbole de cette coupure profonde que ce qu'il advint de l'église de Ruspe peu après la mort de son saint évêque, en janvier 533 : la *gens inimica Maurorum*, dit la *Vita*, saccagea alors le territoire de la cité, « dévastant tout par les incendies, les meurtres et les pillages, égorgeant dans les murs même de l'église ceux qu'elle put trouver ». De toute évidence, l'héritier du "sénateur" Gordianus et correspondant du consul Théodorus ne s'était guère soucié à la fin de sa vie de rencontrer les grands chefs berbères du moment, Antalas et Cusina. « Destiné à vivre parmi les Africains » comme disait sa mère Mariana (*victurus inter Afros*), il semble n'avoir surtout connu de ces derniers que les seules populations romanisées.

BIBLIOGRAPHIE

- Vie de saint Fulgence de Ruspe*, édition et traduction française par le Père G.-G. Lapeyre, Paris, 1929.
- Sancti Fulgentii episcopi Ruspensis opera*, édi. J. Fraipont, *Corpus Christianorum, s. Latina*, t. XCI-XCI A, Turnhout 1968.
- Lapeyre G.-G., *Saint Fulgence de Ruspe. Un évêque africain sous la domination vandale*, Paris, 1929.
- SAUMAGNE Ch., "La paix vandale", *Revue Tunisienne*, 1930, p. 167-184.
- COURTOIS C., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955.
- LANGLOIS P., "Les œuvres de Fulgence le Mythographe et le problème des deux Fulgence", *Jahrbuch für Antike und Christentum*, 7, 1964, p. 94-105.
- STEVENS S., "The Circle of Bishop Fulgentius", *Traditio*, 28, 1982, p. 327-341.
- TROUSSET P., SLIM H., PASKOFF R., OUESLATI A., "Les îles Kneiss et le monastère de Fulgence de Ruspe", *Antiquités Africaines*, t. 28, 1992, p. 223-247.
- NAF B., "Fulgentius von Ruspe, Caesarius von Arles und die Versammlungen der römischen Senatoren", *KLIO*, 74, 1992, p. 431-446.
- MODERAN Y., "La chronologie de la vie de saint Fulgence de Ruspe et ses incidences sur l'histoire de l'Afrique vandale", *M.E.F.R.A.*, t. 105, 1993, p. 135-188.

Y. MODERAN

F53. FUT (Oued Tensift)

Nom d'un fleuve de Maurétanie qui, selon Pline l'Ancien (V, 13), se jette dans l'océan Atlantique, au sud du fleuve *Asana* (Oum er-Rebia) et à 200 milles au nord de l'*Addiris* (Haut Atlas). Ce même fleuve est connu de Ptolémée (IV, 1, 2) sous le nom de *Phtouth* qui le situe au sud d'un Mont du Soleil (*Héliou Oros*) dont on a tout lieu de penser qu'il correspond au *Promunturium Solis* de Pline (V, 9), c'est-à-dire le Cap Cantin. Il résulte de ses différentes données que le Fut/Phtouth ne peut être que l'oued Tensift.

Accepter cette identification ne suppose pas l'adhésion à l'étymologie proposée par Vivien de Saint-Martin selon qui « dans la transcription grecque (*Phtouth*), on s'est efforcé de se rapprocher, par l'accumulation des sifflantes, de l'articulation indigène ». Si on retrouve la racine berbère Sf (*asif/souf* = rivière) dans le nom du Tensift, il n'est pas possible d'entreprendre la même recherche dans celui du Phtouth.

Dans son commentaire de Pline l'Ancien, J. Desanges considère que le nom donné par cet auteur, Fut, s'applique à l'ensemble du fleuve, alors que l'hydronyme *Kousa* qui figure dans la liste de Ptolémée (IV, 1, 2) ne désignerait que l'embouchure. Or Pline cite, chez les Gétules Autoteles, au nord de l'oued Massa, un fleuve *Quosenum*, dont le nom semble bien contenir la même racine que *Kousa*. *Quosenum* serait-il, comme *Kousa* un autre nom du Tensift, à son embouchure ? Cette proposition est confirmée par l'existence, au Moyen Âge, du port de Kouz dans l'estuaire du Tensift.

BIBLIOGRAPHIE

- VIVIEN de SAINT-MARTIN, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Imprimerie impériale, 1863, p. 362.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 481.
 ROSENBERGER B., "Note sur Kouz, un ancien port à l'embouchure de l'oued Tensift", *Hespéris-Tamuda*, t. VIII, 1967, p. 23-66.
 DESANGES J., *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, Livre V, 1-46, *Texte et Traduction*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 114 et 132.

E. B.

F**TABLE DES MATIÈRES**

Les chiffres romains sont ceux des fascicules, les chiffres arabes indiquent les pages.

Fascicule XVIII

- F1 Fable (voir Conte) XVIII, 2717
 F2 Factitif (voir Dérivation-Diathèse) XVIII, 2717
 F3 Faim (M. Gast) XVIII, 2717-2720
 F4 Fantasia (M. Peyron) XVIII, 2721-2727
 F5 Faraxen (G. Camps) XVIII, 2728
 F6 Fares Nabile (J. Dejeux) XVIII, 2729-2730
 F7 Farwa (L. Serra) XVIII, 2730-2731
 F8 Fatimites (El Briga) XVIII, 2732-2736
 F9 Faucille (H. Camps-Fabrer) XVIII, 2737-2745
 F10 Fazaz (Jbel) (M. Peyron) XVIII, 2745-2747
 F11 Fedala (Al Muhammadiyya) (E. B.) XVIII, 2748-2748
 F12 Fedjfach (R. Capot-Rey) XVIII, 2748-2749
 F13 Fedj el-Koucha (G. Camps) XVIII, 2749-2752
 F14 Fennec (G. Camps) XVIII, 2752-2753
 F15 Fer (Age du) (E. B.) XVIII, 2753-2763
 F16 Feraoun Mouloud (J. Dejeux) XVIII, 2763-2765
 F17 Feratus Mons (voir Feratenses) XVIII, 2766
 F18 Feratenses (J. Desanges) XVIII, 2766
 F19 Feriana (E. B.) XVIII, 2766
 F20 Fès (Fas) (C. Agabi, J.-C. Santucci) XVIII, 2766-2777
 F21 Fezzân (P. Troussel, J. Despois, E. B., Y. et C. Gauthier) XVIII, 2777-2817

- F22 Fibule (H. Camps-Fabrer) XVIII, 2817-2825

- F23 Figue/figuier (E. B., S. Chaker) XVIII, 2825-2833

- F34 Figuig (E. B.) XVIII, 2833-2837

Fascicule XIX

- F25 Filage (H. Camps-Fabrer) XIX, 2839-2845

- F26 Filfila (El Briga) XIX, 2845

- F27 Firmus (G. Camps) XIX, 2845-2855

- F28 Flexion (voir Morphologie) XIX, 2855

- F29 Flij (M. Gast) XIX, 2845-2857

- F30 Flissa/Iflissen (E. B.) XIX, 2857-2862

- F31 Fluminenses (J. Desanges) XIX, 2862

- F32 Flûte (F. Borel) XIX, 2862-2865

- F33 Focalisation (S. Chaker) XIX, 2865-2867

- F34 Foggara (M. Gast) XIX, 2868-2880

- F35 Fonctions (S. Chaker) XIX, 2880-2886

- F36 (El) Foqaha (G. Prasse) XIX, 2886-2889

- F37 Forgerons (C. Agabi, E. Bernus, C. Hincker) XIX, 2889-2897

- F38 Formation des mots (voir Dérivation) XIX, 2897

- F39 Fossa Regia (N. Ferchiou) XIX, 2897-2911

- F40 Fossatum (P. Troussel) XIX, 2911-2918

- F41 Fouette-Queue (M. Gast) XIX, 2918-2920

- F42 Foun le Rjam (G. Camps) XIX, 2920-2922

- | | |
|--|---|
| F43 Four (G. Camps) XIX, 2922-2926 | F48 Frexes (J. Desanges) XIX, 2935 |
| F44 Fourmilière (M. Gast) XIX, 2926-2928 | F49 Fronton (J.-L. Charlet) XIX, 2935-2938 |
| F45 Foyer (C. Agabi) XIX, 2928-2930 | F50 Fudina (G. Camps) XIX, 2938-2939 |
| F46 Fraichich (G. Camps, A. Martel) XIX, 2930-2933 | F51 Fuseau (voir Filage) XIX, 2939 |
| F47 Fraxienses (J. Desanges) XIX, 2934 | F52 Fulgence de Ruspe (Y. Moderan) XIX, 2939-2944 |
| | F53 Fut/Tensift (E. B.) XIX, 2945 |

F

TABLE DES AUTEURS

Les chiffres indiquent les numéros des notices.

A

Agabi C., 20, 37, 45

B

Bernus E., 37

Borel F., 32

C

Camps G., 5, 13, 14, 27, 42, 43, 46, 50

Camps-Fabrer H., 9, 22, 25

Capot-Rey R., 12

Chaker S., 23, 33, 35

Charlet J.-L., 49

D

Dejeux J., 6, 16

Desanges J., 18, 31, 47, 48

Despois J., 21

E

E. B., 11, 15, 21, 19, 23, 24, 30, 53

El Briga 8, 26

F

Ferchiou N., 39

G

Gast M., 3, 29, 34, 41, 44

Gauthier Y., 21

H

Hincker C., 37

M

Martel A., 46

Moderan Y., 52

P

Peyron M., 4, 10

Prasse G., 36

S

Santucci J.-C., 20

Serra L., 7

T

Trousset P., 21, 40

F

MOTS CLÉS

Les chiffres indiquent les numéros des notices.

A

Agriculture, 9, 23, 34
Architecture, 8
Alimentation, 3, 43, 44, 45
Algérie, 17, 23, 26
Antiquité, 5, 17, 21, 27, 31, 39, 40, 46, 47, 48, 49, 50, 52
Armes, 15, 29, 39, 40
Art rupestre, 21, 24
Artisanat, 9, 22, 25, 29, 34, 37

B

Biographie, 5, 6, 16, 27, 69
Bracelets, 15

C

Céramique, 43
Christianisme, 27, 52
Crise, 3

E

Ethnologie, 3, 4, 7, 25, 32, 34, 37, 45

F

Fatimites, 8
Fer (Age du), 15
Fêtes, 4, 32
Fezzân, 7, 21, 36
Fibule, 15, 22

G

Géographie, 12, 17, 21, 26, 53

K

Kabyles, 8, 30, 31, 37

L

Linguistique, 2, 7, 28, 33, 35, 36

M

Marbre, 26
Maroc, 4, 10, 11, 24, 53
Maurétanie césarienne, 27

N

Nomades, 46

P

Préhistoire, 9, 21
Protohistoire, 13, 15, 21, 42

S

Sahara, 3, 21, 34, 37, 41

T

Tribus, 18, 27, 30, 31, 46, 47, 48
Tripolitaine, 7, 36
Tunisie, 8, 15, 19, 39, 46, 52

V

Villes, 7, 11, 19, 20, 24

Z

Zoologie, 14, 41, 44

G1. GABÈS

Ville littorale de la Tunisie méridionale, Gabès est située à 120 km au sud de Sfax sur un socle rocheux qui s'étend entre la Méditerranée et le Chott Fedj-Fedj. Depuis le maximum de la régression wurmienne, le littoral s'est considérablement déplacé. Les travaux récents de P. Paskoff, A. Oueslati, P. Sanlaville et P. Troussset décrivent ce phénomène qui se poursuit de nos jours. Les ruines romaines se trouvent à quelques millimètres sous l'eau dans la partie sud du Golfe de Gabès alors qu'au nord, elles se situent à une profondeur atteignant trois mètres. Le golfe de Gabès est l'une des parties de la Méditerranée connaissant de vraies marées (2,50 m d'amplitude).

La ville, qui est un agglomérat de plusieurs bourgades, est construite sur les rives de l'oued Gabès : la ville moderne est bâtie sur la rive droite tandis que l'oasis et les anciens quartiers (Chenini, Nahal, Sidi Merouane...) occupent la rive gauche.

Gabès a donné son nom au golfe très ouvert sur la Méditerranée orientale que les Anciens appelaient la Petite Syrte. Alors qu'il existe des gisements préhistoriques importants au nord de la région (Oued Akarit) et au sud (Mareth), les périodes antérieures à l'Histoire sont très mal représentées à Gabès même et dans ses environs immédiats. On ne peut signaler qu'une moitié de hache polie, trouvée dans le cimetière de Sidi Boulbaba, le patron de la ville de Gabès. Dans cette même station, des outils "chélléens" ont été reconnus dans le poudingue qui coiffe les argiles pliocènes. Des industries de type néolithique ont été recueillies à Ras el-Aïn, en amont de la ville, à proximité du cimetière de Sidi Ali el-Bahloul.

Dans Gabès même, le Cdt Privat fouilla une sépulture de caractère punique dont la fosse était située à une profondeur de trois mètres. Les ossements humains étaient accompagnés d'une petite amphore, d'une coupe à vernis noir, d'une monnaie numide (Micipsa?) et d'un dé à jouer qui ne portait que les nombres 3 et 6 sur deux faces seulement.



Le marché de Gabès, l'aire des fripiers (photo G. Camps).

De la ville antique qui s'appelait Tacapæ, on sait qu'elle fut un *emporium**, plus ou moins dépendant de Carthage et dont Massinissa s'empara en même temps que des autres *emporia* entre la deuxième et la troisième Guerre punique, vers 162 av. J.-C. Strabon la décrit comme un très grand marché.

Plinie l'Ancien, qui semble l'avoir visitée, décrit Tacapæ comme une oasis au milieu des sables et admire le système de partage des eaux d'irrigation et la richesse de la végétation répartie sur trois étages (dattiers, oliviers, ou figuier, puis grenadiers et légumes). Hormis ces renseignements d'ordre économique, l'histoire de Tacapæ demeure inconnue. On sait qu'elle fut élevée au rang de colonie, sans doute au II^e siècle de notre ère. Rattachée à la province de Tripolitaine, elle possédait au début du V^e siècle deux évêques, le catholique Dulcitus et son compétiteur donatiste, Felix. Dans la Noticia de 484, l'*episcopus tacapitanus* se nomme Servilius. A la Conférence de Carthage de 525, c'est un certain Gaius (ou Gallus) qui représente l'église de Tacapæ.

Durant l'Antiquité la ville était devenue un important marché jouissant d'une situation particulière, sur ce seuil qui signale le passage de la Byzacène à la Tripolitaine. Tant que la puissance romaine exerça un contrôle étroit sur les nomades du Sahara ou du pré-désert, Gabès fut sans histoire, puis la ville subit le sort des autres cités littorales de la Tripolitaine qui résistèrent difficilement aux pressions exercées par les populations gagnées au nomadisme.

Lors de la lutte des Berbères de la Kahéna* contre les troupes arabes de Hassan, gouverneur de l'Égypte, Gabès, qui avait résisté à la première invasion, ouvrit ses portes sans combattre, exemple bientôt suivi par le Nefzawa. Sous les Fatimides, Gabès devint la capitale d'un royaume vassal confié à une famille kétama*, celle de Loukman. La ville semble avoir atteint sa plus grande prospérité sous les Zirides*. Le pays est alors peuplé de Berbères Luwata*, Nefusa* et Zwara, en grande partie de confession ibadite, mais en ville même, selon de nombreux auteurs (Ibn Khurradadhibi, Ibn Hawkal, al-Mukaddasi, al-Bakri), la population compte une majorité d'Afariq* qui sont les descendants des citadins latinisés et christianisés.

Préparant l'invasion du Maghreb par les tribus hilaliennes, Al Mustansir, le calife fatimide du Caire, avait attribué le territoire de Gabès à la tribu des Zoghba. Ceux-ci, après avoir écrasé les Zirides avec l'aide des autres Beni Hilal, s'établirent effectivement à Gabès et fondèrent un émirat indépendant qui fut, après la prise de Mahdiya par les Normands de Sicile, contraint de se reconnaître vassal de Roger II (1158). L'écroulement de l'État ziride fut suivi d'une période d'anarchie à laquelle mit fin, momentanément, la conquête de l'Ifriqiya par les Almohades. Mais les habitants de Gabès manifestèrent leur esprit frondeur en soutenant le prétendant almoravide Ali ben Ghaniya*. Cet aventurier génial réussit à se constituer en Ifriqiya un royaume aux contours mouvants qui ne prit une certaine consistance qu'à partir du moment où l'almoravide fit alliance avec un autre aventurier, l'arménien Qaraqus, qui s'était emparé du Fezzan et de la Tripolitaine. Pour Ali ben Ghaniya, l'aventure prit fin après une série d'échecs ; il semble avoir trouvé la mort à la bataille d'El Hama, à moins qu'il ne périt plus tard des suites de ses blessures. Lors des premières années du XIII^e siècle, les Almohades rétablissent leur autorité sur Gabès et toute l'Ifrikiya. Ces régions furent confiées à un grand dignitaire du régime almohade, Abou Zakariyya Yahya fils de Hafs Umar Inti. Nommé gouverneur de l'Ifriqiya, il fut à l'origine de la dynastie hafside. Sous ce gouvernement les gens de Gabès eurent bien souvent l'occasion de manifester leur esprit d'indépendance : ils eurent même pendant plus d'un siècle une dynastie locale, celle des Banu Makki (1282-1394)...



Le marché de Gabès, tas de poissons séchés, fretin destiné à fumer le sol (photo G. Camps).

Sous la domination ottomane, à partir de 1574, le rôle de Gabès ne connut guère de modification importante. Le port, malgré son faible tirant d'eau, continua à servir de débouché aux produits soudanais et sahariens, mais il fut toujours surpassé par Tripoli, bien mieux situé pour assurer des relations suivies avec le Sahara central et méridional. Au XIX^e siècle, la ville décline inexorablement. En 1870, lors de l'insurrection d'Ali ben Ghadamum, Gabès fut pillée par les troupes régulières conduites par le Khaznadar. Lors de l'établissement du Protectorat (1881), elle n'était plus qu'une double bourgade (Djara et Manzil) de quelque dix mille habitants. Située en arrière de la "Ligne Mareth", Gabès eut à souffrir des combats de 1943, en particulier des bombardements qui détruisirent de nombreux immeubles dans le centre ville.

Aujourd'hui Gabès est le chef-lieu d'un gouvernorat en pleine croissance dont la population est passée, en dix ans (1984-1994), de 240 000 à 310 000 personnes. Cependant l'oasis est loin d'être aussi productive que celles des autres provinces méridionales : la variété de dattiers* Deglet en-Nour, la seule qui fasse l'objet d'une exportation, ne produit qu'une centaine de tonnes par an, contre 32 270 t. pour le gouvernorat de Kebili et 50 370 pour l'ensemble de la Tunisie (statistiques de 1993).

L'oasis de Gabès a cependant une réputation très méritée. Son paysage végétal est célèbre par sa luxuriance, d'autant plus marquée que cette oasis est la plus proche de la mer. La richesse de sa végétation étagée était déjà célébrée dans l'Antiquité. Aujourd'hui comme jadis, le palmier dattier constitue la strate supérieure, au-dessous poussent les arbres fruitiers : abricotiers, bananiers, citronniers, figuiers, orangers et des vignes sur treille ; la strate inférieure est occupée par des planches de dimensions naines, dans lesquelles se pressent les cultures herbacées : orge, luzerne, sorgho et potagères : carottes, courges, courgettes, épinards, choux et surtout oignons, piments et tomates. Cette agriculture intensive n'est pas fermée au progrès. Maintes fois détruite ou ravagée au cours des guerres, l'oasis fut chaque fois reconstituée et enrichi de cultures nouvelles.

Aujourd'hui les différents quartiers ou oasis de villages (Chenini, Menzel ; Jara, Guannouche) ont tendance à se spécialiser, et à développer des cultures industrielles : tabac et surtout henné qui est réputé dans toute la Tunisie.

L'autre activité traditionnelle, celle de la pêche subit très fortement la concurrence de Sfax et des autres ports du Sahel. Aucun chalutier n'est inscrit à Gabès (alors qu'il y en a 229 à Sfax et 60 à Mahdiya). Les embarcations de pêche sont des lamparos ou sardiniers au nombre de 85. Quant au port, qui vivait surtout du cabotage depuis l'effondrement du commerce saharien, il subit la concurrence de la route rapide qui met Sfax, Sousse et même Tunis à quelques heures de Gabès.

BIBLIOGRAPHIE

- IBN KHURRADADBIH, *Masalik* (traduction par Hadj-Sadok, *Description du Maghreb*, Alger, 1949).
- IBN HAWAKAL, *Surat al-Ard*, Beyrouth s.d.
- AL BAKRI, *Masalik*, trad. de Slane, *Description de l'Afrique*, Paris, 1965.
- GUERIN V., *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, 1862.
- TISSOT Ch., *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, Paris, 1884. 2 t.
- BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du x^e siècle*, Paris, 1940, 2 t.
- MARTEL A., "Gabès, port caravanier saharien (1899-1917)", *Trav. de l'Institut de recherches sahariennes*, 1960, t. XIX, p. 65-103.
- MARTEL A., *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Tunis 1965.
- TALBI M., *L'Émirat aghlabite*, Paris, 1966.
- PASKOFF R. et SANLAVILLE P., *Les côtes de la Tunisie. Variations du niveau marin depuis le Thyrrénien*. Maison de l'Orient, Lyon, 1983.
- M'HALLA M. et GARGOURI-SETHOM S., "Présentation du Musée de Gabès", *Cahiers des Arts et traditions populaires*, 9, 1987, p. 121-139.
- OUESLATI A., PASKOFF R., SLIM H. et TROUSSET P., "Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d'après les données de l'archéologie à l'époque historique" dans *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, Paris, 1987, p. 76-78.
- TROUSSET P., "La vie littorale et les ports dans la Petite Syrie à l'époque romaine", *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord, 5^e Colloque intern.*, Avignon 1990, Paris, 1992, p. 321-328

G. AGABI

G2. GADABITANI

Les Gadabitani sont signalés au voisinage de *Lepcis Magna* (Lebda), en Tripolitaine, par Procope (*De Aed.*, VI, 2, 12). Ils se seraient convertis au christianisme à l'époque de Justinien. De son côté, Corippus (*Joh.*, II, 117-118) fait état des guerriers de *Gadabis* parmi les indigènes insurgés contre l'Empire byzantin en 546. Il les mentionne à la suite de la troupe des Muctunii* (*Muctuniana mamu*) qui habite les déserts de Tripolitaine. Le rapprochement, que nous avons jadis suggéré (*Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique*, Dakar, 1962, p. 91), entre les Gadabitani et *Cidamis* (Ghadamès), mentionnée par Procope (*De Aed.*, VI, 3, 9-10) sous la forme *Kidamē*, nous paraît aujourd'hui improbable. Très hypothétique le rapport supposé par T. Lewicki (*Études ibādites nord-africaines*, Varsovie, 1955, p. 88) entre les Gadabitani et l'ethnique Gād(a)wī, formé sur Gādō (Djado du djebel Nafūsa) !

J. DESANGES

G3. GAFSA (voir C.19 CAPSA)**G4. GALAULES (voir A.327 AUTOLATAE/AUTOLOLES/AUTOTELES)****G5. GAIA**

Roi des Massyles père de Massinissa (Tite-Live, XXIV, 48, 13; Appien, *Lib. 10*). Il est cité dans l'inscription bilingue de Dougga qui est la dédicace sanctuaire de Massinissa (*R.I.L.*, 2); son nom en punique est écrit avec un ghimel et deux yod : GYY. Plusieurs inscriptions de Délos nous font connaître l'orthographe grecque de son nom : ΓΑΙΑ (*B.C.H.*, t. II, 1903, p. 484 et t. XXXIII, 1909, p. 484). Certains manuscrits de Tite-Live donnent ce nom sous la forme GALA (S. Gsell, *H.A.A.N.*, t. III, p. 177, n° 4) reprise par Silius Italicus (XV, 464) qui nomme ainsi un guerrier de l'armée d'Astrubal.

Il est vraisemblable que Gaïa est un nom africain. A l'époque romaine on reconnaît deux noms dans la composition desquels il semble entrer : Gaïais, au sud-ouest de Thagaste (*I. L. Alg.* I, 969) et Gaiuta au Douar Haddada (*B.C.T.H.S.*, 1936-1937, p. 104)

S. Gsell (*H.A.A.N.*, t. III, p. 178) a, en quatre lignes, résumé le peu que l'on sait du règne de Gaïa. Roi des Massyles, il semble avoir suivi une politique complexe qui l'opposa, pendant un certain temps, au début de son règne, à Carthage. Ce premier conflit lui permit d'annexer un territoire qui appartenait à Carthage. Au cours des dernières années de son règne, à partir de 213-212, Gaïa jugea plus avantageux de rechercher l'alliance carthaginoise, d'autant plus que la montée en puissance de ses voisins masaesyles, sous la vigoureuse impulsion de Syphax*, menaçait son flanc occidental. Au même moment, Syphax qui avait été jusqu'alors l'allié des Carthaginois, entre en conflit avec eux et s'empare des cités puniques qui s'égrènent le long du littoral de la Numidie. Selon Appien (*Iber.*, 15-16), cette action obligea Asdrubal, le commandant en chef des armées puniques en Espagne, à renvoyer une partie de ses troupes en Afrique. Cette décision révèle simultanément la puissance de Syphax et la précarité de la domination de Carthage sur les cités du littoral numide. C'est à partir de cette année et du renversement d'alliance que commence la carrière de Massinissa comme chef de guerre ; désormais il combat les Romains et il participe aux combats en Espagne jusqu'en 206. Mais le fils de Gaïa reste attentif et surveille l'évolution de la situation en Numidie. Il est vraisemblable qu'il se rendit plusieurs fois chez les Maures, dont il devait traverser le territoire pour arriver chez les Masaesyles et les Massyles. C'est sans doute au cours de ces déplacements qu'il gagna l'amitié de Baga, le roi des Maures.

Gaïa était le maître, sans doute peu redouté des autres princes massyles, d'un territoire restreint cantonné à l'est et à l'ouest par les deux grandes puissances africaines de l'époque : Carthage et le royaume masaesyle. Mais ce petit royaume massyle existait certainement depuis plusieurs générations. C'est ainsi que le Medracen*, énorme tombeau inspiré des "bazinas"* paléoberbères mais habillé à la grecque, peut être attribué à un prédécesseur de Gaïa. L'Histoire a retenu les noms de deux princes dont l'autorité s'exerçait au moins sur la partie orientale du pays massyle : le premier est Ailymas* qui s'allia à Agathocle (310 av. J.-C.), diodore de Sicile (XX, 17) le qualifie de roi des Libyens ; le second est

Naravas* qui joua un rôle important auprès des Carthaginois durant la Guerre des Mercenaires*. Mais nous n'avons aucune certitude que ces princes aient été de la famille de Gaïa et le nom même des massyles ne semble pas encore connu. Contemporain de Massinissa, Mazétule appartenait à la famille royale mais il demeura un adversaire déterminé du lignage de Gaïa.

Sur l'inscription bilingue *R.I.L.* 2 de Dougga, Gaïa est dit roi et son fils Massinissa porte le même titre. En libyque ce tyte s'écrit GLD (=aguellid*), en punique cette fonction est rendue par le mot HMMLKT. Or Gaïa n'est pas fils de roi, son père Zilalsan est qualifié de sufète, sans que l'on sache exactement ce que représentait ce titre dans les villes numides dépendant ou non de Carthage. Il est sûr que ce titre, tout comme celui de GLD, avait plusieurs acceptions. Dans cette même dédicace, trois autres personnages portent le titre de GLD : ce sont Safot et son père Afsan et Abdesmum. Il est manifeste que ces "rois" sont des magistrats annuels qui donnent le nom à l'année au cours de laquelle ils exercèrent leurs fonctions. Gaïa était lui aussi qualifié de GLD, ce qui ici s'applique sans hésitation à la dignité royale, comme le confirme, à Délos, la dédicace de Nicomède à ce prince qui est dit βασιλευς, titre que porte également son fils Massinissa.

S. Gsell a montré que la succession sur le trône massyle ne se faisait pas nécessairement de père en fils. C'était l'aîné des agnats du lignage massyle qui recevait le sceptre. Ainsi avec Gaïa avait régné sur les Massyles soit un oncle soit un cousin aîné, et de même, à la mort de Gaïa, survenue en 206 av. J.-C., ce ne fut pas l'un de ses fils, mais l'aîné des agnats massyles, Capussa, qui fut proclamé roi. Ce n'est que quelques mois plus tard, après la mort de Capussa, que Massinissa fit valoir ses droits contre Lacumazès.

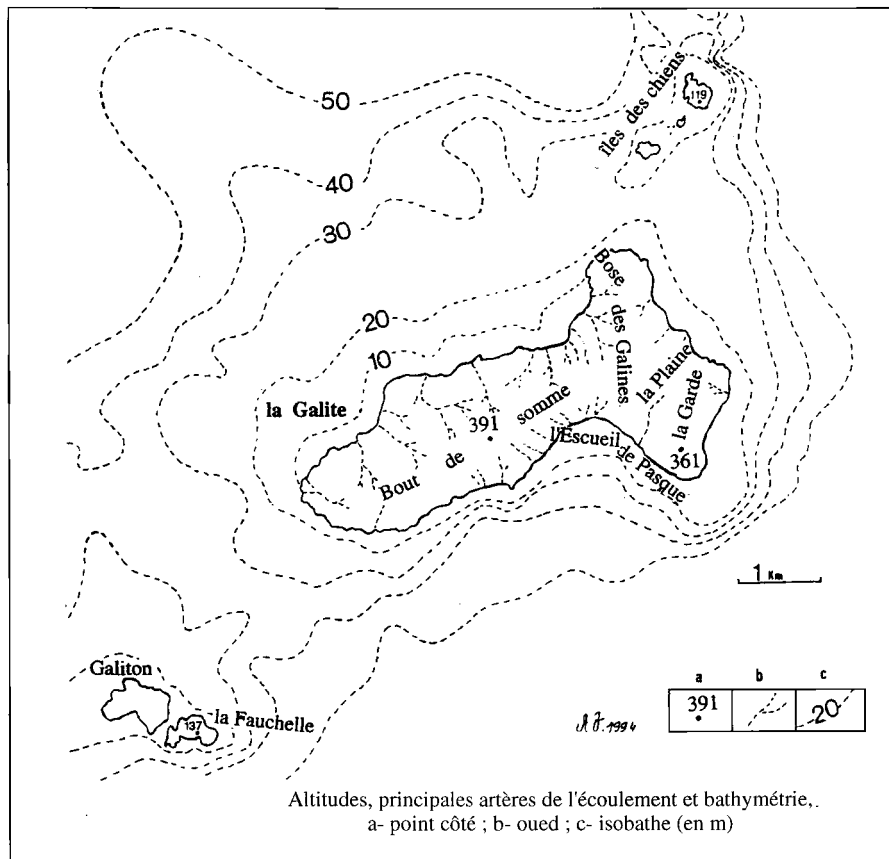
G. CAMPS

G6. GALITE (île de la)

La Galite est une île située par 37°31' de latitude Nord et 8°55' de longitude Est, au large de la côte septentrionale de la Tunisie, à 25 milles marins (46 kilomètres) au Nord du Cap Negro, à 33 milles (61 kilomètres) au Nord/Nord-Est de Tabarka et à 50 milles (92 kilomètres) au Nord/Nord-Ouest de la rade de Bizerte. Les *Instructions nautiques sur les côtes de Tunisie*, datant de 1890, nous décrivent ainsi l'île :

« C'est un gros massif de terre escarpé et sans plage de trois milles de longueur de l'E./N.-E. à W./S.-W. sur un mille de largeur. Elle possède dans sa partie Est, un étranglement auquel correspondent deux anses très ouvertes : l'une au N.-W., l'autre au Sud. La partie Ouest, qui est plus élevée, est haute de 395 mètres. Celle de l'Est est dominée par un cône remarquable de 358 mètres de hauteur, situé à la pointe Sud-Est de l'île. Ces terres tombent à la mer par des pentes entièrement raides pour la plupart, et l'île n'est guère accessible que du côté N.-W. ou mieux par la baie du Sud devant laquelle se trouve le mouillage » (L. Manen et G. Héraud, 1890).

Dans les années 1870, un officier de marine nous dépeint « une terre haute et montagneuse, aux croupes arrondies » qui est encadrée « sur la droite et sur la gauche de rochers, ceux du Nord-Est sont appelés Cani ou les Chiens, ceux du Sud-Ouest, plus gros, (se nomment) le Galiton... et l'Aiguille ; vers le Sud, deux



L'archipel de la Galite (carte de A. Oueslati).

autres roches jumelles, les Sorelles ». Sur la Galite, qui présente la forme d'un T, existent plusieurs sources d'eau douce; la nature du sol est essentiellement volcanique, « la montagne principale est d'une roche trachytique remplie de belles laves ». Lieu de repos pour les oiseaux de passage, domaine des lapins, des chèvres sauvages et des boucs qui ont « des crinières à la manière des lions », l'île n'offre qu'un « aspect triste et désolé » mais la pêche y procure du poisson en abondance (Archives générales du gouvernement tunisien, série E, 587/3).

Malgré sa faible superficie (752 ha pour la Galite, 29,9 ha pour le Galiton, 13,6 ha pour la Fauchelle, 12,5 ha pour l'île des Chiens), l'archipel de la Galite présente une grande variété de roches, particulièrement de roches éruptives. La stratigraphie littorale est constituée de dépôts d'origine éolienne surmontés d'un conglomérat tyrrhénien, riche en strombes, auquel fait suite une nouvelle éolienne et des dépôts de pente d'âge historique remaniant des tessons de poterie tournée.

L'île ne compte plus aujourd'hui que trois habitants à demeure (Oueslati, 1995) ; un officier de marine, un garde national et un berger auxquels s'ajoutent les gardiens du phare du Galiton. Ce phare a été mis en service en 1920 et fut par la suite complété par un feu auxiliaire à pinceau couvrant les écueils des Sorelles. Cet archipel aujourd'hui dépeuplé fut pourtant occupé à maintes reprises, durant l'Antiquité et à l'époque contemporaine.

La Galite durant l'Antiquité

Il est difficile de dater la première occupation de l'île. La découverte d'éclats d'obsidienne (*Atlas préhistorique de la Tunisie*, feuille de Tabarka, p. 24) est, pour le moment, la seule preuve de la présence de l'homme dans l'archipel aux temps néolithiques.

L'attribution des sépultures creusées dans la falaise de grès éolien aux Phéniciens est sujette à discussion. J. Toutain (*MEFR*, 1891, p. 454-456) décrit une douzaine d'excavations rectangulaires dont l'ouverture située sur un petit côté était obturée par un bloc ou une dalle sommairement dégrossie. La longueur n'excédait pas 1,80 m, pour une largeur de 0,70 m et une hauteur de 0,70 m. Les squelettes étaient étendus sur le dos, les pieds tournés vers l'ouverture. Ces dimensions et cette disposition ne correspondent guère aux tombes puniques habituelles. Il est aussi difficile d'attribuer à une tradition punique le mobilier funéraire, en particulier la fibule annulaire à long ardillon trouvée dans l'une de ces tombes et que l'auteur considère comme « l'analogue de celle des femmes de la Tunisie actuelle ». Des pièces de monnaie carthaginoises auraient, selon Ch. Tissot (t. I, p. 233), été trouvées dans l'île, mais elles n'ont jamais été décrites.

En 1925, L. Poinssot et R. Lantier faisaient connaître (*B.C.T.H.*, 1925, p. xcv) une curieuse sépulture collective qui contenait huit squelettes enchaînés deux à deux par les pieds. Parmi les objets de parure figuraient un anneau d'oreille ouvert en cuivre « agrémenté à la partie inférieure d'un petit cylindre terminé par une boule », deux bracelets ouverts, en cuivre, aplatis aux deux extrémités, sept perles de verre et deux petites monnaies de bronze dont l'une à l'effigie de Constant II (641-668). Dans le même article sont signalées des poteries en terre grise décorées à la roulette de demi-palmettes et une lampe sur pied évasé, à anse pleine et bec pointu orné de deux volutes. D'autres vestiges archéologiques appartiennent sans conteste à l'époque romaine : ce sont des citernes, des carrières et, découvertes récemment, des installations de salaison de poisson. Le sol est par endroit jonché de tessons de céramique rouge ou grise faite au tour.

La Galite est citée par plusieurs auteurs de l'Antiquité, Pomponius Mela (II, 120), l'*Itinéraire maritime* (495, 1 et 514, 4-6), Pline l'Ancien (V, 42) la nomment Galata. Ptolémée la désigne sous le nom de Καλαθη; J. Desanges pense que ce nom a été hellénisé sous l'influence du Καλαθος (corbeille). Pline (V, 42, 3) note que les scorpions, qui sont un fléau de l'Afrique, ne peuvent vivre sur la Galite, avantage que cette île partagerait avec la ville de Clupea (Kelibia).

La Galite du Moyen Âge à l'époque contemporaine

Depuis le XI^e siècle, les barques de Pise venaient pêcher le corail sur la côte africaine; en 1520 arrivèrent les Bretons et les Normands qui obtinrent de Khaïreddine le privilège de la pêche du corail entre Tabarka et Bône; au XVII^e siècle, les Français s'installaient au Cap Negro et au Bastion de France, à proximité de la Calle. Dans les luttes farouches qui opposèrent Sanson Napollon aux Génois de Tabarka, la Galite servit d'entrepôt à cet aventurier (E. de Fages et C. Ponzevera, 1899). En 1768, le Bey de Tunis accordait à la Compagnie Royale d'Afrique l'exclusivité de la pêche au corail dans les eaux tunisiennes, monopole que la France conserva jusqu'à la Révolution. Du XVI^e au XVIII^e siècles, les corailleurs marseillais utilisèrent donc la Galite comme point de relâche, d'où la présence dans l'île de certains vestiges chrétiens qui pourraient remonter à cette époque.

Le traité du 26 octobre 1832, entre la Tunisie et la France, renouvelle les dispositions avantageuses des accords précédents et précise que les barques corallines devront être munies de patentes françaises, ce qui explique la concentration annuelle des corailleurs italiens à la Calle : ils y viennent accomplir les formalités nécessaires avant de partir, sur leurs petits voiliers, à la quête du corail dans la zone allant du Cap Rosa (Algérie) à la Galite (Loth G., 1905, p. 250-360).

Bref, malgré sa rudesse et l'inhospitalité de son sol, malgré des courants marins qui en rendent l'approche difficile, la Galite a été, au cours des siècles, « le refuge des pirates, des corsaires et des contrebandiers ». Pendant les guerres du Premier Empire, les croiseurs anglais y avaient des vigies. Et vers les années 1870, l'île reste fréquentée par les corailleurs italiens qui font presque tous le métier de trafiquants d'armes et de munitions auprès des tribus arabes de Kroumirie. Viennent aussi à la Galite, d'avril à juin, des pêcheurs siciliens qui prennent des mendoles, poissons qui ressemblent aux harengs, pour les saler et les sécher avant de les expédier en Sicile (E. de Fages et C. Ponzavera, 1899, p. 35-36). Quant à la langouste qui deviendra au début du ^{xx}^e siècle la grande ressource des habitants de l'île, elle ne semble pas, à cette époque, faire l'objet d'une pêche intensive, faute sans doute de moyens de conserver vivants ces crustacés (dans de bateaux-viviers) jusqu'à leur arrivée sur les lieux de vente, les grandes villes d'Algérie, d'Italie ou de France.

L'évolution de la population de la Galite

Les premiers chiffres valables datent seulement de 1906 : 174 Européens dont 67 Français et 107 Italiens. Chiffres qui augmentent lentement jusqu'en 1926 : 186 Européens en 1911 dont 68 Français et 118 Italiens ; 193 en 1926 dont 131 Italiens. Renversement de situation en 1931 où sur les 175 Européens présents dans l'île, 133 sont Français, par suite de naturalisation massive, et 42 seulement Italiens. Absence de population musulmane ou israélite pendant longtemps puisqu'il faut attendre les années 1938-1939 pour trouver mention, dans des rapports de gendarmerie, de la présence de quelques bergers tunisiens (musulmans) au service d'éleveurs italiens.

Mais diverses sources d'archives nous fournissent des renseignements sur la population occupant la Galite avant 1906 : un rapport de 1887 mentionne la présence de 35 personnes appartenant à seulement cinq familles, et précises : « il n'existe pas un seul indigène dans l'île, les Européens qui l'habitent vivent du produit de la pêche qu'ils vendent à la Calle, lorsque le temps leur permet de s'y transporter » (Archives Tunis. Rapport du contrôleur civil de Bizerte du 1^{er} avril 1887). Et d'autres rapports de 1902 et 1903 distinguent soigneusement une « population flottante d'environ 120 pêcheurs » et un « élément fixe » d'environ 125 personnes (Archives Tunis, rapport du 21 juillet 1903).

Documents d'archives et tradition orale recueillie vers 1930 par un prêtre desservant l'île, nous informent de la date et des circonstances de l'installation des premiers habitants sédentaires de l'île : c'est Antoine d'Arco, originaire de Ponza, île des environs de Naples, qui vint s'installer, à partir de la Calle où il était corailleur, à la Galite, avec toute sa famille, le 11 octobre 1873. Chassés par les Tunisiens qui installent dans l'île une petite garnison, les d'Arco reviennent dès 1877 et sont rejoints par d'autres familles, également originaires de Ponza mais qui avaient auparavant fait un séjour en Algérie, à la Calle ou à Bône. Mais la génération qui s'installa dans l'île délaisse, d'après les documents connus, sa profession d'origine, la pêche, pour se livrer à l'agriculture ou à l'élevage : lassitude d'un métier pénible et d'un faible rapport, mythe de la richesse naturelle d'une terre presque vierge qui s'oppose au labeur incertain du marin-pêcheur ?

Cependant, à la fin du XIX^e siècle, au moment où la récolte des langoustes remplace celle du corail, les Galitois retrouvent leur vocation première de pêcheurs et l'économie de l'île va connaître deux rythmes, celui de la mer pendant la belle saison et celui de la terre au cours des mois de mauvais temps.

L'évolution économique de la Galite

La pêche au corail* perd de son importance sur les côtes d'Algérie et de Tunisie après les années 1880 : concurrence du corail artificiel fabriqué en Allemagne et surtout dévastation des bancs par une exploitation intensive avec des engins prohibés. Et, malgré une législation protectrice des fonds et plusieurs tentatives pour relancer la pêche au corail, cette activité est pratiquement abandonnée en 1908, parce que trop pénible et trop peu rémunératrice.

Par contre, à chaque été, dès le début du XX^e siècle, la pêche à la langouste bat son plein autour de la Galite : des documents de 1903 soulignent le caractère rémunérateur de cette pêche et la présence croissante d'Italiens arrivant avec leurs barques. La presse locale exige un renforcement de la législation sur la pêche de la langouste afin d'éviter la disparition à bref délai de ce crustacé et dénonce la concurrence italienne qui provoque la diminution régulière des quantités pêchées. Même situation entre les deux guerres mondiales où ce sont maintenant des chalutiers qui viennent de Ponza, en période de pêche, et contre lesquels les pêcheurs de la Galite ont du mal à lutter, alors qu'ils ont pourtant modernisé leurs embarcations en les munissant de moteurs. Un projet de coopérative de pêche échoue et la commercialisation de la langouste appartient à de grosses sociétés, d'où de grandes différences de prix entre l'achat au pêcheur de la Galite et la revente au consommateur !

Pendant l'automne et l'hiver où la pêche aux langoustes est interdite, les Galitois se livrent à d'autres activités dont témoignent une collection de rapports de gendarmerie s'étendant de décembre 1937 à septembre 1940 : à la fin d'août, « les pêcheurs galitois s'emploient à remiser leurs nasses et cordages pour l'année prochaine », en octobre et novembre, ce sont les travaux de culture mais « les insulaires ne possèdent pas de charrue, toutes les semailles sont faites au crochet ». Sécheresse ou pluie dévastatrices contrarient la production de céréales (blé, orge) ou de légumes qui ne suffisent pas à nourrir la population et, à la mauvaise saison l'île doit être approvisionnée en vivres par la Marine Nationale. En bref, « les terres sont très pauvres et les rendements médiocres » et les nombreux rats commettent beaucoup de dégâts. Autre ressource d'appoint, l'élevage d'ovins et de bovins qui fournit : viande et laitage pour la consommation locale, et qui permet une fabrication artisanale de fromages. Mais là aussi, les conditions matérielles sont défectueuses, les bêtes mourant de froid l'hiver, faute d'abri.

Finalement, c'est la pêche qui assure l'essentiel des revenus des habitants de la Galite : on comprend alors l'inquiétude de la population devant le dépeuplement des bancs de langoustes et la diminution constante, année après année, de la quantité de crustacés récoltés et vendus (ainsi la pêche à la langouste donne 73 tonnes en 1936, 68 en 1937, 45 en 1938 et 29 en 1939). Cette activité maritime explique, en grande partie, l'évolution de la société dans l'île.

Évolution et disparition d'une société insulaire : la Galite de 1870 à 1964

Nous assistons pendant cette période à la transformation d'un groupe humain qui évolue d'un stade anarchique, voire même anarchiste, à l'intégration dans un monde organisé ; mais ce passage à la société développée s'opère de l'extérieur,

par l'intervention de la puissance coloniale qui apporte « la civilisation » aux insulaires de la Galite, d'où la survivance de certaines mœurs particulièrement originales qui se maintiennent jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Nous avons vu que les premiers habitants permanents s'étaient installés dans l'île sans aucun droit ni titre mais avec la tolérance des autorités de la Régence. Le retrait de la petite garnison tunisienne en 1884 et les rares visites des représentants civils ou militaires du Protectorat ont certainement contribué à la naissance de la légende qui voulait qu'Antoine d'Arco ait reçu des beys la souveraineté de l'île. En fait, il s'y comportait en véritable tyran, pliant sous son autorité les nouveaux immigrants et régissant une société coupée du monde extérieur. L'administration française de Tunisie ne peut donc que considérer avec méfiance cette communauté qui échappe relativement à son autorité, d'où la sévérité de son jugement sur des gens qui « ne paient ni taxes, ni impôts, ni patentes ». Adversaires politiques ou partisans de l'Anarchie comme doctrine sociale s'en mêlent et polémiquent dans les journaux de Tunisie et de France : l'île de la Galite devient célèbre et fait l'objet de demandes de renseignements !

Mais dès 1902, le Résident Pichon prend des mesures pour « faire respecter l'autorité du Protectorat dans l'île » en y hissant les pavillons français et tunisien, en imposant aux étrangers une déclaration de résidence, comme dans le reste de la Régence, en y établissant l'état-civil et en rattachant l'île à Bizerte au lieu de Tabarka, « en raison de la facilité des relations par mer et du concours que pourrait prêter la Division Navale » (Archives Tunis, E, 587, 3). Ces considérations stratégiques justifient l'action en faveur de ce « point d'appui » qui, tombant aux mains d'un éventuel ennemi, « neutraliserait tous les moyens d'attaque et de défense accumulés depuis quelques années à Bizerte ». Et elles expliquent aussi le mouvement des naturalisations encouragé par les autorités qui, par ailleurs, améliorent le sort des habitants par la création d'une école, l'organisation d'une voirie et la distribution d'eau potable.

A la veille de la seconde guerre mondiale, les Galitois multiplient les vœux et les démarches pour obtenir « que les pêcheurs étrangers venant directement d'Italie ne soient pas autorisés à venir pêcher à la Galite » et que les autorisations délivrées pour venir pêcher à la Galite soient réservées par priorité aux habitants de l'île : les conflits économiques l'ont emporté sur les liens de la langue et de la culture. La propagande fasciste et antifrançaise que tentent de faire certains équipages de chalutiers venus de Ponza est plutôt mal accueillie par la population locale (Rapport de gendarmerie du 30 août 1939).

Mais les Galitois conservent de leurs origines difficiles quelques traits marquants : l'analphabétisme touche toute la tranche d'âge qui n'était plus scolarisable après la création de l'école vers 1930 ; les violences verbales et même physiques sont assez fréquentes dans l'île, les délits de pacage sont nombreux et s'expliquent d'autant mieux qu'il n'y a aucun cadastre établi ; les querelles familiales prennent vite de l'importance dans ce monde minuscule où toutes les familles sont alliées et où l'insularité exacerbe les tensions ! D'ailleurs, le caractère farouche et même sauvage des habitants de la Galite ainsi que les ressources médiocres de l'île ont contribué aux deux échecs de grande colonisation de type capitaliste de la fin du XIX^e siècle : en 1883-1884 pour y faire de l'élevage (J.-Cl. Barban) et en 1894 pour y exploiter les richesses minières (D. Bertagna).

Phénomène marginal de la colonisation puisqu'il n'y eut pas jusqu'à une date récente de colonisés autochtones, la présence de cette communauté ethnique et professionnelle mérite une mention dans l'histoire des minorités en Méditerranée.

Au début du XX^e siècle la Galite connut une certaine prospérité, les quelques 60 hectares de terres cultivables furent mis en valeur par des familles italiennes

qui exploitaient également les richesses de la faune marine, particulièrement les langoustes. Ces immigrants acquérèrent la nationalité française et bénéficièrent d'une amélioration sensible des relations avec le continent. Mais à la suite du décret nationalisant les terres tenues par les étrangers, d'un seul coup l'archipel se vida. La population estimée à 200 personnes vers 1960, est aujourd'hui réduite à trois. Comme le déplore A. Oueslati (1995, p. 35), le village, qui comptait une quarantaine de maisons, son église et son école, commence à tomber en ruine, de même que les installations agricoles en terrasses et les murets délimitant les parcelles. Différents projets sont à l'étude pour redonner vie à la Galite et la repeupler. On a envisagé de construire un port, en sachant tous les dangers que de telles installations font courir à un milieu naturel fragile. Aussi certains spécialistes préféreraient que soit adoptée à la Galite la même solution qu'à Djamour* (Zembra) qui fut classé en 1977 comme parc naturel national et en réserve de la Biosphère par l'Unesco.

BIBLIOGRAPHIE

Généralités

OUESLATI A., *Les îles de la Tunisie*, CERES, 1995, 395 p.

Antiquité

TISSOT Ch., *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, t. I, p. 232-233.

TOUTAIN J., La Galite, *M.E.F.R.*, 1891, p. 454-456.

GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II, p. 149.

POINSSOT L. et LANTIER R., *B.C.T.H.*, 1925, p. XCV.

DESANGES J., *Plin l'Ancien, Histoire naturelle, Livre V*, 1-46, 1980, p. 440-443, *Atlas pré-historique de la Tunisie*, feuille de Tabarka, 1985, p. 24.

Du Moyen Âge à l'Époque contemporaine

Archives générales du Gouvernement tunisien, Série E 587/3, dossier sur l'économie de la Galite.

MANEN L. et HERAUD G., *Instructions nautiques sur les côtes de Tunisie*, Paris, Imp. nat., 1890, XIX-124.

FAGES E. (de) et PONZEVEA C., *Les Pêches maritimes de la Tunisie*, Tunis, 1899, p. 57-61.

LOTH G., *Le peuplement italien en Tunisie et en Algérie*, Paris, 1905, p. 250-260.

SOUMILLE P., "Minorité et vie maritime : pêcheurs italiens et français à la Galite, des années 1870 aux années 1940", *Minorités techniques et métiers*, 1980, IRM 1978 (p. 181-196).

P. SOUMILLE

G7. GAMPHASANTES

Tous les manuscrits d'Hérodotes (IV, 174) signalent des Garamantes au sud des Nasamons*, qui ont évincé les Psylles*. C'est la seule tribu que l'historien situe dans la zone intermédiaire de l'Afrique, dite « des bêtes sauvages » (cf. II, 32) : « Ils fuient tous les hommes et leur compagnie ; ils ne possèdent aucune arme et ne savent pas se défendre. »

Ces caractères ne conviennent pas au puissant peuple des Garamantes*, que, par ailleurs (IV, 183), Hérodote mentionne sur l'un des tertres de la zone désertique. L'ethnonyme de IV, 174, est donc corrompu.

Grâce à Méla (I, 47 ; cf. I, 23) et à Plin l'Ancien (V, 45), nous savons que les indigènes dépourvus d'armes et fuyant tout contact humain s'appelaient en réa-

lité Gamphasantes, un nom que l'on est tenté de mettre en rapport avec les termes *Phazania* (Plin., V, 35; Ptol., *Apotel.*, II, 3, 71; *Géogr.*, IV, 7, 10, Müller p. 785) et *Phazanii* (Plin., *ibid.*), qui désignent la région et la population situées entre *Cidamis* (Ghadamès) et les Matmata. Les Gamphasantes étaient peut-être plus proches des Garamantes que des Nasamons, et plus occidentaux qu'il n'apparaît dans Hérodote. Au demeurant, il s'agissait sans doute d'une tribu errante et dispersée.

J. DESANGES

G8. GANGINES (voir A88. AGANGINAE, t. II, p. 242-243)

G9. GANI

Gani est l'une des grandes fêtes touarègues de l'Aïr qui annuellement rassemble une importante partie de la population. Selon le calendrier touareg ancien, sa célébration se situe au douzième jour du mois lunaire qui suit le mois des "pillages" (*aqqaten*) et qui précède celui appelé le "faon" (*awjim*), ce qui correspondrait à la période charnière entre la saison des pluies – où les campements se retrouvent dans les pâturages d'hivernage à l'extrémité de leurs territoires respectifs – et l'automne, époque où chacun retourne dans sa vallée d'élection.

Dans le calendrier musulman, la fête de la naissance du prophète (fête du Mouloud) s'est substituée au Gani dont la date se détermine aujourd'hui selon cette correspondance, se démarquant du cycle saisonnier annuel pour ne revenir qu'occasionnellement à sa période initiale du début de l'automne.

Célébrée dans différents lieux de l'Aïr, la fête de Gani jouit d'une réputation et d'une ampleur inégales. Les significations qui lui sont attribuées varient selon les milieux concernés. Borner l'interprétation de cet événement composite au sens religieux qu'il prend pour certains ou au seul aspect festif perçu par d'autres, l'amputerait des significations fondamentales qui président à son organisation chez les groupes qui se revendiquent comme les détenteurs par excellence de "l'art de gani", c'est-à-dire chez les nobles qui autrefois tissaient la trame des relations politiques de leur société, ainsi que tout leur entourage immédiat : les esclaves et les forgerons. C'est en effet à une logique politique que renvoient en premier lieu les grands Gani comme ceux qu'organisaient sur leur territoire les Ikazkazen, les Kel Tekreza, les Kel Gharous, les Kel Agalal... dans l'Aïr ou encore, plus au sud dans le Tagama, les Ifadeyen, les Kel Tâmat, les Inesgamen... Ces manifestations mettent en scène l'ordre politique touareg où chaque pôle confédéral ou tribal appartenant à l'ensemble de la société dans toute son extension doit être représenté. Leur déroulement offre une extraordinaire démonstration de la philosophie politique des Touaregs et des modèles d'organisation que la société promeut.

Un Gani structuré comme l'exige la tradition se prépare pendant près d'un mois. Pour qu'il se déroule correctement, aucune place n'est laissée à l'improvisation. Le chef du comité de Gani (*tinaden n gani* ou *tédawt n gam*), élu pour son savoir et sa compétence par l'assemblée confédérale, va prendre en main le protocole de la fête, entouré de sages, comprenant des nobles et beaucoup de forgerons, qui connaissent les principes et les enjeux de ces festivités. Un mois avant le rassemblement, le chef de Gani annonce le lieu choisi pour la circons-

tance. Immédiatement, la répétition des chants et des manières de Gani commence dans les campements. C'est quelques jours avant le grand Gani que le Conseil responsable de la fête distribuera les rôles de chacun. La scène politique est alors reconstituée, bâtie autour des cinq piliers qui forment la charpente de la tente touarègue, c'est-à-dire les cinq grandes confédérations autour desquelles s'articule l'ensemble du pays touareg : au Nord-Est l'Ajjer, au Nord l'Ahaggar, au Sud-Est l'Aïr, au centre la Tagareygareyt, au Sud-Ouest la Tademekkat. Chacun de ces pôles principaux sera représenté dans le théâtre de Gani par des acteurs désignés pour la circonstance.

Remarquons que contrairement au schéma morcelé que les lectures coloniales ont brossé du champ politique, c'est bien à l'échelle de la société touarègue dans son ensemble, *temust n imajaghen*, que cette mise en scène du politique est ici constituée.

A cette première grille de classification des liens sociaux et politiques, se juxtapose dans la cérémonie de Gani une deuxième trame de significations dont la nécessité relève également de l'ordre de l'univers, exprimant les deux principes à la fois contradictoires et complémentaires du "masculin" et du "féminin", ou encore de l'"extérieur" et de l'"intérieur" qui fonde l'existence de toute chose. Pour symboliser cette partition incontournable, des acteurs sont désignés au sein de la confédération responsable du Gani. Chez les Ikazkazen, par exemple, « c'est la tribu des Imadaghen ("les rattachés") qui jouera le rôle du masculin, tandis que les détenteurs du pouvoir incarneront celui du féminin et des donneurs de femmes » (Hawad). Cette distribution rappelle également que l'origine de toute chose, de tout être, de tout élément remonte, dans la cosmogonie touarègue, à un ancêtre féminin dont la continuité est tracée en voie matrilineaire. Chaque lignée, chaque corps, chaque tente, s'efforcera de conforter sa puissance et son autonomie en captant des alliés et des dépendants, à moins que, affaiblis, ils ne se diluent dans les autres unités.

Le Gani suit plusieurs étapes ritualisées qui doivent finalement aboutir à reconstituer « la charpente du corps touareg entourée de ses muscles et de ses nerfs, c'est-à-dire du peuple ». Le protocole des retrouvailles peut alors commencer. Un forgeron initié battait autrefois du tambour dans un rythme à cinq temps réservé au rassemblement de la nation (*temust*) et qui, depuis l'occupation coloniale et le démantèlement de la société touarègue, était de moins en moins joué, sauf pendant le Gani. Un long moment de recueillement commence où la communion se fait dans le silence. Les rivalités se diluent, les concurrences s'apaisent et même l'opposition entre le "ventre" et le "dos" du corps social touareg, pivot des dualités politiques, s'estompe.

Dans cette phase des retrouvailles, la lecture du Coran par les religieux qui célèbrent la naissance du prophète intervient. Chez certains groupes, comme les Ikazkazen, elle est d'introduction récente. C'est le précédent chef de cette confédération, Akédima, réputé pour son esprit de tolérance, qui avait accepté dans les années quarante, d'insérer cette manifestation dans la scène du politique afin que ceux qui se trouvaient placés sous sa protection, les "pauvres", expriment à leur tour la joie des retrouvailles selon leurs propres rituels. Cependant, cette intervention des *ineslimen* ("musulmans") provoquait encore, vingt ans après, d'âpres discussions entre les organisateurs dont certains s'insurgeaient.

En principe, dans la nuit de Gani, toutes les querelles et les jalousies devraient être oubliées. Rien ne doit troubler l'union sacrée de cette fête où sont confondus l'ordre des hommes et l'ordre cosmique. Cette manifestation est considérée par beaucoup comme bénéfique sur le plan psychologique, rétablissant le sens de l'harmonie et de l'équilibre.

Aujourd'hui, le déroulement de la fête s'est beaucoup simplifié. Bien des étapes ont disparu. Les comportements eux-mêmes par lesquels s'exprimaient les "humanités" des participants ont évolué. Alors qu'il était autrefois impensable de consommer une boisson chaude ou une quelconque nourriture pendant Gani, certains mangent et boivent du thé ouvertement aujourd'hui.

La venue massive de touristes étrangers et de citoyens, inclassables dans les catégories politiques mises en œuvres dans Gani, présence doublée par celle des gendarmes nigériens qui n'hésitent pas à "mettre de l'ordre", perturbe également le déroulement de la fête. C'est pourquoi, parmi les préoccupations politiques des jeunes Touaregs, s'exprime parfois l'idée connexe qu'il faut essayer de restaurer le Gani.

Cette transformation traduit bien la crise actuelle de la société, rompue par la colonisation française et progressivement émiettée et disloquée, qui ne parvient plus non seulement à rebâtir son cadre et ses réseaux politiques, mais parfois même à les concevoir. Elle met en évidence le gouffre qui sépare les enjeux, aussi bien réels que symboliques, de la politique touarègue ancienne, et ceux d'aujourd'hui qui se conforment au schéma éclaté de ce monde divisé entre cinq États.

BIBLIOGRAPHIE

CLAUDOT-HAWAD H., "Gani : la politique touarègue en spectacle", *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, n° 63-64, 1992/1-2, p. 211-223 (réédité in *Touaregs, Portrait en fragments*, Edisud, 1993, Aix-en-Provence).

HAWAD, *La tente déchirée* (à paraître).

H. CLAUDOT-HAWAD

G10. GARA (voir GOUR)

G11. GARAMA (Germa)

La petite cité caravanière de Germa, située au cœur du Fezzan* à 170 km à l'ouest de Sebha dans le couloir d'oasis de l'oued el Agial, a été reconnue depuis longtemps devoir correspondre à l'emplacement de l'antique *Garama*, capitale du royaume des Garamantes*. Celle-ci avait été mentionnée par Pline l'Ancien (*H.N.*, V, 36) comme *clarissimum... caput Garamantium*, parmi les villes soumises lors de l'expédition de Cornélius Balbus (en 20 av. J.-C.) et elle avait été désignée par Ptolémée (IV, 6, 12), sous le terme de *métropolis*. De fait, les fouilles opérées sur le site même de Germa et dans les environs proches, d'une part sur l'éperon barré de Zinchecra (à 3,6 km plus au Sud-Ouest), d'autre part, à Saniat Gebril (à 300 m à l'Est, près de l'ancien lac de Germa), ont permis de confirmer que cette partie du Fezzan avait pu tenir un rôle de commandement politique, économique et religieux au cœur des territoires contrôlés par la confédération des Garamantes et ce, depuis les temps pré-romains jusqu'à la conquête arabe en 642.

Germa reste inconnu des Européens jusqu'à la visite qu'y fait en compagnie du cheik local, le 17 juin 1822, le voyageur écossais Walter Oudney qui remarque le mausolée "romain" depuis lors célèbre sous son nom local de Gasr Uatuat.



Mausolée romain de Gasr Uatuat, près de Germa (d'après C. M. Daniels, 1970).

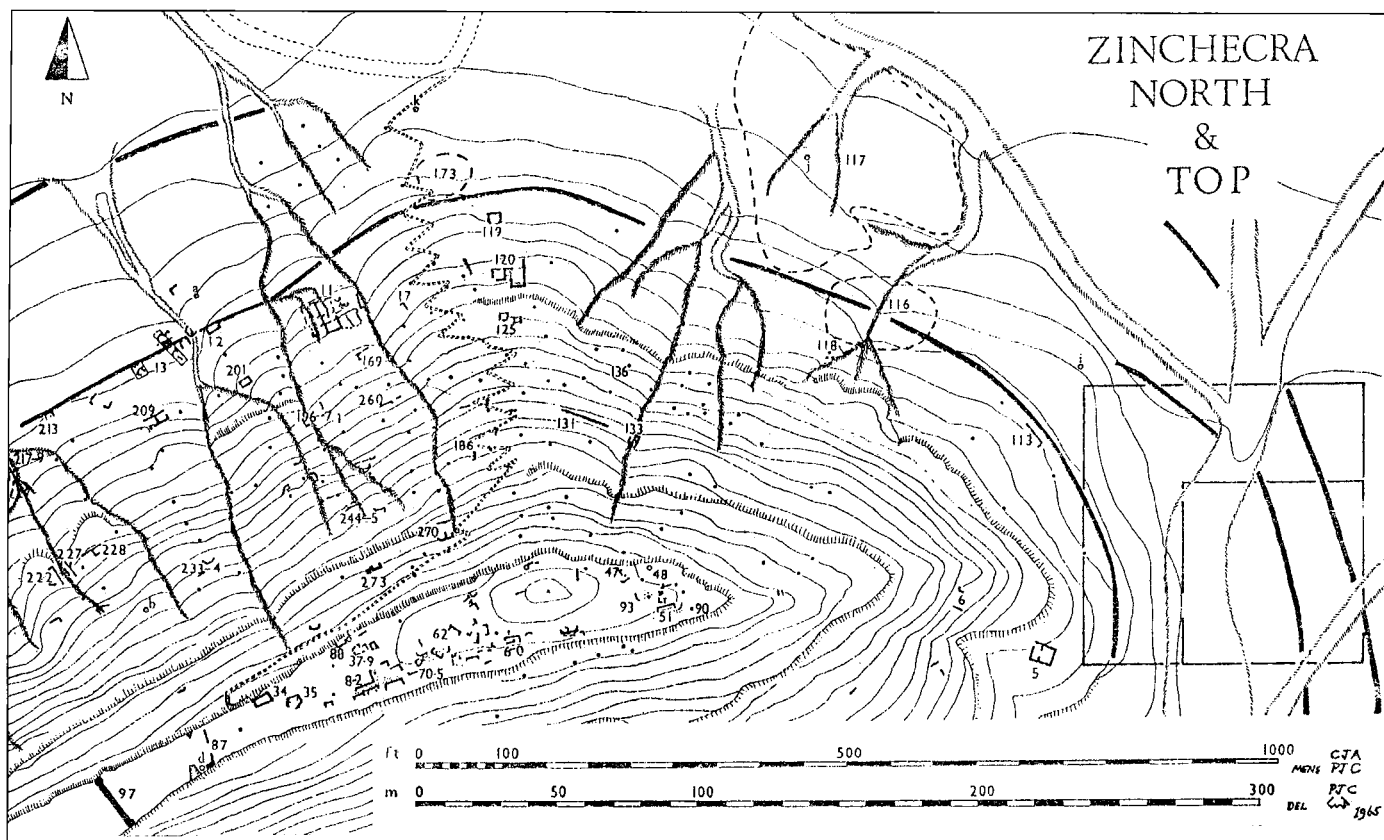


Les ruines de Germa (Garama), (d'après E. M. Ruprechtsberger).

Cependant, les recherches archéologiques n'ont vraiment commencé qu'avec la mission italienne de Pace, Sergi et Caputo en 1933-1934, qui permit de reconnaître des structures bâties antiques à Germa même, sous la ville médiévale de briques crues – classée alors monument historique – et sur le flanc sud du piton de Zinchecra, ainsi que dans les nombreuses nécropoles situées au contact de l'escarpement qui domine au sud la plaine de l'oued el Agial. L'essentiel de nos connaissances actuelles sur la capitale des Garamantes est redevable aux travaux de dégagement effectués à Germa de 1962 à 1968 par M. Ayoub et aux investigations de l'équipe anglaise à Zinchecra, sous la conduite de Ch. Daniels, entre 1965 à 1977.

Les traces d'occupation les plus anciennes ne se trouvent pas à Germa où elle ne remontent pas avant le IV^e siècle av. J.-C., mais bien sur les pentes et au sommet de l'éperon de Zinchecra ainsi que dans les nécropoles attenantes, où les indices chronologiques s'échelonnent du IV^e siècle av. J.-C. au I^{er} siècle apr. J.-C. En dépit de ses fortes pentes, l'escarpement a été le siège d'une longue et intense occupation, puisqu'au moins 300 habitations ont été reconnues sur une superficie totale de 35 hectares, notamment sur le flanc nord et au sommet de l'éperon où de nombreux niveaux apparaissent révélant un enchevêtrement d'habitats sommaires pour les hommes et d'enclos pour leur bétail. En même temps que les habitations proprement dites dont les murs supportaient des couvertures de palmes, une succession de terrasses armaient les pentes jusqu'à une sorte d'enceinte continue qui enveloppait le site à 12 m environ au dessus de la plaine alluviale de l'oued.

Plusieurs sondages ont été effectués jusqu'à la roche en place à proximité et en retrait de la terrasse inférieure. Ils ont montré que celle-ci n'a été mis en place qu'après une longue occupation antérieure caractérisée par l'existence de nombreux foyers creusés dans le roc et des vestiges de constructions en pierre sèche en partie remblayées par des accumulations de débris végétaux et de déjection animale montrant que le bétail habitait avec ses propriétaires. Les constructions



Zinchechra, versant Nord (d'après C. M. Daniels, 1970).



Saniat Gebril, à 300 mètres à l'Est de Germa (d'après C. M. Daniels).

contemporaines de la dernière période, plus élaborées (avec des cloisons de brique crue), se trouvent généralement un peu plus haut sur les pentes – ainsi que sur le sommet du plateau – tandis que le mur de terrasse inférieur semble avoir eu la fonction d'enclos pour le bétail. D'après le matériel céramique recueilli où coexistent une production locale (type "Zinhecra ware" ou "berber red ware" plus récent) et de la vaisselle méditerranéenne fine importée, ces niveaux d'occupation plus récents vont jusqu'à la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. tandis que des nécropoles subsistent seules au delà de cette période.

C'est également de l'époque romaine que datent les constructions moins nombreuses identifiées par Caputo sur le flanc sud de l'escarpement : il s'agit en l'occurrence de 10 à 12 "villae", dont les murs, de bonne facture, étaient réalisés en pierre de taille à la base et en brique crue pour les élévations. Les plus grandes avaient plus de 35 m de long et comportaient une succession de pièces. Ces habitats sont de la dernière phase d'occupation de Zinhecra.

Le tableau est quelque peu différent à Germa où les constructions dégagées par Ayoub frappent par leurs grandes dimensions et leur construction soignée en grand appareil, dont les éléments décoratifs (moulures de pilastres), s'accordent avec le style du mausolée de Gasr Uatuat pour témoigner d'une incontestable influence des modèles d'importation romaine. Elles pourraient indiquer la présence possible d'experts ou de négociants romains installés à Germa vers la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. ou au début du second. Mais il est tout aussi concevable d'admettre que ces modèles avaient été adoptés par l'aristocratie garamante elle-même. Ces constructions avaient succédé à des habitats plus anciens de brique crue. D'après les témoins de céramique trouvés dans les décombres de ces maisons, leur vie se serait maintenue au moins jusqu'au IV^e siècle.

L'examen du site de Saniat Gebril a révélé les restes de construction de briques crues où se trouvaient beaucoup de témoins de céramique du 1^{er} au III^e siècles apr.

J.-C. et des restes d'installations artisanales (foyers de forgerons, ateliers de vannerie, textile...) qui donnent un aperçu sur la vie matérielle des Garamantes complémentaire de celui donné par les demeures aristocratiques de la Garama "romaine".

Parmi les nombreux monuments funéraires découverts aux environs de Garama, notamment dans le "Cimetière Royal" et qui appartenaient aux mêmes types connus au Fezzan*, principalement dans l'oued el Agial, une mention spéciale doit être faite au mausolée de Gasr Uatuat – aujourd'hui restauré – à cause de son style qui traduit l'intervention directe possible d'artisans romains et en raison du caractère exceptionnel du rituel de crémation dont les traces ont été découvertes à proximité. Plusieurs autres monuments du même genre, dont ne subsistent plus que les soubassements, semblent cependant avoir existé en divers lieux, notamment au voisinage de Saniat Sherif el Mahadi.

BIBLIOGRAPHIE

- AYOUB M. S., *Excavations at Germa, the capital of the Garamantes. Preliminary Report*, Tripoli, 1962.
- AYOUB M. S., *Excavations at Germa 1962 to 1966*, Tripoli, 1967.
- AYOUB M. S., "The Royal Cemetery at Germa". A preliminary report, *Libya Antiqua*, 3-4, p. 213-219.
- CAPUTO G., *Scavi Sahariani, Monumenti antichi*, XLI, 1951, p. 150-551.
- DANIELS C. M., "Garamantian excavations : Zinchecra 1965-67", *Libya antiqua*, 5, 1968, p. 113-194.
- DANIELS C. M., "The Garamantes of Fezzan : Excavations on Zinchecra 1965-1967", *The Antiquaries Journal*, 1970, 50, 1, p. 37-66.
- DANIELS C. M., "Excavations at Saniat Gebril, Wadi el-Agial, Fezzan", *Libyan Studies*, 2, 1970-71, p. 6-7.
- DANIELS C. M., "Garamantian excavations (Germa) 1977", *Libyan Studies*, 8, 1976-77, p. 5-7.
- DANIELS C. M., "Excavations and Fieldwork amongst the Garamantes", *Libyan Studies*, 20, 1989, p. 45-61.
- DENHAM D., CLAPPERTON H., *Narrative of Travels and Discoveries in Northern and Central Africa in the Years 1822, 1823 and 1824*, Londres (1826), Hakluyt Society, 1965.
- MATTINGLY D. J., *Tripolitania*, Londres, Batsford Book, 1995, p. 48-49, 70-72.
- RUPRECHTSBERGER E. M., *Die Garamanten*, *Antike Welt*, 20, 1989, 72 p.
- RUPRECHTSBERGER E. M., *Die Garamanten, Geschichte und kultur, eines Libyschen volkes in der Sahara*, Mayence 1997, 88 p.

P. TROUSSET

G12. GARAMANTES

Hérodote (IV, 183) mentionne les Garamantes parmi les peuples établis dans la zone la plus interne de la Libye, le "bourrelet de sable" qui s'étire de la Haute Égypte au détroit de Gibraltar (IV, 181). Peuple fort nombreux, ils sont situés à dix jours de marche des habitants d'*Augila** (oasis d'Aoudjila), en direction de l'occident. Hérodote précise que le chemin le plus court en provenance de leur pays débouche chez les Lotophages* : il est de trente jours. Malheureusement, les populations mangeant le lotos ne peuvent être localisées que de façon très vague, entre Djerba* et le *Cinyphs**. On remarquera que trente jours est également le temps mis par Septimius Flaccus pour parcourir, à l'époque des Flaviens, la distance séparant *Lepcis Magna* de *Garama*, délai de route qui fut ensuite, il est vrai, réduit à vingt jours par le choix d'un itinéraire plus direct et orienté plus franchement vers le sud (Ptol., I, 10, 2, Müller, p. 26). Tout cela revient à dire en

somme que le pays des Garamantes (ouadi el-Agial, cf. G11. Garama*) peut être atteint de la mer si l'on parcourt un millier de kilomètres de pistes, ce qui est à peu près conforme à la réalité. D'autre part, Hérodote (*ibid.*) signale que les Garamantes font la chasse aux Éthiopiens troglodytes* sur des chars* à quatre chevaux. Un demi-millénaire plus tard, le roi des Garamantes, selon Marin de Tyr (Ptol., I, 8, 4, p. 21), guerroyait loin vers le Sud contre des Éthiopiens "de l'intérieur", sur lesquels il prétendait exercer sa royauté (*Id.*, I, 8 5, p. 21-22).

Au milieu du III^e siècle avant notre ère, Timosthène, cité par Agathémère (II, 7), situe les Garamantes au-dessus des Syrtes en direction du *libonotos*, c'est-à-dire du Sud-Sud-Ouest. A la fin du même siècle, selon Tite-Live (XXIX, 33, 8), les Garamantes n'étaient pas éloignés des *Emporia**, dont la situation, à notre avis, ne peut se limiter à l'aire de la Petite Syrte. Strabon les place vaguement, peut-être d'après Posidonios, entre les Éthiopiens* au Sud et les Gétules* au Nord (II, 5, 33, C 131) et, ailleurs, à neuf ou dix jours des Éthiopiens riverains de l'océan [Méridional] (XVII, 3, 19, C 835), en bordure de la zone terrestre inhabitée (II, 3, 23, C 838 *in fine*). Vers 40 avant J.-C., Virgile (*Buc.*, VIII, 44) évoque poétiquement, mais dans le même esprit, les *extremi Garamantes*.

Sous le principat d'Auguste, en 20 avant notre ère, le pays des Garamantes et sa capitale *Garama* furent conquis par le proconsul d'Afrique Cornelius Balbus à partir de *Sabratha* et de *Cidamus** (Ghadamès), capitale de la Phazanie (Pline l'Ancien, V, 35-38). Conquête peu durable, car, sous Tibère, les Garamantes soutinrent le soulèvement de Tacfarinas (Tac., *Ann.*, III, 74, 2; IV, 23, 3). Après l'échec et la mort du chef numide, ils envoyèrent une députation à Rome pour satisfaire aux exigences du peuple romain, ce qui constituait, au dire de Tacite (*Ann.*, IV, 26, 3), un spectacle presque nouveau. Mais en 70 de notre ère, appelés par les habitants d'*Oea* (Tripoli), les Garamantes (que Tacite qualifie à cette occasion de "nation indomptée") s'installèrent en Tripolitaine et assiégèrent *Lepcis Magna*. Les troupes du légat de Numidie les chassèrent mais ne purent reprendre qu'une partie du butin (le reste ayant été revendu aux peuplades plus éloignées, ce qui atteste l'amorce d'un commerce transsaharien). Les Romains trouvèrent un raccourci pour parvenir au pays des Garamantes, dont une partie cependant leur resta inaccessible (Pline, V, 38; Tacite *Hist.*, IV, 50, 7-8). On comprend dès lors pourquoi, contrairement aux Gétules, les Garamantes, restés en dehors de l'Empire, ne fournirent pas d'auxiliaires à l'armée romaine.

Pour Ptolémée (IV, 6, 5, p. 742), dont la documentation africaine n'est pas postérieure au principat de Trajan, les Garamantes sont un des peuples majeurs de la Libye Intérieure, s'étendant des sources du *Bagradas** (ici, oued Meskiana?) au lac Nouba, dont l'identité reste énigmatique. Par ailleurs (IV, 6, 3, p. 737), le géographe fait état du "Fossé garamantique" (vallée du ouadi el-Agial) dont les Astakouri* sont voisins (IV, 6, 6, p. 748). De ce Fossé au mont *Usargala* (IV, 6, 4, p. 739), où le *Bagradas* prend sa source, s'étend le cours du *Geir*. Nous sommes là en pleine géographie mythique, car le *Geir* est un des noms donnés au pseudo-Nil occidental (*Giris* : Pline, V, 54). La *Table de Peutinger* (segm. VII, 4) porte le nom des Garamantes entre le *Giris* et un lac (ou une sebkha) anonyme, au Sud-Est, semble-t-il, de *Lepcis Magna*.

Ainsi, après Pline d'Ancien et Tacite, les connaissances sur l'implantation géographique des Garamantes paraissent paradoxalement s'estomper, alors même que, sous les Sévères, des soldats romains de la garnison de Bu Njem* étaient détachés auprès de ces indigènes (R. Marichal, *Ostraca*, 28, 2, p. 145) et que d'autres observaient l'entrée de Garamantes conduisant des ânes (*Id.*, 71, 2, p. 177) ou apportant de l'orge (72, 1-2, p. 179). En tout cas, ces documents établissent qu'à cette époque, les Garamantes nomadisaient pacifiquement à une

centaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de la partie occidentale de la Grande Syrte. Sans doute venaient-ils, par Ouaddan et le djebel es-Sōdā, de la région de Sebha (la *Sabai* que Ptolémée, IV, 6, 12, p. 752, situe près des sources du *Cinyps**!). On entrevoit à partir de ce constat pourquoi les Garamantes ont été liés dans la tradition poétique à des populations beaucoup plus orientales comme les Asbystae* (Sil. Ital., *Pun.*, II, 58) et même pourquoi on a pu leur attribuer le sanctuaire prophétique du dieu-bélier Ammon (devenu Hammon) (Luc, IX, 511 sq.; I, 414; III, 10-11). Au reste l'amplitude de l'aire de parcours des Garamantes, par ailleurs adonnés, au cœur de leur territoire, la vallée de l'ouadi el-Agial, à une agriculture fondée sur un réseau très dense de canaux souterrains (*foggaras*), explique que, vers 235 de notre ère, Hippolyte (*Chron.* 200, 22, et 26, éd. A. Bauer, p. 102) ait distingué des Garamantes intérieurs et des Garamantes extérieurs [par rapport à la Méditerranée] s'étendant jusqu'à l'Éthiopie.

Les Garamantes avaient un roi (Tac., *Ann.*, IV, 23, 3; Ptol., I, 8, 4 et 5). Pline l'Ancien (VIII, 142) nous apprend même que l'un de ces rois, exilé, reconquit le pouvoir. Lucien (*Dips.*, 2) en fait des chasseurs d'onagres et d'autruches; mais il prétend aussi qu'ils chassent les singes et, parfois, les éléphants.

Les Garamantes étaient considérés par Ptolémée comme "plutôt" éthiopiens (I, 8, 5, p. 22) et quelque peu noirs (I, 9, 7, p. 25); mais dans sa liste des principales tribus de la Libye Intérieure, Ptolémée (IV, 6, 5, p. 742-744) les distingue de divers peuples d'Éthiopiens. Quoi qu'il en fût, dominant de vastes territoires situés beaucoup plus au Sud, dont le mystérieux pays d'Agisymba*, terre des rhinocéros (Ptol., I, 8, 4, p. 21; IV, 8, 2, p. 790), ils devaient accueillir, comme visiteurs ou comme esclaves, de nombreux Éthiopiens au sein de leur royaume. Aux yeux des habitants de l'Empire, ils passaient communément pour noirs ou pour noirs (cf. A. Riese et F. Bücheler, *Anthologia Latina*, I, Leipzig, 1894, n° 183, p. 155-156; M. Rosenblum, *Luxorius*, New York-Londres, 1961, n° 43, p. 136). En fait, les Garamantes constituaient sans doute pour les Anciens une "population intermédiaire" (cf. A71. Aethiopes*, p. 172-174).

Dans l'Antiquité tardive, les témoignages sur les Garamantes sont vagues ou purement poétiques – Orose (I, 2, 88 et 90) les considère comme des riverains du pseudo-océan Méridional –, si l'on excepte la mention par Jean de Biclar (a.569, *M.G.H.a.a.*, XI, p. 212) de leur conversion au christianisme en 569 de notre ère. Gardiens du désert au Sud de la Tripolitaine, les Garamantes ont fait écran entre l'Empire romain et l'Afrique subsaharienne. Aux I^{er} et II^e siècles, ils semblent avoir beaucoup importé de l'Empire (C. M. Daniels, *Excavations and Fieldwork amongst the Garamantes*, *Libyan Studies*, XX, 1989, p. 50; S. Fontana), *I manufatti romani nei corredi funerari del Fezzan*, *Productions et exportations africaines*, Paris (C.T.H.S.), 1995, p. 405-420). Par la suite, ce flux s'ame- nuise. En sens inverse, ils ont fourni à l'Empire des escarboucles (Strab., XVII, 3, 19, C 835; Pline, XXXVII, 92), mais non des émeraudes (Th. Monod, Le mythe de "l'émeraude des Garamantes", *Ant. Afr.*, VIII, 1974, p. 51-66).

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., *Hérodote*, Alger, 1915, p. 147-151 et *passim*.
 DANIELS C., *The Garamantes of Southern Libya*, Stoughton (Wisconsin), 1970.
 RUPRECHTSBERGER E.-M., *Die Garamanten*, numéro spécial de la revue de haute vulgarisation *Antike Welt*, 1989.
 MARICHAL R., *Les ostraca de Bu Njem*, suppl. à "Libya Antiqua", VII, 1992.

G13. GAR CAHAL (voir Ghar Cahal)**G14. GARUM**

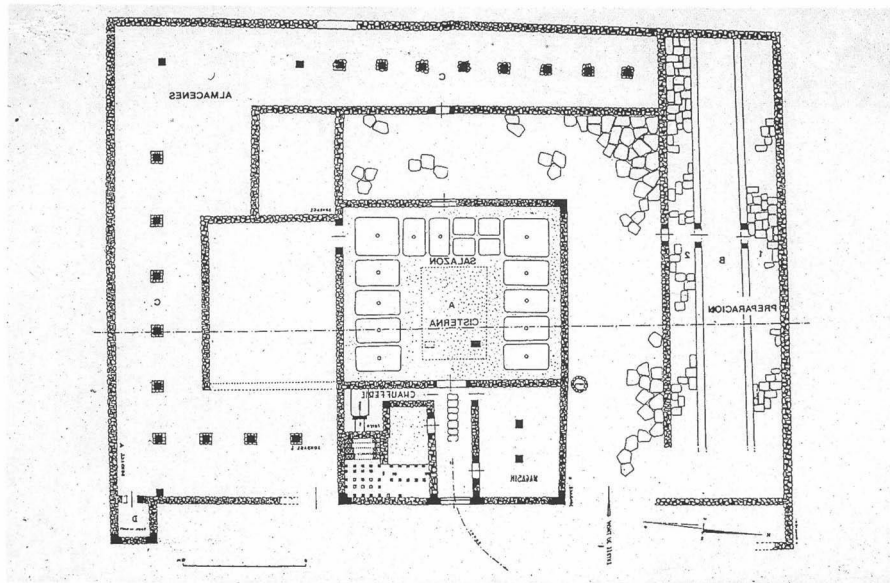
La nature du *garum*, ce condiment dont la cuisine antique faisait un large usage pour assaisonner les légumes et les viandes ou même les poissons (Apicius, VII, 8 ; Pline, IX, 66), est assez bien connue, à la fois par les nombreux textes anciens qui y ont fait allusion pendant neuf siècles au moins – « du temps d'Eschyle jusqu'à l'édit de Dioclétien » – et par référence aux produits similaires consommés aujourd'hui encore en Extrême Orient (*nuoc-mam* au Viet Nam) ou même naguère en Turquie (*rajihe* ou “garos”). Elle l'est également à la lumière des recherches archéologiques qui ont permis d'identifier en Afrique du Nord comme en d'autres lieux, les vestiges des installations industrielles supposées avoir été le siège de cette production parmi d'autres *salsamenta* ou dérivés de la pêche traités ou conditionnés par salaison dans ces mêmes “usines”

Les principaux sites de production du *garum* connus par les textes (Strabon, III, 1, 8 ; Pline, *H.N.*, XXXI, 93) ou par l'archéologie se trouvent, en fait, dans la péninsule ibérique (Carthagène, Belo, Troia) mais aussi sur les côtes mauritaniennes de l'Atlantique et du détroit de Gibraltar (par exemple l'usine de Cotta fouillée par Ponsich et Tarradell).

A l'autre extrémité du Maghreb, d'autres centres de production ont été reconnus récemment, notamment à Nabeul (*Néapolis*), sur la côte orientale du Cap Bon. Le problème archéologique non entièrement résolu à ce jour reste toutefois celui du signalement des installations particulières qui étaient effectivement vouées à cette production très spécifique en les distinguant de celles, plus banales, des cuves de salaisons ou conserveries de poissons largement répandues, à toutes époques, sur les côtes de la Méditerranée ou de la Mer Noire. A cette fin, il



Petite cuve de l'usine à garum de Nabeul (photo P. Troussel).



L'usine de salaison de Cotta (fouilles Ponsich et Taradel.1).

convient d'abord de décrire les procédés divers qui, d'après les documents anciens, permettaient d'obtenir le garum (dont la désignation officielle était *liquamen*, d'après l'édit de Dioclétien), ainsi que toute une gamme de produits similaires de moindre valeur : *muria*, *halec* ou *alex* qui n'en étaient en fait que les résidus destinés à une clientèle moins fortunée.

D'une manière générale, le *garum* résulte d'une "macération" des viscères de poissons dans une saumure concentrée de sel ; il n'a rien pour autant d'une "pourriture de luxe" (*pretiosa sanies*) comme le voulaient les moralistes latins (Sénèque, *Epist.*, 95, 25), puisqu'il s'agit en fait du produit d'une histolyse ou auto-digestion des tissus du poisson sous l'action des diastases de son propre appareil digestif, en présence d'un antiseptique (le sel), qui empêche toute putréfaction ; « à cette autolyse s'ajoute une certaine fermentation microbienne provoquant une maturation du produit et comparable à celle qui provoque celle des fromages » (Grimal et Monod).

D'après les indications précises des *Géoponiques* (XX, 46), les viscères des poissons étaient salés dans un récipient après y avoir ajouté du fretin ; le tout était laissé à réduire au soleil pendant plusieurs mois et remué fréquemment. Avec une corbeille, on recueillait ensuite le *liquamen* par filtration, le résidu constituant le *halec*. Un autre procédé utilisait la chaleur d'un foyer pour accélérer le processus. De fait, aux usines de salaisons sont associées assez souvent des installations de chauffage comme à Sidi Mansour au Nord de Sfax, mais il peut s'agir aussi de thermes privés comme à Salakta. Des marmites à *garum* ont été signalées à Cotta dans le matériel découvert lors des fouilles de la chaufferie. En revanche, les petites cuves, peu profondes (40cm) de l'usine de Nabeul pourrait correspondre au procédé où l'autolyse pouvait être obtenu par échauffement naturel au soleil, procédé plus lent, mais recommandé par les *Géoponica*.

La liste des poissons utilisés comme matière première appartient pour l'essentiel aux clupéiformes identifiés récemment dans les restes osseux des cuves de Nabeul et surtout les scombridés, en particulier les thons et les maquereaux

pêchés sur les côtes de Maurétanie et de Bétique où était produit un *garum*, fort réputé, dit “de la Compagnie” (*garum Sociorum*).

L'origine du *garum* paraît être orientale, de la Mer Noire en particulier, d'où les navigateurs grecs auraient diffusé ce produit en Méditerranée occidentale. Son introduction en Afrique du Nord pourrait être le fait des Puniques qui y ont pratiqué de longue date les industries de salaison. Mais les usines de *garum* les plus caractéristiques qui aient été reconnues sont toutes datées de l'époque romaine, citons en particulier celle de Nabeul dont l'activité commence à la fin du 1^{er} siècle ap. J.-C., pour se poursuivre jusqu'au III^e.

BIBLIOGRAPHIE

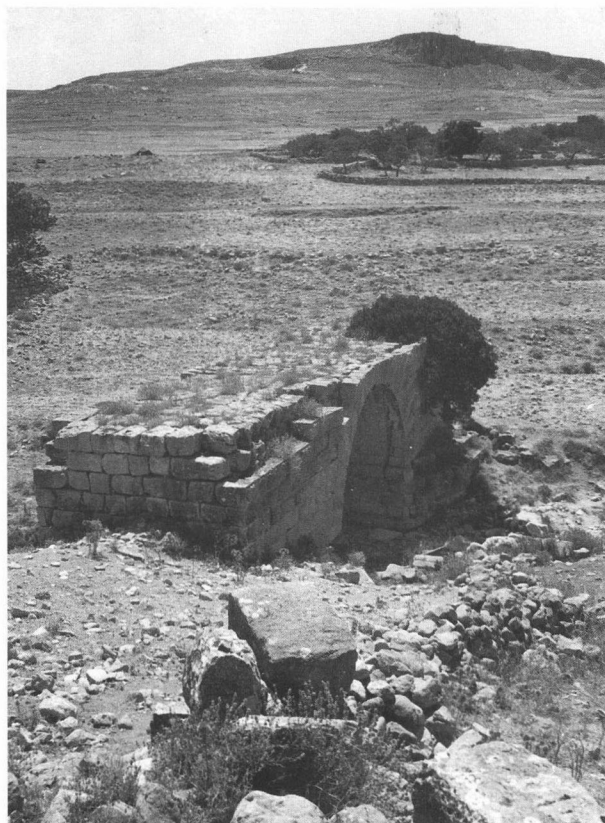
- GRIMAL P., “Sur la véritable nature du *garum*”, *Rev. Études Anciennes*, 54, 1952, p.27-38.
 JARDIN C., “Garum et sauces de l'Antiquité”, *Rev. Études ligures*, 27, 1961, p.70-96.
 PONSICH M. et TARRADELL M., *Industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris, 1965, 130 p.
 ÉTIENNE R., “A propos du *garum sociorum*”, *Latomus*, XXIX, 2, 1970, P. 297-313.
 PONSICH M., *Aceite de Oliva y Salazones de Pescado, Factores geo-economicos de Betica y Tingitania*, Madrid, éd. Casa Velasquez, 1988, 253 p.
 CURTIS R.I., *Garum and Salsamenta, Production and Commerce in Materia Medica*, Leyde, 1991, p.64-71.
 PASKOFF R., SLIM H., TROUSSET P., “Le littoral de la Tunisie dans l'antiquité : cinq ans de recherches archéologiques”, *C.R. Acad. Inscr. et B.-L.*, 1991, p.515-546.
 ÉTIENNE R., MAKAROUN Y., MAYET F., *Un grand complexe industriel à Troia (Portugal)*, Paris, De Boccard, 1994, 188 p.
 BEN LAZREG N., BONIFAY M., DRINE A. et TROUSSET P., “Production et commercialisation des salsamenta de l'Afrique ancienne”, *VI colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Pau, oct. 1993)*, Paris, C.T.H.S., 1995, p.103-142.

P. TROUSSET

G15. GASTEL

Gastel est un site protohistorique qui livra un abondant mobilier céramique. Celui-ci servit à définir un style de poteries peintes du Maghreb antique. Cette nécropole est située à une vingtaine de kilomètres au nord de Tébessa (Algérie), à l'extrémité septentrionale du djebel Dyr sur un plateau bordé à l'est par l'oued Gastal. A proximité immédiate se situent les ruines d'une bourgade romaine sur le terrain nommé Henchir Goussa. Un pont permettait à la voie d'Hammaedara (Haydra) à Vasampus (Morsott) de franchir l'oued Gastal. Sur la partie la plus élevée du plateau, s'étendent les ruines d'un village “berbère”.

Le nom du site est sûrement dérivé du latin *castellum* qui pourrait être le toponyme antique d'Henchir Goussa. Le nom véritable actuel est Gastal et non Gastel; c'est d'ailleurs sous cette première forme que la nécropole fut désignée dans la littérature scientifique jusque vers 1950. C'est à A. Truillot et M. Reygasse vers 1930-1935 que l'on doit la généralisation du nom de Gastel. La nouvelle orthographe fut adoptée par M. Reygasse dès 1936 : étiquettes du Musée du Bardo d'Alger et citations de cet auteur m'ont décidé à la conserver pour nommer la nécropole, tandis qu'était maintenue la graphie Gastal pour les toponymes figurant sur les cartes (Aïn Gastal).



Le pont romain d'Henchir el Goussa
(Gastel), (photo J. Meunier).

Les monuments

Ce n'est pas seulement par le nombre des vases (463) et la qualité de cette céramique que la nécropole de Gastel doit être considérée comme l'archétype de la nécropole prototohistorique maghrébine : citons en premier lieu, la diversité des types de sépultures : dolmens, bazinas, tumulus, aires circulaires, enceintes rectangulaires et hypogées (haouanet) se pressent à Gastel sur un espace assez restreint que l'on peut estimer à trois à quatre hectares cinq cents ares. Gastel est l'une des rares nécropoles ayant été fouillée régulièrement : après les très nombreuses ouvertures de monuments effectuées par des archéologues amateurs tels que Mellis, Latapie ou, antérieurement, Faidherbe, Lac de Bosrédon, c'est à M. Reygasse que l'on doit plusieurs campagnes de fouilles entre 1911 et 1920. En 1938, J. Meunier reçut du Musée de Préhistoire et d'Ethnographie du Bardo (Alger), la mission de fouiller les dolmens et tumulus de Gastel.

Non seulement J. Meunier a donné le plan de chacun des 62 monuments qui ont été ouverts pendant les 8 jours que dura sa mission mais encore trouva-t-il le temps de dresser le plan de situation de ces monuments, pour chacun desquels fut établie une fiche sommaire accompagnée d'une ou de plusieurs photographies. Mais, J. Meunier, architecte au service de l'Architecte en chef des monuments historiques, use d'un vocabulaire qui lui est personnel pour désigner les

monuments mégalithiques. La céramique du fouilleur est réduite aux termes de “pot” ou “poterie” ou “vase”. Rares sont les récipients qui aient droit à une dénomination plus précise, bien qu’inexacte.

On reconnaît dans la nécropole les types de monuments suivants :

- les haouanet (hypogées)
- les dolmens
- les coffres ou cistes
- les tumulus
- les bazinas.

Les haouanet

Les haouanet de Gastel et de la région de Tébessa sont parmi les plus méridionaux des hypogées funéraires du Maghreb. Ces petites chambres sont creusées à flanc de falaise dans les ravins qui entaillent le plateau du Dyr. Signalés dès 1869 par Faïdherbe, les haouanet de Gastel sont répartis en 3 groupes. Ces hypogées répondent parfaitement à la définition généralement admise : ce sont des chambres cubiques dont les dimensions varient faiblement. Les dimensions moyennes sont : hauteur 1, 20 m, profondeur 1,50 m et largeur 1, 45 m.

Tous ces hypogées ont une baie quadrangulaire, de dimensions assez variables ; les plus petits ont 0, 55 m de côté ; les plus grands sont rectangulaires, mais rares sont ceux dont la hauteur ou la largeur dépassent 1 mètre. Au Fedj el Attab, les haouanet qui occupent la partie supérieure des rochers présentent un dispositif de fermeture, connu ailleurs mais particulièrement fréquent dans la région de Tébessa et qui consiste à faire glisser une dalle, comme une herse, dans deux rainures verticales. L'aménagement le plus répandu est une feuillure creusée tout autour de l'ouverture et permettant d'encastrer une dalle ou des planches.

Quelques haouanet possèdent des éléments de décor architectural. Ce sont des piliers ou colonnes mis en relief et un hémisphère creusé sur un diamètre de 0,60 m. Autre décor architectural, la corniche à gorge égyptienne simplifiée qui court le long des quatre parois du hanout n° 12. Le hanout n° 15 porte sur la paroi gauche un grand disque en relief d'un diamètre de 0, 40 m. Le même motif énigmatique apparaît dans deux autres haouanet ; il est connu dans la décoration de plusieurs monuments funéraires ou sanctuaires numides : haouanet de Kalaat es-Snam, du djebel Zit, à Taza et à Kifan bel Ghomari, sur les stèles libyques de Sila. Sur le mausolée du Khroub, ce motif figure manifestement des boucliers que l'on retrouve sur les sanctuaires numides de Kbor Klib et de Chemtou et sur certaines stèles puniques à Volubilis et El-Hofra (Constantine) et dans la peinture du hanout de Kef el-Blida. La signification de ce motif si répandu est double : ou bien il s'agit toujours d'un bouclier et le caractère protecteur de cette arme convient très bien à la destination funéraire des monuments, ou bien ce disque est parfois l'image du soleil dont la présence sur les parois des haouanet serait tout à fait justifiée. Mais, dans le domaine de la symbolique, où la bivalence est souvent de règle, ce motif de l'iconographie funéraire peut être à la fois soleil et bouclier.

Les dolmens

Les dolmens occupent les pentes septentrionales du Dyr. Comme la plupart des dolmens nord-africains, ils sont de petite taille et de forme simple : une dalle, fort peu régulière, est posée sur des orthostats de nombre et de hauteur variables. Dans la classification des monuments mégalithiques de l'Afrique du



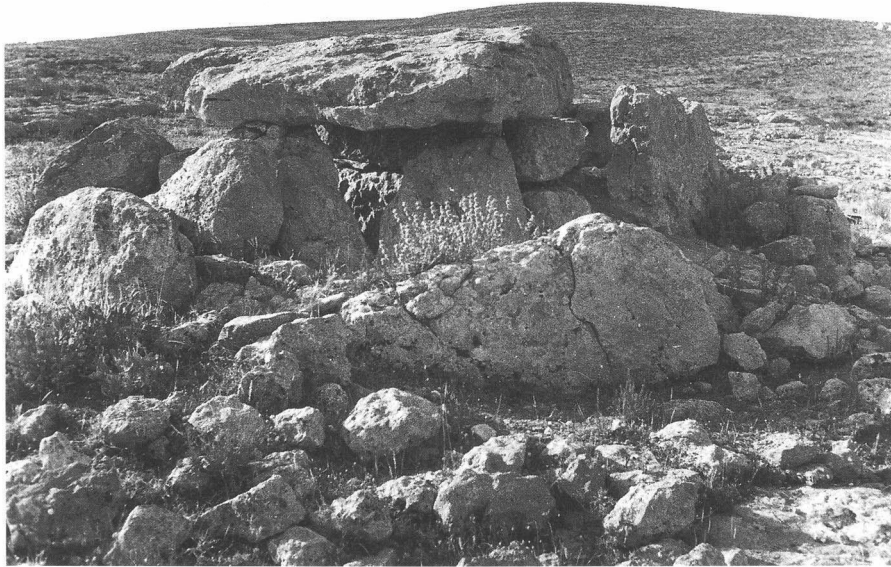
Paroi sculptée d'un hanout (photo M. Reygasse).

Nord, les dolmens de Gastel, malgré leur situation très méridionale, rentrent dans la catégorie des petits dolmens simples, sans couloir, mais entourés d'un cercle de pierres. Ils offrent de grandes ressemblances avec ceux de Roknia et de Beni Messous et s'écartent nettement du type dit de l'intérieur dont les monuments sont dotés d'un socle construit. La dalle de couverture n'atteint une longueur de 3,50 m que dans deux des monuments figurés par J. Meunier. La longueur des dalles oscille entre 2 mètres et 2,50 m. Quant à la largeur, elle ne dépasse pas 2,50 m et se situe le plus souvent entre 1,75 m et 2 mètres.

Les cercles qui entourent les dolmens sont très mal conservés ; la nécropole de Gastel présente plusieurs cas d'enclos (J. Meunier dit "enceintes") qui renferment plusieurs dolmens. Une autre particularité de la nécropole mégalithique de Gastel est la présence de dolmens à enceinte carrée. Mérite d'être signalée aussi la banquette qui court le long du grand côté de la chambre funéraire du dolmen 1 de "l'enceinte 1" ; il est difficile de ne pas voir dans cet aménagement une origine punique. Une banquette semblable se retrouve dans le coffre n° 9. Un monument singulier est le double dolmen XXV : à l'intérieur d'un cercle de 4,50 mètres de diamètre s'élèvent deux dolmens mitoyens. C'est le seul monument possédant un couloir interrompant l'enceinte.

Les cistes et coffres mégalithiques

Il existe, en plus des dolmens, d'autres monuments mégalithiques qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer de vrais dolmens ayant perdu leur couverture. Les cistes de Gastel ont des chambres funéraires mais leurs parois sont construites, au lieu d'être constituées par des orthostats, comme c'est le cas dans les dolmens et les coffres mégalithiques. Les cistes de Gastel se distinguent aussi des dolmens par la situation de la chambre qui est souvent une fosse creusée dans le sol ou profondément engagée dans le socle. Ces monuments sont toujours dépourvus



Dolmen XXV du plateau de Gastel (photo J. Meunier).

de dalles de couverture. Dans le dossier Meunier, il m'a semblé que 16 monuments correspondaient à la définition des cistes ou des coffres. Dans l'un d'eux (n° 9), nous retrouvons une chambre funéraire munie d'une banquette. Fouillés en un nombre inconnu mais certainement important par M. Reygasse, les coffres, les cistes, mais aussi les tumulus ont servi à reconnaître les pratiques funéraires : le décubitus latéral fléchi fut généralement la position donnée aux corps. Dans plusieurs cas, il y eut inhumation par couple.

Les tumulus

Le terme de tumulus est réservé aux monuments funéraires les plus simples : ceux qui sont constitués seulement d'amas de pierres. Ce sont le plus souvent des cônes très aplatis ; les plus nombreux sont ceints à la base d'un cercle de pierres plus volumineuses. Leur diamètre varie de 4 m à 8, 50 m. Un seul de ces monuments (tumulus n° 16) est muni d'une antenne courbe qui s'ajoute à un tumulus circulaire dont le diamètre est de 8 m. C'est le plus grand monument du site de Gastel avec le tumulus n° 10, caractérisé par ses sépultures multiples. Celles-ci sont, comme le plus souvent dans les tumulus, des caissons construits dans l'amas de pierres et affleurant la surface du monument. Le tumulus n° 16 renferme le plus grand caisson qui mesure 3 m sur 3, 50 m. Les tumulus qui recouvrent une fosse creusée dans le sol sont plus rares : leur aménagement exigeait un plus grand effort que pour les précédents car le roc en place était rapidement atteint.

Les bazinas

Les bazinas présentent un minimum d'aménagement dans leurs structures. Ce sont soit des degrés déterminés par des anneaux de pierre, soit un dallage recouvrant la surface, soit une base cylindrique, comptant plusieurs assises. Ce dernier type de bazina a fusionné avec les dolmens simples pour donner le dolmen de l'intérieur à socle, à degrés ou à manchon dans lequel le dolmen est complètement caché. A Gastel, quatre sur sept bazinas reconnues sont des bazinas à degrés. Ces degrés sont faiblement marqués. Comme ces monuments ont été construits sur un terrain à forte déclivité, leurs constructeurs ont su compenser la pente en ajoutant vers le bas, un demi-cercle excentrique. Ce procédé est connu dans toutes les régions mégalithiques du Maghreb.

La bazina la plus originale possède un très beau dallage intérieur déterminant une plate-forme carrée de 2,25 m de côté : une mandibule humaine reposait sur ce dallage qui a subi de minutieuses réparations. Ces plaques ont été parfaitement taillées et ajustées ; elles reposaient sur une couche de sable jaune stérile. On retiendra la forme particulière de la bazina n° 55 qui est de plan carré et la présence de deux caissons dans la bazina n° 22.

Le mobilier funéraire

Le mobilier funéraire des tombeaux de Gastel est composé presque exclusivement de poteries : aux 463 vases dénombrés, s'ajoutent 22 bracelets, 1 bague, 8 anneaux d'oreilles en bronze, 1 couteau en fer et des fragments divers. Les monnaies carthaginoises, numides et romaines signalées par S. Gsell et M. Reygasse n'ont jamais été dénombrées mais ne doivent pas dépasser quelques unités.



Fond dallé d'une bazina à degrés (photo J. Meunier).

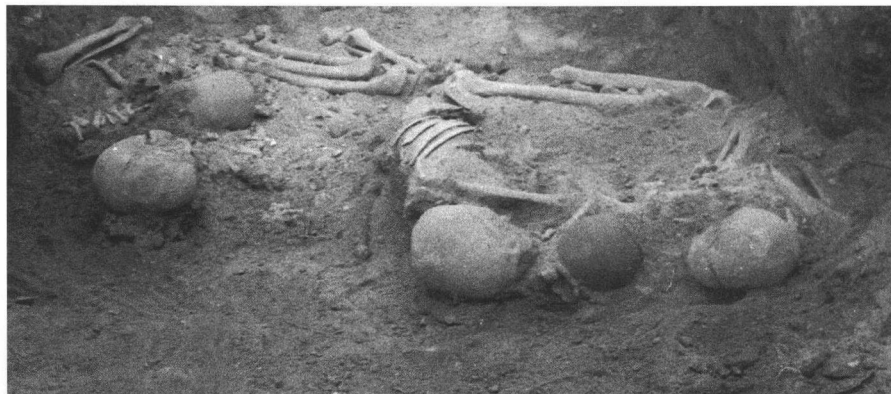
Les types céramiques

Le grand nombre de vases conservés de Gastel a beaucoup servi à l'établissement d'une typologie de la céramique protohistorique. Tous les types reconnus sont présents à Gastel. Ne manquent, dans l'inventaire, que les gobelets sans anse et les vases à deux anses. Les gobelets sont de formes archaïques toujours faiblement représentées, sauf à Beni Messous où ils sont les récipients les plus fréquents (23 %) et peuvent passer pour des poteries rituelles de cette nécropole, au même titre que les vases caliciformes de Tiddis (60 %) ou les vases coquetiers de Gastel (43,7 %).

En examinant les types de poteries qui se retrouvent dans la plupart des nécropoles, on reconnaît dans chacune la présence de la microcéramique* votive, puis des vases de forme simple, sans accessoires, qui jouent différents rôles dans le rituel funéraire ; nous les avons appelés vases rituels. La troisième classe est constituée de copies funéraires de la vaisselle domestique, les unes plus nombreuses, sans accessoires, les autres munies d'anses ou de tubulure ou de filtre.

La microcéramique votive représente plus de 11 % de l'ensemble céramique de la nécropole. Les éléments de microcéramique les plus nombreux à Gastel sont des godets. Cette microcéramique ne présente pas de caractères particuliers sinon une forte influence des coupelles faites au tour, d'origine gréco-punique, sur les godets de types B1 et B2. La vaisselle rituelle, en revanche, est d'un grand intérêt en raison de la prédominance d'un type de vases qui, longtemps, fut considéré comme spécifique de Gastel : le vase coquetier (43,7 % de la poterie modelée de Gastel).

Dans la céramique imitée de la vaisselle domestique, qui constitue un peu plus du tiers de l'ensemble (34,50 %), en plus des formes banales (bols, tasses, jattes), nous reconnaissons un attrait certain pour les assiettes, les plats et les coupes dont certains pourraient être des modèles réduits de couvercles (17 %). Si la plupart de ces poteries ouvertes font encore partie de la vaisselle domestique contemporaine, il n'en est pas de même d'un curieux récipient de petite taille muni d'un godet (ou goulotte) placé devant un filtre vertical. Nous allons donc examiner l'un après l'autre ces différents types originaux qui contribuent à définir le style de Gastel.



Couple inhumé en position fléchie,
un vase déposé entre les deux têtes (photo M. Reygasse).



Inhumation secondaire d'ossements décharnés
et dépôt de vases coquetiers (photo J. Meunier).

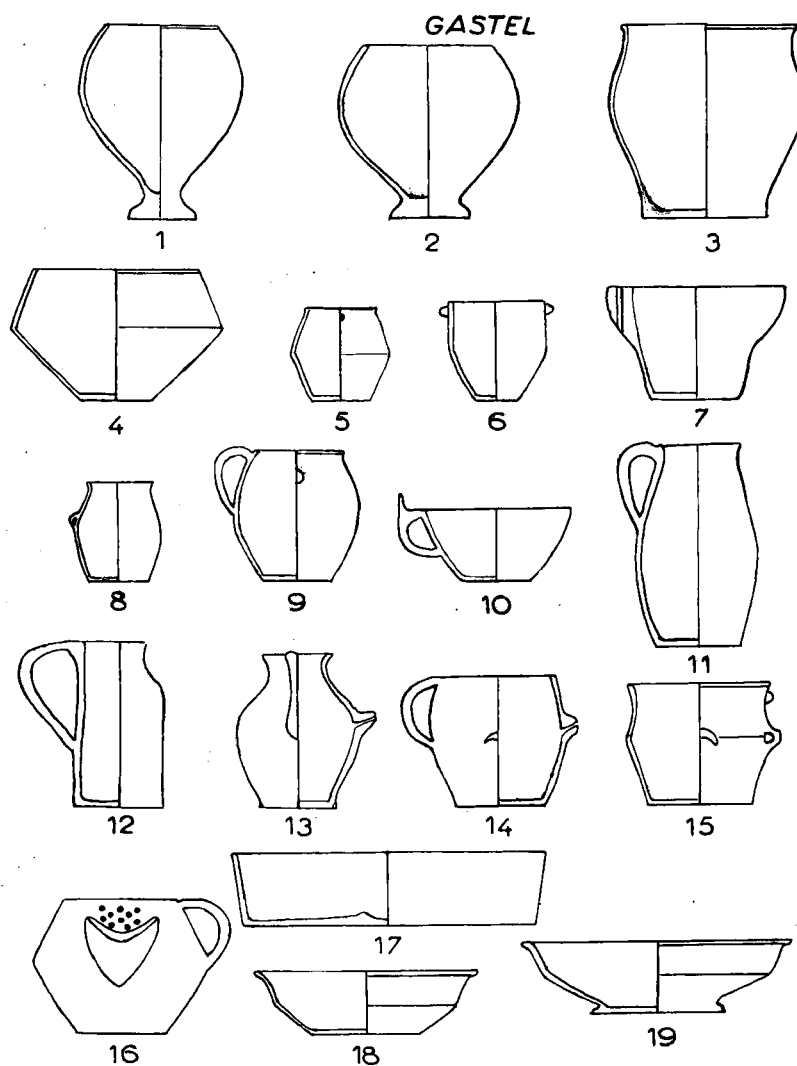
Vases à filtre vertical sur la panse

Provenant des fouilles de M. Reygasse, la collection des céramiques de Gastel au Musée du Bardo à Alger possède quatre vases d'un type exceptionnel qui n'est connu ailleurs qu'en un seul exemplaire du musée du Bardo à Tunis, en provenance de la nécropole mégalithique de Maghrawa (région de Mactar). Cet exemplaire est identique aux produits de Gastel et cette identité est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'une forme extrêmement rare.

Le filtre vertical est constitué d'une série de perforations pratiquées dans la paroi à mi-hauteur du récipient. Un godet pincé est collé au vase à l'extérieur du filtre. Dépourvus de col ces vases, dans leur forme originale, sont munis d'une anse verticale disposée latéralement à angle droit par rapport au godet verseur.

Ces vases à filtre me semblent inconnus dans la céramique modelée contemporaine qui préfère, par imitation de la céramique faite au tour, aménager des filtres horizontaux, internes, à la base du col. Les vases à filtre vertical sont cependant de très vieilles choses ; leur usage était florissant en Orient dès le Chalcolithique, depuis la Susiane (Tépe Djowi) jusqu'à la Sicile (Caltagirone) en passant par l'Asie Mineure (Kultepe), Chypre et l'Italie méridionale (Tarente).

Cette répartition ne peut être due au hasard ou à des convergences techniques : l'origine méditerranéenne de ces vases à filtre des nécropoles nord-africaines me paraît ne faire aucun doute. On s'accorde généralement pour reconnaître dans ces poteries des vases à cailler. Toutefois, les dimensions du récipient et la forme du godet ne semblent pas convenir parfaitement à cet usage et la rareté de ces vases aussi bien en Afrique qu'en Italie est assez peu compatible avec l'usage qu'on leur prête. On peut penser aussi que du miel non épuré ou des fragments de gâteaux de cire étaient placés dans le vase et remplissaient progressivement le godet d'écoulement. On peut admettre également que ces

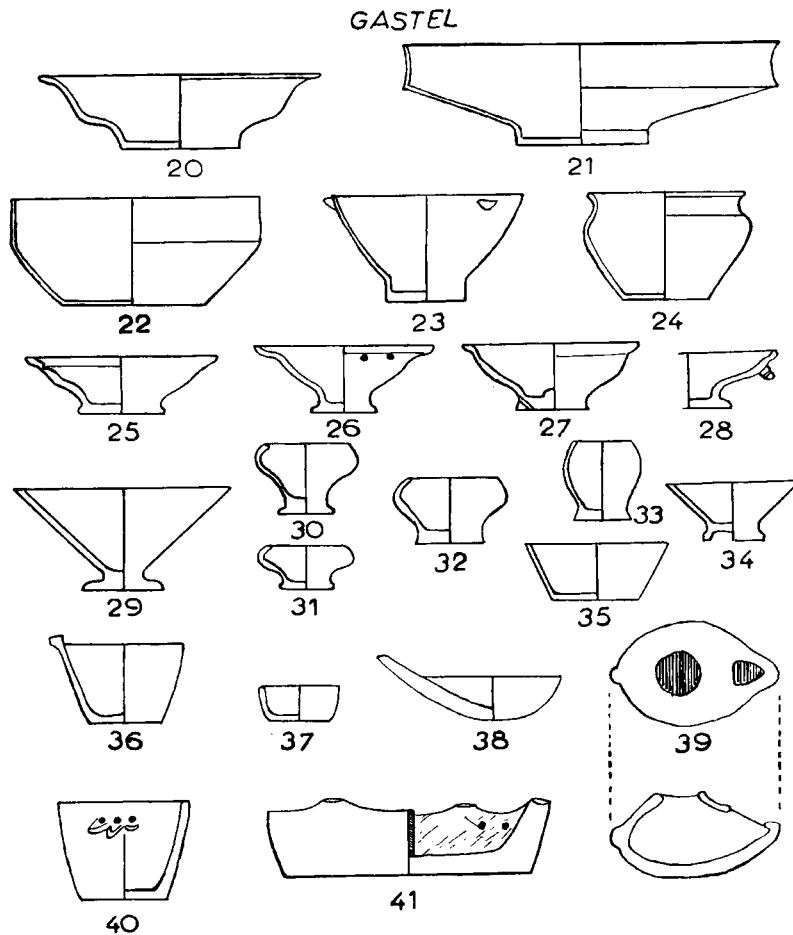


Principaux types de céramique modelée de Gastel (dessins E. Camps).

vases contenaient une décoction de brindilles ou de graines. Les vases de Gastel présentent quelques anomalies qui révèlent leur caractère funéraire. Sur l'un, le filtre n'a pas été percé, un autre n'a qu'un filtre imparfait constitué d'une seule perforation, un dernier possède, à la place du godet, une palette légèrement excavée.

Assiettes, plats et coupes

Les formes très ouvertes et parfois plates sont avec le vase coquetier les éléments les plus originaux du mobilier de Gastel. Les 35 assiettes et plats et les 25 coupes et couvercles représentent 13, 7 % de l'ensemble céramique.



Principaux types de céramique modelée de Gastel (dessins E. Camps).

Seul le premier type d'assiettes à profil simple et parois oblique est reconnu dans plusieurs autres nécropoles mégalithiques (Roknia, Dougga, Bou Merzoug, Sila...). Les assiettes au profil caréné, parfois munies d'un marli et d'un pied, sont caractéristiques de Gastel, certaines sont peintes (voir *infra*).

Autre type caractéristique de Gastel : les plats de grand diamètre, assez profonds (0,15 m) aux parois presque verticales. Ces plats profonds ressemblent aux poêles en terre cuite (*tadjin*) dans lesquels les paysannes maghrébines font cuire leurs galettes. Comme beaucoup de *tadjin* contemporaines, les plats de Gastel portent un relief sur le fond. Ici, c'est un anneau qui détermine un minuscule réceptacle au centre. Ce relief annulaire nous semble analogue au pastillage des plats à cuire la galette. Aucun de ces plats n'est décoré, ce qui convient bien à



Vase à filtre vertical (photo M. Bovis).

l'hypothèse d'un ustensile allant au feu. Les trous de suspension prouvent que ces plats, de même que plusieurs assiettes et coupes, sont la copie fidèle mais réduite de la vaisselle domestique pendue au mur de la maison.

Ces plats à cuire la galette sont restés longtemps spécifiques de Gastel. Ce n'est qu'en 1986 qu'une étude fort détaillée de la nécropole de El-Hkayma (20 km sud-ouest de Mahdia) par H. Ben Younès faisait connaître la forme utilitaire qui avait servi de modèle aux plats de Gastel. Même inclinaison très faible des parois, même relief annulaire sur le fond du plat, mais, à El- Hkayma, c'est une vraie *tadjin* d'un diamètre de 0, 40 m qui fut déposée dans la sépulture.

De dimensions plus réduites que les assiettes ou les plats à cuire, les coupes s'en distinguent par la présence d'un pied plus ou moins dégagé. Gastel est la seule nécropole ayant livré des coupes ainsi que des assiettes à pied ; ces formes inconnues ailleurs reproduisent des modèles grecs, italiens ou leurs imitations



Genèse supposée du vase coquetier : 1- Coquille de Bordj Djedid (Carthage) ;
2- Coquille sur coupelle en terre cuite de Villaricos (Espagne) ;
3- Vase coquetier en céramique (dessins E. Camps).

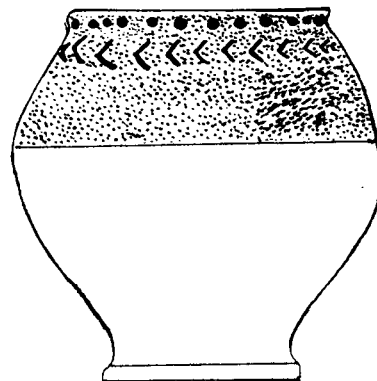
faites aussi au tour dans les cités africaines. Il s'agit, là encore, d'un témoin nouveau des relations importantes qui existaient entre le Sahel en grande partie punicisé et la région de Tébessa où des Libyens sédentaires pouvaient acquérir quelques produits des villes gagnées à la culture punique. Mais les poteries tournées de Gastel, au nombre de 23 représentent moins de 5 % de la totalité du mobilier céramique.

Les vases coquetiers

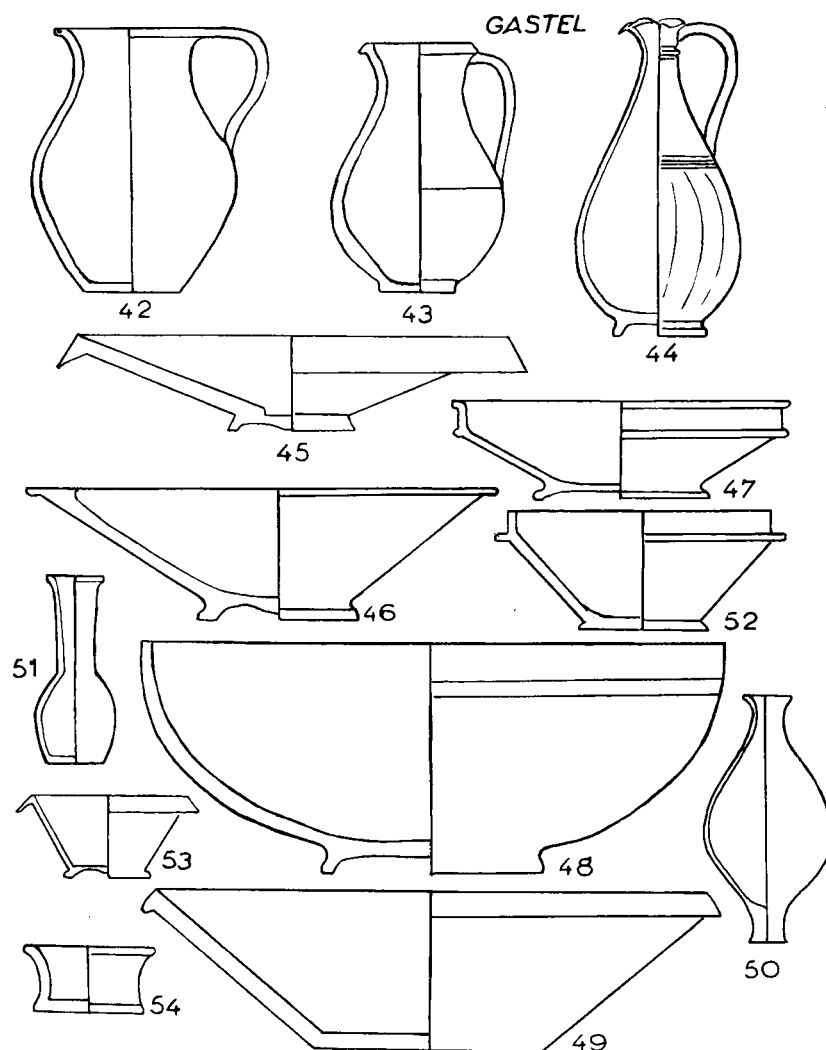
Une forme très particulière à la nécropole de Gastel est un vase de corps ovoïde ou faiblement caliciforme à large orifice, muni d'un pied bien dégagé et, dans la plupart des exemplaires, modelé à part puis collé à la base. Toutefois, un certain nombre ont été modelés à partir d'un disque obtenu par simple pression des doigts sur le pourtour de la base. La hauteur moyenne de ces vases est de 15 cm. J'ai pu, dans les différents musées où sont réparties les poteries de Gastel, dénombrer 192 vases de ce type. Il semble qu'il y ait eu au moins un vase coquetier par personne inhumée, quelque fut le rite funéraire : dépôt d'un corps entier ou d'ossements préalablement décharnés. Dans le cas d'inhumation primaire de corps entiers, le vase coquetier est placé au voisinage de la tête. Lorsqu'il y eut inhumation d'un couple en décubitus latéral fléchi, le vase coquetier était déposé entre les deux têtes se faisant face.

Il est certain, comme le laisse entendre leur nombre considérable, que ces vases tenaient un rôle important dans les pratiques funéraires. Leur décor particulier convient à leurs fonctions rituelles en les distinguant et les valorisant. Les formes mêmes du vase et du pied les écartent du reste de la céramique modelée. Si je leur ai donné le nom de coquetier, ce n'est pas tant en raison de leur forme, qui est cependant suggestive mais parce que les vases tiraient leur origine de l'utilisation funéraire des coquilles d'oeuf d'autruche chez les Puniques. A Bordj Djedid, la nécropole carthaginoise a livré des coquilles largement décaïottées à peu près au quart de la hauteur : la calotte subit à son tour un prélèvement suffisant pour servir de pied à la coquille. Dans une ambiance punique comparable, on connaît, du site de Villaricos (Espagne), des coquilles tronquées placées dans des coupelles en terre cuite ayant la même silhouette que les pieds des vases coquetiers. Le passage du récipient en coquille de Bordj Djedid au vase coquetier entièrement en céramique peut être considéré comme un cas d'assimilation culturelle, celle de Libyens punicisés.

Une découverte récente vient confirmer l'importance de l'apport culturel punique dans la région de Tébessa. Nous avons dit que le vase coquetier devait être considéré non pas seulement comme une poterie rituelle funéraire mais aussi comme le vase spécifique de Gastel, puisqu'il était inconnu ailleurs. Or, nous devons à H. Ben Younès la découverte dans les nécropoles puniques d'El Alia et de Leptis Minor de vases coquetiers identiques à ceux de Gastel et même d'un tesson portant un décor polychrome : ban-



Vase coquetier polychrome de Leptis minor (Lemta), (d'après M. Ben Younès).



Céramique tournée de Gastel (dessins E. Camps).

deau rouge, chevrons et points noirs, décor caractéristique du style de Gastel déjà reconnu au Djebel Mistiri. Dans l'une des bazinas à degrés de cette nécropole voisine de Tébessa et de Gastel, R. Le Du recueillit une assiette qui fut décrite sommairement : elle portait un bandeau rouge brillant et des ponctuations noires autour d'un disque central et sur le marli. Ce sont exactement les mêmes éléments de décor que sur les vases coquetiers de Gastel.

Le style de Gastel

L'habitude avait été prise de qualifier la vaisselle de Gastel de "céramique blanche". Effectivement, la plupart des vases paraissaient engobés, comme le sont

les productions rurales modernes, mais alors que l'engobe blanc des poteries contemporaines sert de toile de fond sur laquelle sont figurés en brun ou en noir les motifs géométrique de l'art rural maghrébin, la couverte, d'un blanc éclatant, qui revêtait les poteries de Gastel était dépourvue du moindre décor. En fait, il ne s'agissait pas d'un engobe appliqué par les potières avant cuisson mais d'une croûte calcaire recouvrant uniformément aussi bien les vases que les ossements. Un bain acide étroitement contrôlé fit disparaître ce revêtement calcaire et laissa apparaître le décor que portaient certains vases coquetiers et assiettes.

A Gastel, on trouve trois classes de poteries peintes : des vases galbés ou carénés à enduit total rouge de médiocre qualité, plusieurs jattes et vases coquetiers portant une bande rouge parfois très étendue, enfin quelques assiettes et presque tous les vases coquetiers qui sont ornés de motifs caractéristiques peints sur la surface polie ou sur la bande rouge.

De cet examen, il ressort que l'engobe blanc ou clair est inconnu à Gastel ; dans ces régions, aujourd'hui encore, depuis la Tunisie centrale jusqu'au sud des Néméncha, le mode de décoration consiste à peindre les motifs à l'ocre rouge sur la surface de la poterie, sans que celle-ci ne porte un engobe.

Les assiettes peintes

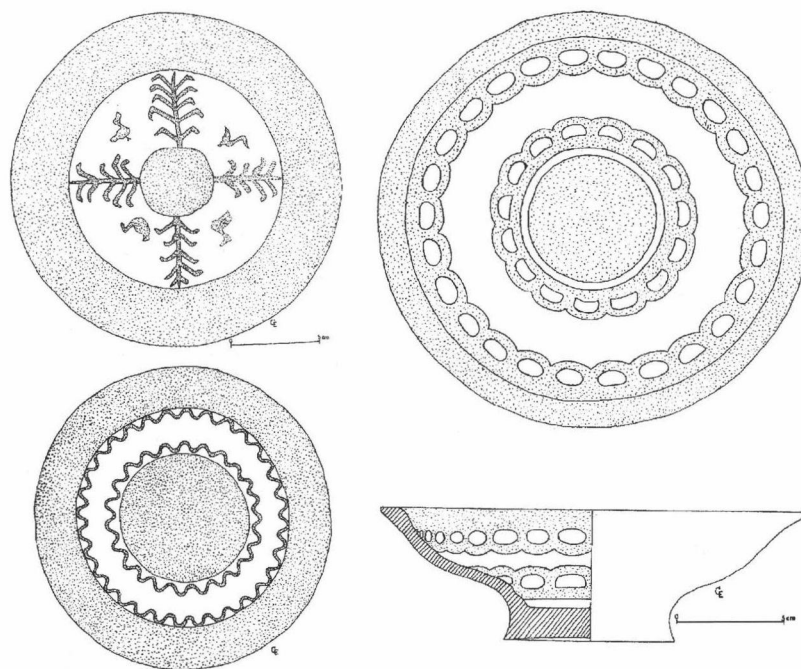
Trois assiettes ont leur décoration suffisamment conservée pour permettre l'analyse du décor. La plus intéressante a son marli occupé par une large bande rouge foncé ; au centre, l'ombilic et sa périphérie sont recouverts de la même couleur déterminant ainsi un disque rouge d'où jaillissent, suivant une disposition cruciforme, quatre éléments végétaux dont l'extrémité atteint le marli. Ces motifs rouges tracés sur le fond jaune orangé affectent la forme de palmes dont les folioles se recourbent vers le bas. Ces végétaux sont très proches de ceux peints sur les coquilles d'oeuf d'autruche de Gouraya et de Villaricos. Dans les espaces libres, compris entre les motifs végétaux sont peintes, également en rouge, quatre silhouettes d'oiseaux.

La deuxième assiette a un fond plat et une légère gorge au-dessous du marli. Une bande brun foncé occupe le marli et débord extérieurement. Le fond est recouvert d'un disque de même couleur dont le diamètre est tel qu'il ne laisse qu'une étroite réserve au bas du marli. Cette réserve d'engobe est elle-même occupée par deux sinusoides ininterrompus, l'une tangente au disque, l'autre au marli. Ces lignes ondulées constituent à Gastel le motif décoratif le plus fréquent. La présence et la disposition de ce motif est un élément caractéristique du style de Gastel.

La troisième assiette est une variété de *methred* à pied très bas. Comme sur les exemplaires précédents, le bord de la coupe est teinté en rouge. Tangent à cette étroite bande, court un motif assez grossier en forme de chaîne légèrement festonnée vers l'intérieur. Le même motif encercle le centre ; les festons apparaissent, cette fois, vers l'extérieur.

Le décor des vases coquetiers monochromes

Les vases coquetiers ont une décoration originale dont l'élément fondamental est la large bande rouge qui recouvre au moins le tiers supérieur de la poterie. Tous les vases coquetiers qui ont été décapés portent ou semblent avoir porté cette bande qui constitue leur décor minimum. Seul un vase présente un décor sommaire, crénelé, légèrement différent.



Assiettes peintes de Gastel (dessins E. Camps).

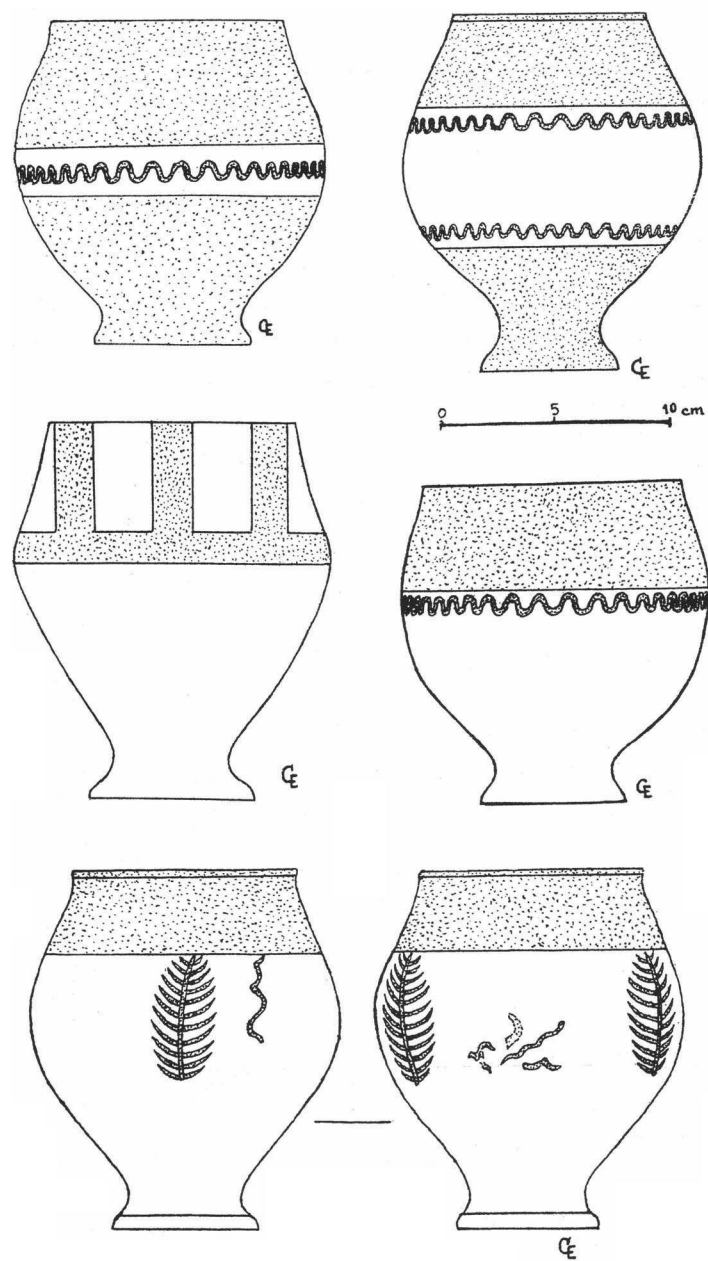
Sur presque tous les vases monochromes, la bande rouge est soulignée par la ligne ondulée de même couleur. La fréquence de cette ligne ondulée est telle qu'il est permis de supposer que tous les vases coquetiers à bande rouge possédaient cet élément de décor.

Un dernier vase coquetier à décor monochrome porte l'habituelle bande rouge sans la sinusoïde de même couleur; en revanche, sur la panse sont dessinées trois palmes dans un style réaliste.

Les vases coquetiers polychromes

A l'ocre rouge s'ajoute, sur certains vases coquetiers, un autre colorant parfois d'un beau noir brillant. L'origine de cette couleur est difficile à déterminer mais des arguments non négligeables militent en faveur de l'usage d'un goudron végétal. La décoration au goudron, bitume ou gomme laque, est actuellement répandue dans la Tunisie centrale et occidentale. Les traits sont rapidement tracés sur les poteries encore brûlantes; cette nécessité d'agir vite, tant que la poterie est encore chaude explique l'indigence des motifs noirs. Le décor noir le plus simple est constitué par une ligne de points placés immédiatement sous la lèvre. Il arrive que cette ligne de points soit doublée par une autre occupant la partie inférieure du bandeau rouge.

L'autre motif est le crochet. Les crochets naissent toujours de la partie supérieure; ils sont disposés par paires mais leurs extrémités inférieures divergent. Ces crochets divergents, si nombreux à Gastel, sont en revanche peu fréquents dans le répertoire berbère. Le troisième motif noir de Gastel est aussi simple que les précédents; il est constitué de deux lignes ondulées verticales tracées côte à côte et répétées trois fois sur la bande rouge.



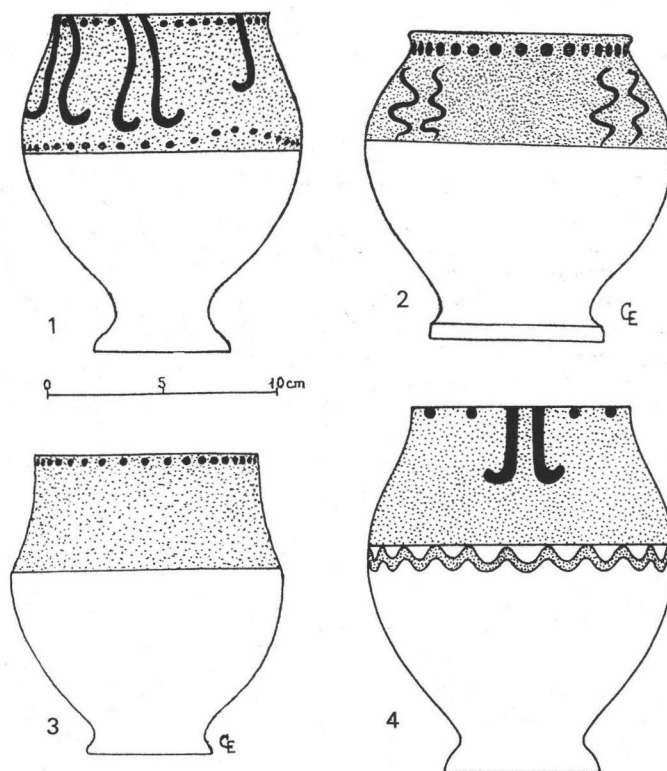
Vases coquetiers monochromes de Gastel (dessins E. Camps).

Qu'elle soit monochrome ou rouge et noir, la décoration de Gastel n'utilise que des motifs très simples qui reviennent avec une insistance lassante dans ce répertoire médiocre.

Extension et Chronologie du Style de Gastel

Le style de Gastel localisé dans la région de Tébessa (djebels Dyr et Mistiri) doit être aujourd'hui largement étendu : la présence d'un vase à filtre vertical dans les monuments mégalithiques de Maghrawa, celle de plats à cuire la galette à El-Hkayma enfin des vases coquetiers de Leptis Minor et El-Alia dont formes et décors sont identiques à ceux de Gastel révèlent un réseau de relations entre la région tébessienne et le Sahel tunisien. L'origine carthaginoise du vase coquetier, ainsi que la vingtaine de poteries faites au tour traduisent l'ampleur de l'impact de la culture punique chez ces paléoberbères.

La prise et l'occupation de Théveste (appelée Hékatompyle, par confusion avec Thèbes d'Égypte) par Hannon, le stratège carthaginois, vers 247 av. J. -C., explique peut-être ce début d'acculturation et l'importance des apports culturels venus du Nord. D'après Diodore, Hannon maître de l'importante cité se serait



Vases coquetiers polychromes de Gastel (dessins E. Camps).

montré plein de mansuétude ; épargnant biens et gens, il se contenta de réclamer 3 000 otages. Il n'est pas impossible que ces otages, sans doute versés ensuite dans l'armée carthaginoise, aient été remplacés à Theveste, par des Libyens acculturés, ceux que les auteurs appellent les Libyphéniciens. La présence de petits hypogées dans une région aussi méridionale et aussi éloignée du Pays des haouanet (Mogods, Kroumirie, Cap Bon), trouverait difficilement une explication si on refusait d'envisager l'arrivée d'un groupe humain. De quand celle-ci peut-elle dater ?

Les éléments chronologiques se répartissent dans les catégories suivantes : monuments, numismatique, céramique faite au tour et imitations en poterie modelée.

Dans l'architecture funéraire, les données chronologiques font pratiquement défaut. Il est probable que les différents types de monuments sont plus ou moins contemporains.

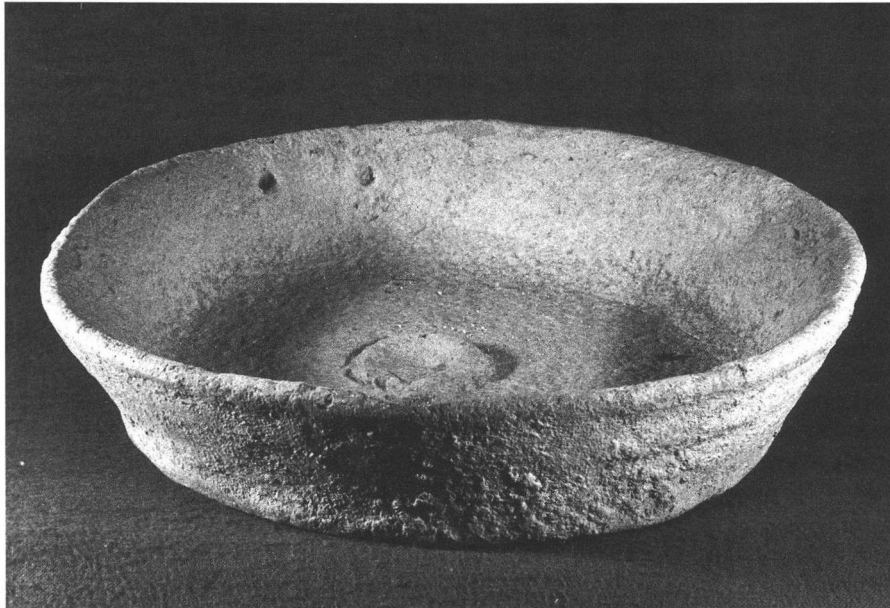
Les haouanet dépourvus de niche pourraient passer pour archaïques, à moins que cette absence ne signifie exactement le contraire et témoigne de la dégénérescence de certaines pratiques funéraires. Des herses glissant dans des rainures pratiquées de part et d'autre de l'entrée, doivent, en revanche, être considérées comme le témoin d'un âge récent. Les banquettes sont absentes des haouanet alors qu'un rudiment de cet aménagement est reconnaissable dans la chambre funéraire du dolmen n° 1 de l'enclos n° 1 et dans le coffre mégalithique n° 9. Il est tentant de classer les haouanet du site de Gastel dans une phase tardive de ce mode sépulcral.

Quant aux dolmens, leur architecture très simple les rapproche des dolmens littoraux sans couloir ; ils ne présentent pas la fusion de la chambre mégalithique et de la bazina à degrés qui aboutit aux dolmens dits "de l'intérieur". Cette simplicité architecturale incite à considérer ce type de monument comme archaïque et plus ancien que les haouanet. Les cistes et coffres mégalithiques qui se distinguent difficilement des dolmens doivent leur être contemporains.

Les bazinas ne peuvent guère être datées d'après les caractères de leur construction : de tous les monuments funéraires protohistoriques, les bazinas à degrés ou à base cylindrique sont les plus "anhistoriques". Les rares monuments de ce type qui ont pu être datés par analyses du carbone 14 couvrent un espace de temps considérable. La bazina la plus anciennement datée est précisément celle du djebel Mistiri tout proche de Gastel : la datation Gif 2841 indique un âge de 2490 ± 110 ans soit, 540 BC (non calibré). Cette date haute est d'autant plus intéressante que la bazina renfermait une assiette décorée dans le style de Gastel.



Oenochoe à bec tréflé de Gastel ; imitation africaine de vase grec (photo M. Bovis).



Gastel : plat à ombilic pour cuire la galette (photo M. Gast).

La numismatique des sépultures de Gastel n'a jamais fait l'objet d'une analyse ; nous savons seulement que des monnaies de Carthage, des royaumes numides et même un petit bronze du Bas-Empire ont été trouvés en nombre inconnu.

La céramique demeure le principal témoignage chronologique. Nous avons noté le faible nombre des vases faits au tour mais aussi l'influence très nette de cette céramique tournée, d'origine citadine, sur la poterie modelée paléoberbère. Influence qui s'exerce même sur les formes microcéramiques, telles que les minuscules godets. Il y eut même transposition en céramique modelée de formes issues du tour, tels les vases biberons ou les assiettes à pied et les coupes à profil complexe. La plupart des céramiques tournées de Gastel, telle la précieuse oenochoé à bec tréflé attribuée par P. Cintas au style de Gnathia mais qui est, en fait, reconnue par J.-P. Morel comme une imitation citadine africaine ou l'*unguentarium* fusiforme, les godets, ainsi que les "plats à poisson" trouvent facilement leur place dans les III^e et II^e siècles av. J.-C.

Les données récentes fournies par les fouilles de la nécropole punico-libyque d'El-Hkayma, dans le Sahel tunisien, confirment parfaitement cette datation. Les grands plats à cuire la galette caractérisés par leur réceptacle central, jusqu'alors connus uniquement à Gastel, sont aussi bien représentés à El-Hkayma. Les tombes qui les contenaient datent du III^e (tombes 7 et 8) et du II^e siècle av. J.-C. (tombes 1 et 6).

Il y a donc de fortes chances pour que la nécropole de Gastel ait été surtout fréquentée au cours de la deuxième moitié du III^e siècle et du début du II^e siècle av. J.-C. On ne peut écarter la pensée que cette forte influence punique puisse être mise en relation avec la prise de Théveste, vers 247 av. J.-C. par le carthaginois Hannnon. Il faut cependant admettre que le style de Gastel tirait ses origines d'une époque plus ancienne puisque la bazina du djebel Mistiri, qui a livré une assiette décorée dans ce style, a été datée du milieu du III^e siècle av. J.-C. (Gif. 2841, 2490 ± 110 BP).

Dans ce jeu d'influences culturelles doublées peut-être d'une présence militaire, il importe de ne pas oublier les populations libyques qui constituent le substrat. L'abondance du mobilier funéraire de Gastel permet une reconstitution des genres de vie fondamentaux. Alors que la nécropole se situe au pays des Gétules (que nous serions en droit de considérer comme des pasteurs nomades) et au coeur du futur territoire musulmane, il apparaît que la population de Gastel, comme le montre la composition même de son mobilier funéraire, était sédentaire et que comme les fellahs actuels, ces agriculteurs accrochaient déjà aux murs de leurs maisons une vaisselle totalement inconnue des Nomades.

BIBLIOGRAPHIE

- BEN YOUNES H., *La présence punique au Sahel, d'après les données littéraires et archéologiques*, Thèse Université de Tunis, 1981.
- Id., "La nécropole punique d'El-Hkayma", *REPPAL*, II, 1986, p. 30-272.
- CAMPS G., "La céramique des Monuments mégalithiques. Collections du Musée du Bardo, Alger". *Actes du I^{er} Congrès panafricain de Préhistoire*, Alger, 1952 (1955), p. 513-550, et Id., "Recherches sur l'antiquité de la céramique modelée et peinte en Afrique du Nord", *Libyca*, t. III, 1955, p. 345-390.
- Id., *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1961, p. 62-207, p. 269-363, p. 347-356.
- Id., *Corpus des poteles modelées retirées des monuments funéraires protohistoriques de l'Afrique du Nord*, Travaux du CRAPE, 1964.
- Id., "Les nécropoles mégalithiques de l'Afrique du Nord", 6^e *Colloque intern. de l'Afrique du Nord antique et médiévale*, Pau, 1993, p. 17-31.
- CAMPS G. et H., *La nécropole mégalithique du Djebel Mazela à Bou Nouara*, Mém. III du CRAPE, Paris, 1963.
- CAMPS-FABRER H., "L'Homme et l'autruche à travers le temps", *L'Homme méditerranéen*, Publ. de l'Université de Provence, 1995, p. 427-454.
- FAIDHERBE., "Dolmens de Tébessa et de Guestel", *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, 1869, p. 543.
- FAYOLLE V., *La poterie modelée du Maghreb oriental. De ses origines au xx^e siècle*, Paris, CNRS, 1992.
- LE DU R., "Les tombeaux ronds du Djebel Mistiri", *IV^e Congr. de la Fédération des Soc. savantes de l'Afr. du N.*, 1938, p. 565-587.
- MOREL J.-P., "Les vases à vernis noir et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des exportations de Grande-Grèce", *Ant. Afr.*, t. 15, 1980, p. 29-75.
- REYGASSE M., "Notes sur la distribution et la morphologie des diverses stations préhistoriques", *Soc. de Préhist. et d'Archéol. de Tébessa*, 1936-1937, p. 29-117.
- Id., *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, Paris A.M.G., 1950, fig. 11 et 12.
- TRUILLOT A., "Excursion archéologique sur le plateau du Dyr", *Bull. de l'Académie d'Hippone*, t. 37, 1930-1935, p. 73-90.

Achevé d'imprimer en février 1998
sur les presses de Borel et Feraud
13180 Gignac-la-Nerthe

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1998

Imprimé en France



9 782857 449942

ISBN 2-85744-994-1